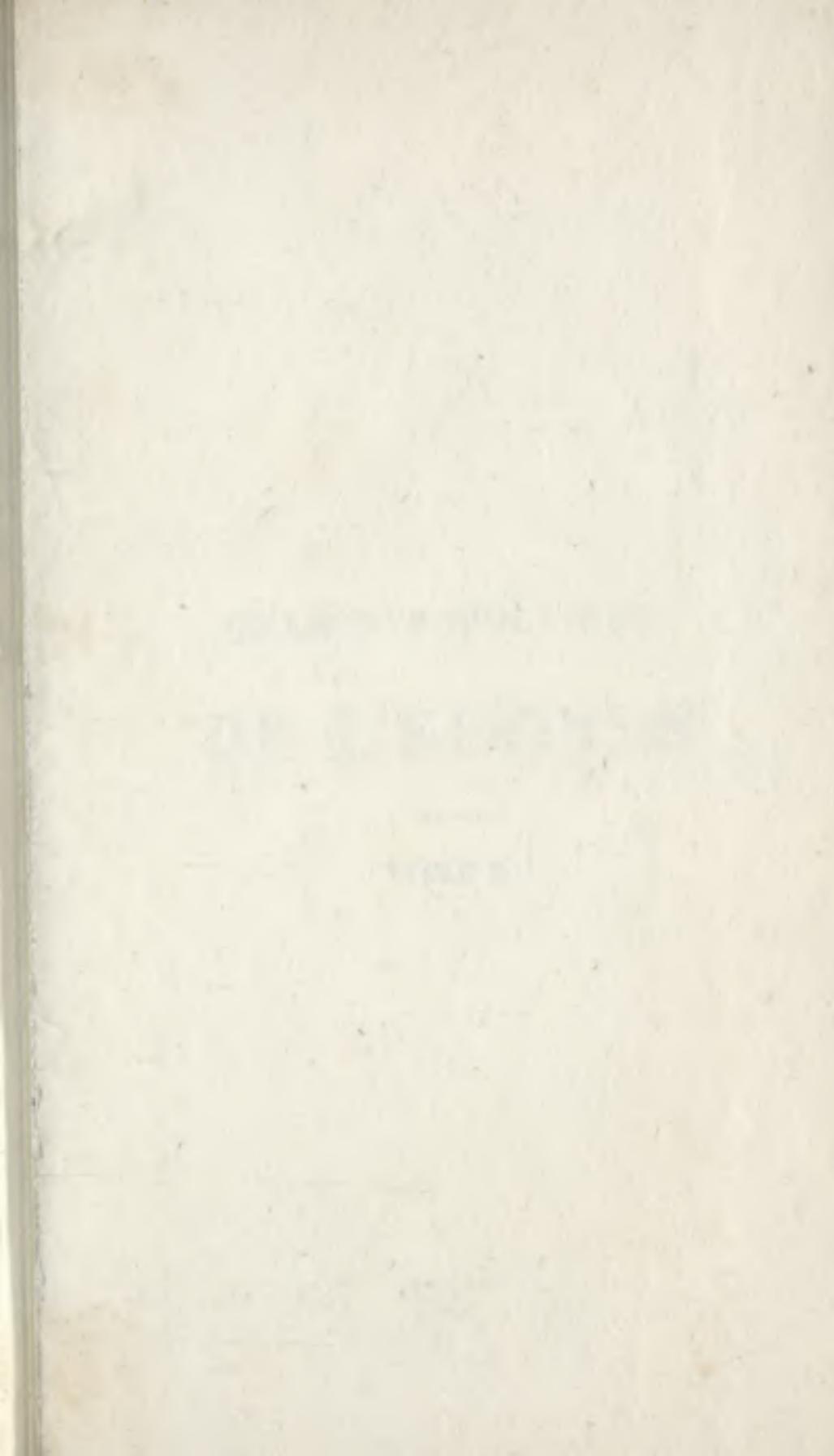
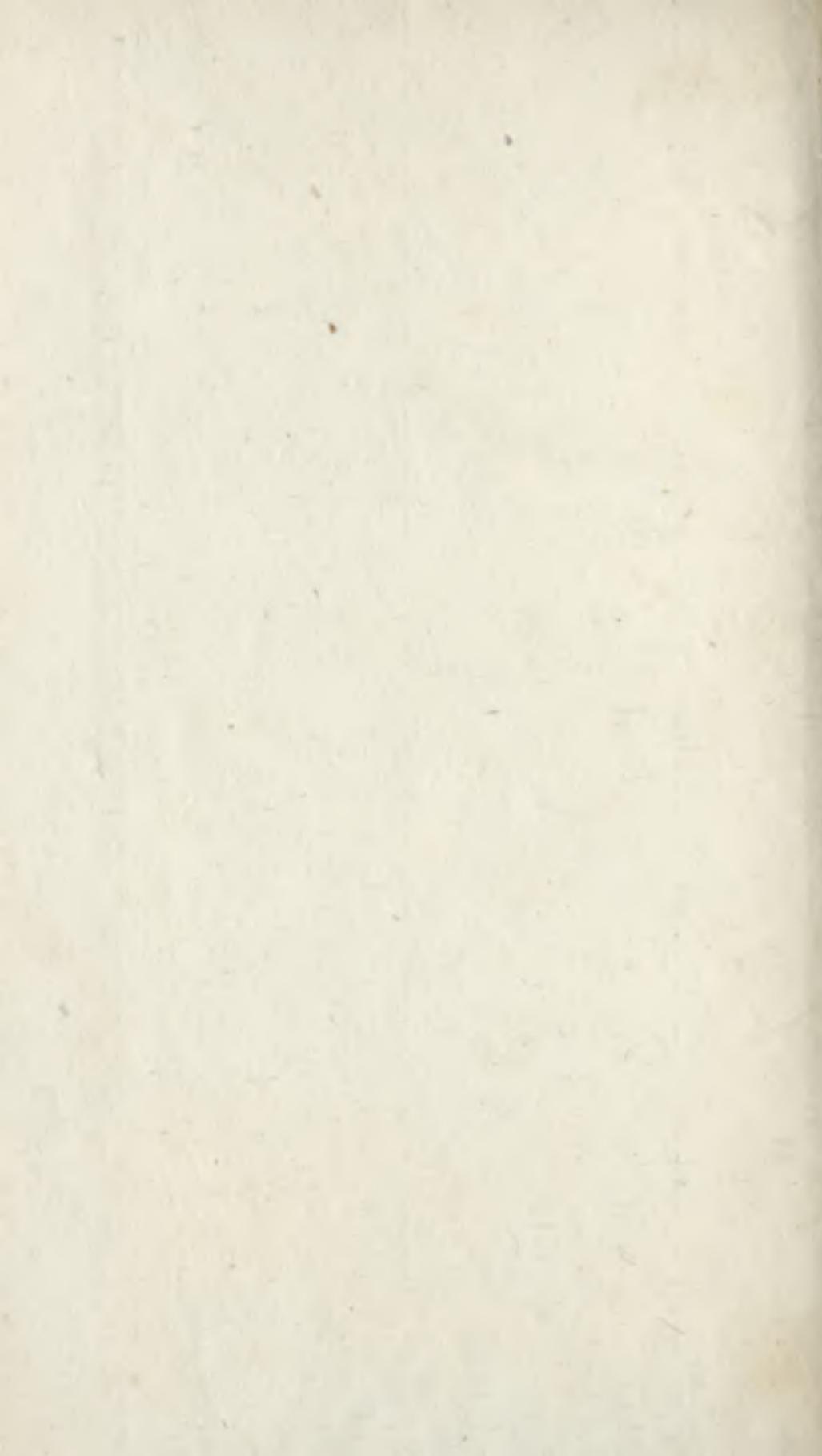


ABS. 1.90.75





CHANTS POPULAIRES
DE L'ÉCOSSE.

TOME III.

CHAMPS FORAÏRES
DE L'ECOSSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE RACINE, N. 4, PLACE DE L'ODÉON.

CHANTS POPULAIRES
DES FRONTIÈRES MÉRIDIONALES
DE L'ÉCOSSE,

RECUEILLIS ET COMMENTÉS

PAR

SIR WALTER SCOTT,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. ARTAUD.

TOME III.

BALLADES HISTORIQUES ET BALLADES ROMANESQUES.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSIEUR LE DUC DE BORDAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9;

A. SAUTELET ET C^{ie}, LIBRAIRES;

PLACE DE LA BOURSE.

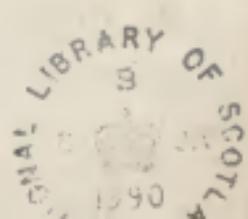
~~~~~  
M DCCCXXVI

GRANT MONUMENT

DE LECTOR

THE NATIONAL SCOTLAND

THE NATIONAL



# CHANTS POPULAIRES

DES

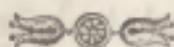
FRONTIÈRES DE L'ÉCOSSE.

---

PREMIÈRE PARTIE.

---

BALLADES HISTORIQUES.



MARCHE DE LESLY.

- O mon pays , où retrouver ta gloire perdue aux
- jours de l'un et l'autre Charles, quand la rapine
- et la destruction, s'étendant sur les campagnes,
- n'épargnèrent ni les larmes de l'enfance, ni
- les cheveux blancs de la vieillesse ! Jours terri-
- bles ! Le villageois sans défense va pleurer dans
- les montagnes sa plaine désolée . et la romance
- du berger ne fait plus retentir les bords du
- Yarrow, ni les bocages d'Endermay •

(LANGHORN, *le Génie et la Valeur*.)

C'EST ainsi qu'un poète moderne a peint l'état de désolation de l'Écosse, pendant une période bien défavorable aux compositions poétiques. Cependant les guerres civiles et religieuses du XVII<sup>e</sup>. siècle ont

fourni quelques sujets pour la poésie de traditions, et nous offrons ici au lecteur les ballades de ce siècle de désastres. Quelques éclaircissemens historiques ne paraîtront peut-être pas inutiles.

Les bienfaits et la gloire de la réformation ne seront niés que par quelques esprits serviles et bigots; mais l'ennemi survint pendant la nuit et mêla l'ivraie au froment; ou plutôt le terrain putréfié et mal préparé qui reçut la semence, porta en abondance les herbes pestilentielles avec les nouvelles moissons.

La morale du clergé réformé était sévère; son instruction, ordinairement suffisante, souvent profonde; son éloquence, quoique grossière, était véhémence, animée et populaire. Mais jamais il ne put oublier que son élévation était due à l'abaissement, sinon à la chute de la royauté. De là vint que le clergé qui, dans presque tous les pays, est attaché à la monarchie, fut en Écosse, pendant près de deux siècles, quelquefois ennemi déclaré, toujours rival ambitieux de son prince. Les disciples de Calvin pouvaient difficilement éviter une

tendance à la démocratie ; et les formes républicaines de leur administration ecclésiastique, étaient souvent indiquées comme un modèle à suivre pour le gouvernement de l'état. Au moins, les ministres s'efforçaient de pénétrer leurs auditeurs de ce principe , que l'église ne pouvait être gouvernée que par ceux à qui Dieu avait donné le sceptre spirituel. Melvine, dans une conférence avec Jacques VI, saisit le monarque par la manche , et , lui parlant comme à un *faible vassal du Seigneur*, il lui dit :

« Il y a deux rois et deux royaumes.  
» Il y a Christ, et son royaume, l'église.  
» De Christ, est sujet le *roi Jacques VI* :  
» de ce royaume, Jacques n'est pas le roi,  
» n'est pas le chef, n'est pas un seigneur,  
» mais un membre. Et ceux que le Christ  
» a appelés et commis à la garde de son  
» église et au gouvernement de son royaume spirituel, ont reçu de lui leur pouvoir ; ni roi , ni prince chrétien ne doivent le censurer ni s'en affranchir, mais ils doivent le défendre et le fortifier ; autrement ils ne sont plus les fidèles su-

» jets du Christ. » (*Calderwood.*) La théocratie, impérieusement réclamée, était exercée avec rigueur ; les offenses commises dans la maison du roi tombaient sous l'insolente juridiction des ministres. Le prince était formellement tancé pour avoir négligé de dire *grâces* avant ou après dîner, pour n'avoir pas régulièrement entendu la *parole*, pour avoir juré et vu mauvaise compagnie, pour souffrir le jeu, les danses, les promenades nocturnes, et les autres amusemens de la reine.

On prononça une malédiction formelle ou implicite, contre tout homme, cheval, ou lance qui assisterait le roi dans sa querelle avec le comte de Gowrie, et du haut de la chaire, les favoris du monarque présent étaient comparés à Aman, sa femme à Hérodiade, lui-même à Achab, à Hérode, à Jéroboam.

Cet excès de zèle ne pouvait être très-agréable à Jacques ; et, en conséquence, il s'efforça, par une politique lente et souvent insidieuse, de faire prendre à l'église une attitude moins menaçante. Naturellement il tournait les yeux sur l'hierarchie

anglaise, que le despotique Henri VIII avait façonnée, de manière à en lier à jamais les intérêts avec ceux de la royauté. En Angleterre, la réforme avait pris son origine dans l'arbitraire du monarque. En Écosse, et dans le reste de l'Europe, l'insurrection avait commencé dans les classes inférieures. De là, cette différence si marquée qui séparait les huguenots, les luthériens, les presbytériens écossais, et enfin toutes les églises réformées de l'Europe, de l'église d'Angleterre. Mais Jacques, avec cette timidité qui tient quelquefois lieu de prudence, se contenta d'imposer graduellement à son peuple, un système modéré d'épiscopat, qui, en admettant des ecclésiastiques au conseil de la nation, les obligeait à voir, dans le souverain, le pouvoir auquel ils devaient leur élévation. A d'autres égards, Jacques ménagea les préjugés nationaux. Il n'imposa point aux consciences un rituel obligé; les pasteurs furent gagnés par l'espérance des bénéfices; l'habit et le cortège des évêques furent décens; le système des dîmes, établi avec modération, fut exercé avec douceur. A

tout prendre , l'hierarchie écossaise contenait aussi peu de vices qu'aucune autre en Europe. Si elle se fût maintenue jusqu'à ce jour , bien que la sagesse de sa doctrine et la pureté de sa morale n'auraient pu surpasser celles de l'église actuelle, cependant ses degrés de promotion auraient pu offrir plus d'encouragement au savoir , et présenter des motifs d'une louable ambition à ceux qui se dévouent à l'état ecclésiastique. Mais la bigotterie et l'imprudence du malheureux Charles I portèrent à l'épiscopat un coup dont il ne put jamais se relever.

Souvent les vertus d'homme privé portées à l'excès (s'il peut y avoir de l'excès dans la vertu) , sont devenues fatales à un prince. On ne peut en citer d'exemple plus frappant que dans l'histoire de Charles I : son zèle pour la religion , sa tendresse pour sa famille , son courage à défendre ce qu'il regardait comme ses droits , honorèrent l'homme et perdirent le monarque. Impatient de terminer la révolution que la timidité de son père avait laissée incomplète , Charles s'efforça d'introduire en

Écosse le gouvernement de l'église de Henri VIII, dont il tâchait de renouveler le despotisme en Angleterre. La fureur de la nation écossaise s'alluma dans un instant, et le tabouret d'une prostituée (1) donna le signal des dissensions civiles, qui ne cessèrent que lorsque l'église fut entermée sous les ruines de la constitution, que la nation plia sous le despotisme militaire, et que le roi livra sa tête à la hache des bourreaux.

Les conséquences des mesures arbitraires et trop hâtées de Charles, furent bientôt connues. La noblesse, le tiers-état, le clergé s'unirent pour former une *ligue solennelle et une alliance* (COVENANT) dans laquelle ils renoncèrent, au nom du peuple

(1) « Hors d'ici, mécréant! viens-tu me dire la messe aux oreilles? » Telle fut l'exclamation bien connue de Marguerite Geddes, lançant son tabouret à l'évêque d'Édimbourg qui, d'après les ordres du conseil privé, s'efforçait d'introduire la liturgie nouvelle. Sur un siège plus élevé ledite Marguerite venait de faire pénitence, devant l'assemblée, du crime de fornication. Au moins, telle est la version des torys. (Voyez sur le *tabouret* une note à la Prison d'Édimbourg.)

et par serment, à l'épiscopat. Les murailles de la *Jéricho des prélats* (pour me servir du langage du temps) furent rasées, et la malédiction de Hiel de Béthulie prononcée contre ceux qui oseraient les relever. Tandis que le clergé tonnait en chaire contre les *prélatistes* et les *malintentionnés* (noms que l'on donnait aux partisans dispersés de Charles), la noblesse et le tiers-état en armes couraient s'opposer à la marche de l'armée anglaise qui menaçait leur frontière. A la tête de ces troupes fut placé Alexandre Lesly, qui, avec l'élite de ses officiers, avait appris la guerre sous le grand Gustave-Adolphe. Elles s'élevèrent bientôt à 26,000 hommes, dont le camp auprès de Dunse-Law est ainsi décrit par un témoin oculaire.

» M. Baillie convient qu'il eut grand  
» plaisir à visiter ce lieu. C'était une col-  
» line circulaire d'environ un mille d'É-  
» cosse de tour, s'élevant en pente douce  
» à la hauteur d'un jet d'arc. Le sommet  
» uni, et offrant à peu près un quart de  
» mille en tout sens, était défendu par  
» quarante pièces de canon. Les colonels,

» presque tous seigneurs de la plus haute  
» distinction, avaient leurs tentes à la  
» tête de leurs régimens. Leurs capitaines,  
» qui généralement étaient des barons ou  
» des gentlemen de famille, campaient  
» dans des barraques de bois couvertes de  
» paille. Chaque compagnie de deux cents  
» hommes, avait son drapeau planté de-  
» vant la tente du capitaine. Il portait les  
» armes d'Écosse, et cette devise en lettres  
» d'or : *Pour la couronne du Christ et le*  
» *Covenant.* »

Contre cette armée bien organisée, bien disciplinée, et dont le courage était encore exalté par le fanatisme, Charles s'avancait avec des troupes nombreuses, mais divisées par la jalousie des chefs, et énervées par une longue paix.

Le découragement se mit dans l'armée royale, et Charles fut forcé de signer un traité avec ses sujets écossais. Ce traité fut bientôt rompu, et l'année suivante Dunse-Law offrit encore le spectacle édifiant d'une armée presbytérienne. Mais cette fois les Écossais ne se bornèrent pas à se tenir sur la défensive. Ils passèrent la Tweed, et les

troupes anglaises dans une escarmouche, à Newburn, montrèrent pour leur cause, une lâcheté ou une indifférence humiliante pour leur caractère national. Cette guerre fut terminée par le traité de Rippon, et de nouvelles concessions de Charles. Aussi, lorsque ce monarque quitta l'Écosse, après un court voyage, le parlement écossais le complimenta de ce qu'il allait quitter satisfait un peuple satisfait. Si jamais cette satisfaction exista, elle fut de courte durée.

La tempête, apaisée un instant en Écosse, éclata en Angleterre trois fois plus violente. La clameur populaire accusait Charles, ou ses ministres, d'introduire dans la Grande-Bretagne la religion de Rome et la politique de Constantinople. La première de ces accusations était plus sensible aux Écossais, la seconde aux Anglais. En conséquence, quand la guerre civile éclata en Angleterre, les Écossais restèrent neutres il est vrai, mais ne purent être indifférens.

Aussi, quand les succès du monarque *prélatique* contre un parlement presbyté-

rien eurent préparé la réédification du système hiérarchique, ils ne purent demeurer plus long-temps paisibles spectateurs de la querelle. Séduits par les promesses trompeuses de sir Henri Vanes et de Marshall, commissaires du parlement, qui leur faisaient espérer que l'église d'Angleterre serait réformée *selon la parole de Dieu*, ce qui, selon leurs idées, revenait à l'adoption du presbytérianisme, ils résolurent d'envoyer des secours à leurs frères d'Angleterre.

Alexandre Lesly, qui depuis peu élevé par le roi au titre de comte de Leven, aurait dû se ranger parmi les sujets *contens*, se décida cependant à accepter le commandement de cette seconde armée. Sans doute quand l'insurrection conduit non-seulement à l'amnistie, mais encore aux honneurs, le prince ne doit pas attendre de reconnaissance pour des bienfaits, que l'on attribue à la peur. Cependant on doit quelque chose aux convenances ; et la meilleure excuse de Lesly, est son zèle pour la propagation du presbytérianisme en Angleterre, zèle qui avait déjà tourné les têtes

du parlement d'Écosse. Mais bien que le comte de Leven fût général en chef, David Lesly, soldat encore plus renommé que lui, et major-général de la cavalerie, remporta tous les lauriers de l'expédition.

Les paroles de la marche suivante, qui se jouait à l'avant-garde de cette croisade presbytérienne, respirent le fanatisme que l'on s'attend à y trouver; la musique semble avoir été composée pour les cornemuses.

L'aversion des vicux presbytériens pour l'orgue, était en apparence invincible. On le désigne dans la ballade sous le nom humiliant *de coffre à sifflets*, et le peuple de Glasgow appelait par dérision la chapelle épiscopale *l'église des sifflets*. Cependant, telle est la révolution qui s'est effectuée dans les esprits, sur ce point comme sur bien d'autres, que l'on a répandu le bruit dernièrement, que ce noble instrument allait être établi dans les églises presbytériennes.

La part que l'armée de Lesly eut dans la victoire de Marston-Moor a été augmentée ou diminuée selon que les auteurs

étaient attachés à l'Angleterre ou à l'Écosse, aux indépendans ou aux presbytériens. M. Laing conclut, avec une impartialité louable, que la victoire fut due également à la brigade de fer des indépendans disciplinés par Cromwell, et à trois régimens de cavalerie de Lesly.

### MARCHE DE LESLY.

Marche ! marche ! de par le diable marchez donc ! — Enfans, ferme à votre poste ! — combattez en bon ordre. — En avant les fusiliers, jusqu'à la frontière anglaise. — Ferme ! combattez comme des hommes pour maintenir le véritable Évangile. — Le Parlement se réjouit à nous voir tous venir. — Quand nous serons dans l'église, nous purgerons chaque coin de reliques papistes et de pareilles innovations, pour que tout le monde voie qu'il n'y a que nous dans la bonne voie, nous autres de la vieille Écosse.

*Jenny* portera la mitre ; *Jocky* la chemise du bon Dieu ; et de leur coffre à sifflets qui fait tant de vacarme, nos braves

joueurs de cornemuses en feront leur butin. Advienne que pourra ! retrouvons nos plaids , et mettons nos bonnets sur l'oreille !

### LA BATAILLE DE PHILIPHAUGH.

Cette ballade est tellement liée avec la précédente , qu'elle permet à l'éditeur de continuer son esquisse des événemens historiques à partir de la marche de Lesly.

Toute l'Écosse , au sud des monts Grampiens , s'était engagée avec ardeur dans l'insurrection de 1640 : mais après le traité de Rippon , la première furie du torrent révolutionnaire s'étant apaisée , nombre de seigneurs commencèrent à examiner avec horreur les rochers et les précipices où ils venaient de se laisser entraîner. La plupart , en considérant la défense de l'Écosse comme juste et nécessaire , ne voyaient plus les mêmes raisons pour se mêler des affaires d'Angleterre. La visite de Charles à la capitale de ses pères , ne manqua pas de produire son effet sur la noblesse. Les uns étaient alliés par le sang à la maison des Stuarts : tous la re-

gardaient comme la source de leurs honneurs, et vénéraient sincèrement le sang royal d'Écosse. D'autres avaient échoué dans les projets ambitieux qui les avaient décidés à la révolte. Parmi ces nobles repentans, on distingua le fameux marquis de Montrose, qui, le premier, abandonna les drapeaux de l'insurrection. Entraîné par un patriotisme ardent, peut-être par motif de religion, et plus encore par ambition, vice des âmes élevées, Montrose s'était de bonne heure jeté dans les rangs des plus violens *Covenantaires*. Il avait puissamment contribué à faire adopter le Covenant à la ville d'Aberdeen, et son succès contre les Gordons au pont de Dee, avait forcé ce bourg royal d'entrer dans la ligue, pour éviter le pillage. A la tête de son bataillon, il passa à gué la Tweed, en 1640, et mit en déroute l'avant-garde de la cavalerie royaliste. Mais, en 1643, irrité contre le Covenant, qui préférait à son activité et à sa valeur, la ruse et la politique du comte d'Argyle, ou peut-être, devinant que les desseins de son parti tendaient à détruire la royauté et la consti-

tution, Montrose épousa la cause de la monarchie chancelante. Il souleva les clans montagnards, et les joignit à un petit corps d'Irlandais commandé par Alexandre Macdonald, encore célèbre dans le nord sous le nom de Colkitto. A la tête de cette masse indisciplinée, il descendit des montagnes comme un torrent, et s'élança de victoires en victoires. A Tippermoor, il rencontra pour la première fois les covenantaires, et une défaite éclatante frappa de terreur les presbytériens pour près d'un siècle. Une seconde armée fut défaite sous les murs d'Aberdeen, et le pillage de cette malheureuse ville lui fit expier les opinions que Montrose lui-même lui avait imposées. Le comté d'Argyle éprouva ses armes à son tour : les domaines de son rival furent traités avec plus que de la sévérité militaire, et Argyle lui-même, s'étant avancé jusqu'à Inverlochy pour défendre son pays, fut honteusement mis en déroute. — Pressé entre deux armées bien organisées et commandées par les meilleurs généraux du Covenant, Montrose sut toujours éviter un combat désavantageux, par

des marches habiles et rapides , qui , plus encore que ses victoires , prouvèrent ses talens stratégiques. Grâce à une de ces marches forcées , des bords du lac Katrine , au centre du comté d'Inverness , il tomba sur les covenantaires , qu'il battit à Aulderne , bien que ses troupes fussent de moitié inférieures en nombre. Baillie , vieil officier , fut aussi battu au village d'Alford dans le Strathbogie. Encouragé par ces rapides succès , Montrose descendit au cœur de l'Écosse et livra la sanglante et décisive bataille de Kilsyth , où quatre mille covenantaires tombèrent sous la claymore des montagnards.

Cette victoire lui ouvrit toute l'Écosse. Il occupa la capitale , et marcha vers la frontière anglaise , non-seulement pour achever la soumission des provinces du sud , mais encore dans l'espoir flatteur de jeter son armée victorieuse sur l'Angleterre , et d'offrir à Charles les épées des tribus de ses pères.

Un demi-siècle avant l'entreprise de Montrose , l'état de cette frontière lui aurait permis d'accomplir facilement ses des-

seins audacieux. Le marquis de Douglas, les comtes de Hume, de Roxburgh, de Traquair et d'Annandale, descendaient tous de chefs puissans qui auraient pu chaeun lever une armée égale en nombre, et supérieure en discipline à celle de Montrose. Mais l'esprit guerrier des habitans de ce pays, ainsi que leur attachement à leurs chefs, avaient presque disparu depuis la réunion des deux couronnes. Les ordonnances de désarmement de Jacques, avaient été mises rigoureusement à exécution, et les petits propriétaires, ne sentant plus la nécessité de la protection des chefs militaires, s'étaient rendus indépendans, et avaient embrassé les opinions du Covenant. Sans accuser de trahison les nobles de la frontière, on ne peut disconvenir qu'ils voyaient Montrose avec jalousie, et ses bandes de pillards avec inquiétude. C'est pourquoi, s'ils avaient pu suivre leurs inclinations, ils se seraient gardés de joindre leurs lances aux clans des montagnards. Cependant le nom de Douglas, autrefois si formidable, suffit encore pour rassembler quelques soldats qui se joignirent à

Montrose dans sa marche le long du Gala. Avec ce renfort et le reste de ses montagnards (car un grand nombre l'avaient quitté avec Colkitto, pour déposer leur butin et prendre soin de leurs familles), Montrose traversa la frontière et se campa à Philiphaugh.

La rivière d'Ettrick, immédiatement après sa jonction avec le Yarrow, et avant de se jeter dans la Tweed, tourne vers le sud et serpente presque au-dessous des hauteurs sur lesquelles est bâtie la ville de Selkirk; sur la rive gauche est une longue plaine s'étendant au nord-est, à partir d'une colline couverte de broussailles, appelée Harehead-Wood, jusques aux terrains élevés qui forment les bords de la Tweed, auprès de Sunderland-Hall. Cette plaine s'appelle Philiphaugh : sa longueur est d'environ un mille et demi, sa largeur d'un quart de mille. Au nord, elle est défendue par les collines qui séparent le Yarrow de la Tweed; par-devant, la rivière et sur les côtés, les hauteurs dont nous avons parlé en font un campement convenable et sûr à la fois. Montrose cou-

vrit ses flancs de tranchées qui sont encore visibles. Il y posta son infanterie forte de douze à quinze cents hommes. Pour lui, il se logea dans le bourg de Selkirk avec sa cavalerie, ne s'élevant pas à mille hommes, mais toute composée de gentlemen et de leurs tenans les plus fidèles. Ainsi, par une faute inconcevable, l'Ettrick séparait la cavalerie de l'infanterie, qui auraient dû être à portée de se soutenir mutuellement : sans doute Montrose n'y fit pas d'attention, persuadé qu'il était que Charles n'avait plus un ennemi dans toute l'Ecosse : car on rapporte qu'il passa la nuit à écrire au roi pour lui annoncer cette agréable nouvelle ; et cependant l'ennemi se trouvait à quatre milles de son camp.

Rappelé par le danger de la cause du Covenant, le général David Lesly revint d'Angleterre à la tête de ses escadrons invincibles, qui venaient de se signaler dans la fatale bataille de Marston-Moor. Son armée, composée presque entièrement de cavalerie, s'élevait à cinq ou six mille hommes. Il paraît que l'intention de Lesly

était d'occuper les comtés du centre, de manière à fermer le chemin des montagnes à Montrose, et à le forcer à un combat inégal. En conséquence, il marcha le long de la côte de l'est, de Berwick à Tranent. Là, changeant tout d'un coup de direction, il traversa le comté de Mid-Lothian; et, retournant vers le sud le long du ruisseau de Gala, il arriva à Melrose dans la soirée qui précéda le combat. Il est inconcevable que Montrose n'ait reçu aucune nouvelle de la marche d'un corps aussi considérable, et son ignorance prouve combien le pays détestait ou sa cause ou sa personne.

Le lendemain matin un brouillard épais favorisait la marche de Lesly, et cependant il est encore bien extraordinaire qu'elle n'ait été signalée par aucun des coureurs de Montrose. Quoi qu'il en soit, la surprise fut complète et suivie de toutes les conséquences ordinaires. La première nouvelle que reçut Montrose de la marche de Lesly, fut le bruit du combat, ou plutôt du massacre de son infanterie, qui ne se forma pas même en ligne de bataille. L'aile

droite seule, défendue par les buissons de Harehead-Wood et par les tranchées, tint ferme un instant; mais Lesly avait détaché deux mille hommes qui, passant l'Ettrick au-dessous de son corps de bataille, vinrent attaquer par derrière l'aile droite des royalistes. Dans ce moment, Montrose arriva pour être témoin de la déroute complète de son armée. Il s'était élancé sur un cheval au premier bruit de la mousqueterie, et, suivi par ce qu'il put rassembler de sa cavalerie, il passa l'Ettrick et fit une tentative hardie pour regagner la journée par un coup de désespoir. Ce fut en vain : Montrose, s'étant fait jour presque seul au milieu des ennemis, autorisa, par son exemple, la retraite des fuyards. Remontant rapidement le cours du Yarrow, il ne s'arrêta qu'à Traquair, à dix milles du champ de bataille. Il venait de perdre à Philiphaugh le fruit de six brillantes victoires, et depuis il ne put tenir tête en Écosse aux covenantaires. Le nombre des morts, pendant le combat, n'excéda pas trois ou quatre cents hommes, car les fuyards trouvèrent un refuge dans

les montagnes inaccessibles à la cavalerie du vainqueur. Lesly abusa de son triomphe et ternit ses lauriers en faisant massacrer de sang froid beaucoup de prisonniers; et c'est, dit-on, dans la cour du château de Newmark que l'on fusilla ces malheureux par son ordre. D'autres, à ce que rapporte Wishart, furent précipités dans la Tweed du haut d'un pont élevé. M. Laing a révoqué en doute l'exactitude de ce fait, en prouvant qu'il n'existait pas de pont sur la Tweed, depuis Peebles jusqu'à Berwick; mais il y a un vieux pont sur l'Ettrick, à quatre milles seulement de Philiphaugh, et un autre sur le Yarrow, tous deux sur la ligne de retraite des royalistes, et peut-être l'un ou l'autre ont servi de théâtre au massacre. Au reste, il n'est que trop certain que plusieurs royalistes furent exécutés par les covenantaires comme traitres au roi et au Parlement (1).

Je suis entré dans quelques détails sur

(1) Un ministre presbytérien présent à l'exécution de ces gentlemen, s'écria : « Cela va joliment. » Ce mot rappelle le moderne *ça ira*, qui accompagna souvent de semblables exécutions.

cet engagement mémorable, qui termina la carrière d'un héros comparé, par un bon juge des hommes (1), à ceux de l'antiquité, et qui décida en même temps du sort de son pays. Ce fut le dernier combat livré dans la forêt d'Ettrick, scène de tant de batailles sanglantes. La négligence à se garder, et la séparation imprudente de l'infanterie et de la cavalerie, furent les causes immédiates de la défaite de Montrose; mais le caractère fougueux de ce grand capitaine, et l'espèce de soldats qu'il commandait, valaient mieux pour l'attaque que pour la défense, plus habiles à surprendre les autres qu'à se garder d'une surprise. C'est ainsi qu'une attaque soudaine lui coûta une partie de ses troupes stationnée à Aberdeen, et, sans l'habileté qu'il mit à se tirer d'affaire, il aurait perdu toute son armée, quand Baillic le surprit au pillage de Dundée (2). Un habile historien moderne remarque de plus

Le cardinal de Retz.

(2) « Le colonel Hurry, avec un corps de cavalerie, surprit la ville pendant que les cavaliers et les montagnards de Montrose, dispersés dans les

que sa dernière défaite à Dunbeath ressemble tellement dans toutes ses circonstances à la surprise de Philiphaugh, qu'elle ternit un peu sa réputation de grand général.

La ballade suivante, conservée par tradition dans le Selkirkshire, s'accorde assez exactement avec le fait historique. C'est là son seul mérite. Les Covenantaires

» rues, s'amusaient à boire sans penser à l'ennemi.  
 » Au bruit des chevaux, Donald Farquharson sor-  
 » tit sur la chaussée, où il fut tué cruellement en  
 » face du corps-de-garde. C'était un franc gentil-  
 » homme, et le plus noble des capitaines monta-  
 » gnards. Deux ou trois autres furent tués, et plu-  
 » sieurs, faits prisonniers, furent envoyés à Édim-  
 » bourg et mis aux fers. On pleura beaucoup ce  
 » galant homme, qui était dévoué au roi à la vie et  
 » à la mort (*Spalding.*) » Le journaliste, pour qui  
 tout est de la même importance, nous apprend  
 que Hurry prit le meilleur cheval du marquis de  
 Huntly et, dans sa retraite, au travers de l'armée  
 de Montrose, le second fils du marquis. Il té-  
 moigne aussi ses regrets de ce « que Donald Far-  
 » quharson fut trouvé tout nu dans la rue, où on  
 » lui avait ôté ses riches habits qu'il venait de met-  
 » tre ce jour-là pour la première fois. »

ne se livrèrent pas plus que leurs successeurs à la poésie , cet art profane et sans utilité (1). Cependant ils ne pouvaient étouffer quelques chants de triomphe après la défaite de ce féroce tyran , James Graham : car, cher lecteur, ce Montrose qui, avec des ressources presque nulles , gagna six batailles et reconquit un royaume ; qui poète , savant , homme aimable et général , pouvait faire l'ornement d'une cour et commander une armée , ce Montrose était mis par ses compatriotes du Covenant , au rang des perturbateurs d'Israël , des boute-feux de l'enfer , des Corés , des Balaams , des Amans de son siècle.

### LA BATAILLE DE PHILIPHAUGH.

A Philiphaugh commença la bataille ,  
à Harehead-wood elle est finie. Les Écos-  
sais sont venus fondre sur les Grahams.  
Avec joie ils les ont abattus.

(1) Ce fanatisme grossier était si peu détruit dans quelques parties de l'Écosse , que Wilson , l'auteur d'un poëme intitulé *la Clyde* , investi , il y a trente ans , de la place de maître d'école à Greenock , fut

Sir David est venu de la frontière. Il est venu avec un cœur et une main. Avec lui trois mille jeunes Écossais pour lui tenir compagnie,

Avec lui trois mille vaillans hommes ; quel beau spectacle à voir ! Un brouillard les a bien cachés , les a couverts aussi bien que possible.

Quand ils vinrent au ruisseau de Chau (a) il leur a dit : « Tout va bien. Je » crois qu'il est convenable de chanter un » psaume (1). »

Quand ils vinrent au ruisseau de Lingly (b), comme le jour paraissait, ils ont découvert un bon vieillard et (c) il les a conduits.

« Viens ici, mon vieux père, » Sir David lui a crié, « et dis moi où Montrose est » campé avec toute sa grande armée. »

obligé de promettre par écrit qu'il renonçait à la poésie, cet art profane et sans utilité. Il est juste d'ajouter que maintenant pareille condition serait aussi peu exigée à Greenock qu'à Londres.

(1) Variante : De boire un coup.

— « Mais d'abord venez me dire si vous  
» êtes amis ou ennemis : je crains que  
» vous ne soyez des gens de Montrose,  
» venant du pays du Nord. »

— « Non, nous ne sommes pas des  
» gens de Montrose : nous ne serons ja-  
» mais de ses gens. Je suis sir David Les-  
» ly : c'est lui-même qui te parle. »

— « Si vous êtes sir David Lesly,  
» comme je crois que vous l'êtes, je suis  
» fâché que vous ayez amené si peu de  
» monde dans votre compagnie. »

« Il y a quinze mille hommes armés  
» campés sur cette rive là-bas. Ils ne fe-  
» ront de vous qu'une bouchée, autant que  
» j'en puis juger.

» Mais partagez votre monde en deux  
» parties égales ; pour accomplir votre  
» dessein, que l'une marche le long de  
» la rivière, que l'autre tourne la col-  
» line.

» Votre premier parti lâchera son feu ,

» puis battra en retraite ; et croyant que la  
» journée est à eux , ils sortiront de leurs  
» tranchées.

» Alors vos gens qui seront derrière eux,  
» leur enverront des décharges grosses et  
» petites ; ainsi entre vos deux armées vous  
» pourrez les faire tomber. »

— « Avez-vous jamais été soldat ? » dit  
sir David Lesly. — « Oh , oui ; j'étais à  
» Solway-Flow , où nous fûmes tous tra-  
» his.

» Depuis , je fus à ce maudit Dunbar  
» où je fus fait prisonnier. Et bien des  
» jours , bien des nuits fatigantes , j'ai  
» couché en prison. »

— « Si vous voulez bien conduire ces  
» gens , vous serez récompensé ; mais , si  
» tu deviens un traître , je te pendrai à  
» un arbre. »

— « Monsieur , je ne serai pas un trai-  
» tre. Montrose m'a pillé , je ferai de mon  
» mieux pour le chasser bien loin de ce  
» pays. »

Il a partagé son monde en deux portions égales. Pour accomplir son dessein, l'une a marché le long de la rivière, l'autre a tourné la colline.

Le premier parti a fait un feu roulant, puis, faisant demi-tour, a paru fuir. Alors ils sont sortis de leurs tranchées s'écriant : La journée est à nous !

Les nôtres sont entrés dans les tranchées, ils ont pris tous leurs canons. Et ainsi entre ses deux armées il les a fait tous tomber.

Maintenant prions pour Lesly et ses braves compagnons, car ils ont vaincu le grand Montrose, notre grand ennemi.

---

## NOTES.

(a) Le Shaw est un petit ruisseau qui se jette dans l'Étrick, auprès de Selkirk, du côté du sud.

(b) Le Lingly, qui vient du nord, se réunit à l'Étrick, un peu au-dessus du Shaw.

(c) C'est un étrange anachronisme que de faire dire à ce vieillard qu'il avait assisté à la bataille de Solway-Flon, livrée environ cent ans avant Philiphugh, mais il est encore plus étrange de le faire parler de la bataille de Dunbar qui n'eut lieu que cinq ans après la défaite de Montrose. Une tradition, que je tiens de M. James Hogg, rapporte que le comte de Traquair, le jour même du combat, se rendait au camp de Montrose, apportant une somme d'argent considérable pour le paiement des troupes, et accompagné par un forgeron, son vassal. En traversant Minch-moor, ils furent alarmés par un bruit de mousqueterie. Le comte imagina que Montrose faisait faire l'exercice à ses troupes : mais son domestique, d'après la continuité et l'irrégularité du bruit, conclut qu'il provenait d'un engagement sérieux. En arrivant à Broad-meadows sur le Yarrow, ils rencontrèrent leurs amis en fuite et chaudement poursuivis par les parlementaires. Le comte tourna bride et se mit à fuir avec les siens ; mais son cheval, accablé par le poids des dollars qu'il portait, refusait d'avancer ; de sorte que le comte fut forcé

de changer de monture avec son domestique qu'il abandonna à son destin ainsi que l'argent et le cheval épuisé.

Quelques dragons, attirés par la richesse des harnais du cheval, donnèrent la chasse au forgeron, qui, d'après son rapport, se trouvant gêné par l'argent, et ne voulant pas qu'il devînt la proie de l'ennemi, le jeta dans un puits ou dans un étang.

Depuis, bien des puits furent curés en vain, mais l'opinion générale est que le forgeron, si tant est qu'il cacha l'argent, sut prévenir les chercheurs. Il existe cependant un étang que des paysans essayèrent de dessécher il y a quelque temps, dans l'espoir d'y trouver le trésor; mais ils en furent empêchés, dirent-ils, par des esprits.

---

## LES BRAVES GRAHAMS.

La ballade précédente était un chant de triomphe sur la défaite de Montrose à Philiphaugh; celle-ci est une complainte sur sa déconfiture finale et sa mort.

On connaît la fin de la triste histoire de Montrose. L'armée écossaise qui vendit Charles I<sup>er</sup>. au parlement, ne s'imaginait pas (nous nous plaisons à le croire) qu'elle trafiquait de son sang. Elle devait cependant s'apercevoir qu'elle le condamnait à un esclavage perpétuel.

Au moins les sentimens du royaume différaient beaucoup de ceux de ces trafiquans militaires. Aussi, le danger de Charles attira en Angleterre une armée écossaise bien composée et commandée par le duc de Hamilton. Mais il rencontra Cromwell, et alors rencontrer Cromwell, c'était rencontrer une défaite. La mort de Charles et le triomphe des indépendans excitèrent encore davantage les craintes et la haine des Écossais. Les presbytériens, surpassés par les indépendans, s'aperce-

vaient , mais trop tard , qu'ils avaient prêté leurs bras pour exalter le pouvoir d'une secte encore plus féroce et plus fanatique que la leur. Ils députèrent à la Haye , pour traiter avec Charles II , qu'ils auraient voulu , à certaines conditions , rétablir sur le trône. A la cour du monarque exilé , Montrose présenta de son côté un plan de conquête , et demanda vivement la permission d'entrer en Écosse , pour y rassembler les restes du parti royaliste , et réclamer , l'épée à la main , la couronne de son maître. Un homme d'état habile aurait pu concilier ces deux projets différens ; un homme de bon sens aurait choisi l'un des deux : Charles n'était ni un grand politique ni un homme de bon sens ; et tandis qu'il traitait avec les presbytériens , dans l'intention d'accepter la couronne de leurs mains , il ne se fit pas de scrupule d'envoyer Montrose , leur ennemi mortel , poursuivre son plan insensé de conquête.

Montrose arriva dans les Orcades avec six cents Allemands ; il fit peu de recrues dans ces îles , et fut joint , par quel-

ques royalistes, en traversant les déserts du Caithness et du Sutherland. Mais, en s'avancant dans le comté de Ross, il fut surpris, et battu complètement par le colonel Strachan, officier du parlement d'Écosse, qui s'était distingué dans les guerres civiles, et qui depuis devint un cromwelliste décidé.

Montrose, après une résistance inutile, se sauva du champ de bataille et se cacha sur les terres de Macleod d'Assaint, remettant sa vie à la fidélité de cet homme, qui le livra à Lesly, son ennemi mortel.

Il fut jugé pour ce que l'on appelait alors trahison contre les états du royaume, et, en dépit de la commission de Charles, qui l'autorisait, il fut condamné à mort par un parlement qui reconnaissait Charles pour son roi, et qu'à ce titre seul Montrose reconnaissait pour un parlement.

« Le clergé, dit un historien éloquent, » le clergé qui avait pris à tâche d'empoisonner ses derniers momens, chercha » à provoquer son repentir par la rigueur » de la sentence. Mais lui, ferme et noble jusqu'à la fin, repoussa avec dédain

» leurs avances insultantes. » Il était plus  
» fier, disait-il, d'avoir sa tête exposée  
» sur les murs de sa prison, que d'avoir  
» son portrait appendu dans la chambre  
» du roi. Que m'importe que mes membres  
» soient envoyés à vos quatre grandes  
» villes ? Je voudrais que mon corps eût  
» assez de chair pour être distribuée à  
» toute la chrétienté, qui jugerait ainsi  
» de ma fidélité à mon roi. » — Il passa  
» tranquillement la nuit qui précéda son  
» exécution, à mettre en vers cette idée  
» extravagante. Le lendemain il monta  
» sur l'échafaud, richement vêtu, et  
» montrant un air de sérénité et d'audace.  
» Puis il s'adressa au peuple, et se justifia  
» de ce qu'il mourait sans l'absolution de  
» l'église ; mais il ne chercha pas à excu-  
» ser son invasion, pendant la trêve entre  
» le roi et les états. Les insultes de ses en-  
» nemis n'étaient pas encore épuisées :  
» l'histoire de ses exploits fut attachée à  
» son cou par l'exécuteur des hautes œu-  
» vres. Mais il se contenta de sourire de cette  
» ingénieuse malice, déclarant qu'il était  
» plus fier de porter cet écriteau que l'or-

» dre de la Jarretière; et quand sa prière  
» fut terminée, demandant s'il lui fallait  
» encore subir quelque indignité nou-  
» velle, il se soumit avec calme au sort  
» qu'il n'avait pas mérité. » (LAING, *Histoire d'Écosse.*)

Telle fut la mort de Jacques Graham le grand marquis de Montrose, qui inspira à quelque rimeur ignoré l'élegie suivante. Dire qu'elle est indigne du sujet, ce n'est pas lui faire un grand reproche, car un meilleur poëte aurait pu échouer dans pareille entreprise. Toute médiocre qu'est cette ballade, il est cependant à regretter que le texte soit altéré visiblement en plusieurs endroits. L'auteur semble avoir eu l'intention de retracer la carrière de Montrose, du moment où il leva l'étendard royal jusqu'à sa seconde expédition, terminée par sa mort; mais il reste une lacune. D'après la dernière stance, je présume que cette ballade fut composée pour l'arrivée de Charles II en Écosse, laquelle suivit si promptement la mort de Montrose, que le roi entra dans sa capitale, tandis que la tête du plus fidèle de ses su-

jets était encore exposée sur les murs aux injures de l'air.

### LES BRAVES GRAHAMS.

Adieu, doux Ennerdale (a)! Patrie, famille, je vous dis adieu! Il faut vous quitter, il faut partir pour quelque climat sauvage que je ne connais pas.

Maintenant il faut porter le bleu : de toutes les couleurs c'est la meilleure : je porterai le bleu pour les braves Grahams qui sont bannis de leur pays.

Je n'ai pas d'or, je n'ai pas de terre ; je n'ai ni perles, ni pierres précieuses ; mais je vendrais mon ruban de soie, pour voir revenir les braves Grahams dans leur pays.

Aux jours de Wallace commence leur gloire. Sir John le Graham (b) était vainqueur dans les vastes terres de l'Écosse. Il était seigneur dans le pays du Sud.

Et cette gloire elle a duré long-temps ;

car long-temps les fleurs printanières virent tous les Grahams , couverts d'armes brillantes , paraître devant leur roi.

Ils étaient couverts d'une armure étincelante sur les rives charmantes du Tay. Autour d'un roi on pouvait les voir les vaillans Grahams en bataille.

A Goukhead, nous plantâmes nos tentes pour en former le siège. Puis au soleil brillant de l'été, nous montâmes nos chevaux blancs et nos chevaux gris.

Notre traître général vendit notre roi à son mortel ennemi , qui était alors le traître Cromwell (c). Que m'importe maintenant ce qu'ils feront de moi ?

Ils ont trahi notre généreux prince. Ils l'ont éloigné de sa royale couronne. Mais les braves Grahams se sont levés pour abattre ces traîtres.

Glen-Prosen fut notre rendez-vous. Nuit et jour nous marchâmes à Glenshie, nous primes la ville d'Aberdeen et nous rencontrâmes l'armée des Campbells.

Cinq mille hommes dans de fortes armures attendaient ce jour-là les vaillans Grahams à Inverlochic où la guerre commença, et à peine comptions-nous deux mille soldats.

Le brave Montrose, ce chef audacieux, le plus brave de sa famille, combattit ce jour-là pour son roi. Dieu protège sa majesté !

Nathaniel Gordon (*d*), fier et hardi soldat, porta la couleur du roi Charles. Mais les cavaliers furent tous vendus et le brave Harthill (*e*), cavalier aussi,

Et Newton-Gordon, fils unique, et l'intrépide Dalgatie (*f*), et le brave Veitch (*g*) : sur un champ de bataille, vit-on de plus vaillans champions ?

Adieu, doux Ennerdale ! Patrie, famille, je vous quitte et je suis libre. Prenez courage, braves cavaliers, les Grahams s'en vont au fond de l'Allemagne.

Le brave Montrose, en France, en Allemagne, est allé chercher du renom. Le

hardi Aboyne (*h*) est monté sur mer ;  
Huntly est son noble nom.

Encore une fois Montrose, ce chef audacieux, il est revenu dans la belle Écosse. Il veut délivrer les terres de la belle Écosse, le brave, l'aimable, le généreux Graham !

Les eaux de Carron le virent tirer l'épée, il combattit jusqu'à la fin de la bataille. Mais, là furent tués pour notre noble roi, deux mille de nos gens de Danemarck (*i*).

Gilbert Menzies (*k*), de noble famille, portait la bannière du roi, car c'était un brave cavalier, et maintenant, il est allé à la gloire.

Malheur sur Strachan, malheur sur Hacket (*l*) ! Lesly de malemort puisses-tu mourir ! Vous avez trahi les braves Grahams, si fidèles à la royauté.

Et le laird d'Assint a saisi Montrose et l'a envoyé à Edinburgh. De son corps on a abattu la tête ; on l'a mis en quartiers sur un billot.

Et Huntly (*m*) est allé dans le même chemin, et notre noble roi s'en est allé aussi. Il est mort pour notre nation : nos pleurs ne cesseront jamais.

Mais notre brave jeune roi est revenu dans son pays, le roi Charles, le second de sa race. Le Seigneur lui donne la paix pendant sa vie ! Dieu protège sa majesté !

---

## NOTES.

(a) Ennerdale, corruption d'Endrick-dale, principale possession de la famille de Montrose dans le comté de Dumbarton.

(b) Sir John, ami fidèle de l'immortel Wallace, tué à la bataille de Falkirk.

(c) Cet homme extraordinaire par ses crimes et ses succès n'a trouvé un rival que de nos jours.

L'anecdote suivante est rapportée par le petit-fils d'un témoin oculaire :

En 1650, lorsque Cromwell entra dans Glasgow, il assista au service divin dans High-Church. Le ministre presbytérien, qui officiait, s'abandonna avec plus de zèle que de prudence, à toute son indignation contre la personne, les principes et la cause du général indépendant.

Un des officiers de Cromwell se leva et lui parla à l'oreille, mais il parut recevoir une réponse ferme et sévère; du reste, le sermon s'acheva sans interruption.

Dans la foule, qui s'était amassée pour voir sortir le général, se trouvait un cordonnier, fils d'un valet de pied de Jacques VI. Cet homme, qui était né et qui avait été élevé en Angleterre, était établi à Glasgow. Cromwell le distingua dans la foule, et

l'appela par son nom. Le cordonnier prit la fuite ; mais , d'après l'ordre de Cromwell , un homme de son escorte le suivit , et l'amena à son logement. Grand nombre d'habitans restèrent à la porte , attendant la fin de cette scène extraordinaire. Enfin le cordonnier sortit plein de joie , et , montrant de l'or , il annonça qu'il allait boire à la santé de Cromwell.

Parmi ceux qui le suivirent , pour apprendre les détails de l'entrevue , était le grand'père du narrateur. Le cordonnier raconta qu'il avait été camarade de Cromwell dans son enfance , et qu'il demeurait dans la même rue ; qu'il s'était sauvé en s'entendant appeler par le général , persuadé qu'il devait lui en vouloir , à cause de son père , qui avait été au service de la famille royale. Il ajouta que Cromwell lui avait montré tant de bonté et d'amitié , qu'il s'était hasardé à lui demander ce que l'officier lui avait dit dans l'église. « Il m'a » proposé , répondit Cromwell , d'aller tirer les » oreilles du ministre. » — Et je lui ai dit que le » ministre était un imbécille et lui aussi. » Le même jour , Cromwell eut une entrevue avec ce ministre , et sut si bien satisfaire ses scrupules , que , dans le sermon du soir , le même homme se répandit en éloges sur le vainqueur de Naseby.

(d) Nathaniel Gordon servit d'abord , comme major , sous le marquis de Huntly , dans la courte insurrection de 1640.

Ayant été réprimandé pour s'être emparé d'un

bateau pêcheur danois , il quitta le service du marquis. En 1644 , il assista à une audacieuse *camisade*, quand les barons de Haddo , de Gight et de Drum , avec soixante hommes seulement , entrant à sept heures du matin dans la vieille ville d'Aberdeen , firent prisonniers et emmenèrent , sans perte des leurs , quatre des magistrats parlementaires , bien que cette ville fût alors sous la domination du parti ennemi. Désespérant d'avoir sa grâce des covenantaires , il continua ses courses avec succès. Il paraît qu'il joignit Montrose aussitôt qu'il eut arboré l'étendard royal , et qu'il lui rendit de grands services comme chef de partisans.

En 1644 , Gordon , alors colonel , déserta tout d'un coup , favorisa la fuite d'un de ses prisonniers , Forbes de Craigievar , et se réconcilia à l'église , en faisant pénitence du crime d'adultère , et d'un autre crime encore plus grand , celui d'avoir presque rendu fou de peur M. Andrew Cant , fameux apôtre du Covenant.

Cette désertion était une ruse , dont le but était de ménager une correspondance entre Montrose et lord Gordon , noble représentant de la maison des Huntly , alors engagée dans la cause du Covenant. Gordon réussit , et retourna au camp du roi avec son converti. Tous deux suivirent avec zèle la fortune de Montrose , jusqu'à ce que lord Gordon fut tué à Alford , et Nathaniel pris à Philiphaugh. Il fut un des dix royalistes condamnés par le parlement

à expier de leur sang leur fidélité à leur roi; cependant, la mort du brave Rollock, et de deux autres compagnons de Montrose, aurait sans doute suffi aux nobles du Covenant, si les églises n'avaient retenti de ce cri : que Dieu voulait le sang des impies pour expier les péchés du peuple ! « Que signifie, s'écriaient les ministres, ce bêlement de moutons et ce mugissement de bœufs ? » Cette allusion au jugement de Samuël fut décisive et le massacre commença. Nathaniel Gordon fut exécuté le premier. Il pleura de nouveau sur les péchés de sa jeunesse, cette fois-ci, sans doute, avec sincérité, demanda l'absolution de la sentence d'excommunication, lancée contre lui pour adultère, et fut décapité le 6 janvier 1646.

(e) Leith de Harthill, officier royaliste, servit sous Montrose dans presque toutes les campagnes.

(f) Francis Hay de Dalgatie, gentilhomme catholique, fut fait prisonnier et exécuté avec Montrose, son général. Le clergé presbytérien ne lui permit pas de recevoir en mourant les sacremens suivant les rites de son église. Il mourut en soldat. (1)

(g) On raconte de Veitch l'anecdote suivante :

« En 1653, les royalistes des montagnes du nord et de l'ouest prirent les armes contre les Anglais; ceux-ci, avec la plus grande activité, envoyèrent sur tous les points menacés des déta-

(1) On se rappelle à ce nom le Dalgety du roman intitulé : *A legend of Montrose*. (L'officier de fortune.) (Note de l'éditeur.)

» chemens de cavalerie et de dragons, pour dissi-  
 » per les rassemlemens qui devoient se réunir dans  
 » certains lieux de rendez-vous désignés. Une nuit  
 » un capitaine Masoun, commandant un escadron  
 » de dragons, parti de Carlisle, et traversant la ville  
 » de Sanquhar, rencontra un détachement de cava-  
 » lerie commandé par un capitaine Palmer. Les  
 » deux troupes s'aperçurent devant la prison, où  
 » était renfermé le Veitch laird de Dawich, pri-  
 » sonnier des Anglais. Celui-ci, s'étant levé, ou-  
 » vrit la fenêtre et s'écria : Combattez bravement  
 » pour le roi Charles ! Sur quoi les deux détache-  
 » mens, se prenant l'un l'autre pour les royalistes,  
 » firent un feu assez vif jusqu'à ce que les dragons,  
 » ayant épuisé leurs munitions, se retirèrent en  
 » bon ordre, vivement poursuivis par la cava-  
 » lerie. Les Anglais ne reconnurent qu'assez tard  
 » leur méprise, et déjà bon nombre d'hommes  
 » avaient été tués de part et d'autre. Le capitaine  
 » Palmer lui-même fut dangereusement blessé.»

(h) James, comte d'Aboyne, mourut en France du désespoir que lui causa la mort de Charles I<sup>er</sup>. Il avait pris le titre de Huntly, après la mort de son frère tué à la bataille d'Alford.

(i) Les étrangers auxiliaires de Montrose ne formaient en réalité qu'un corps de 600 hommes.

(k) Gilbert Menzies portait l'étendard royal. On y avait peint un cadavre sans tête, avec cette devise :

« *Juge et venge ma cause, ô mon Dieu!* » Menzies se montra digne de sa charge; il mourut en défendant son drapeau, et refusant obstinément de se rendre, la vie sauve, comme on le lui offrait.

(l) Sir Charles Hacket, officier au service des États.

(m) Georges Gordon, second marquis de Huntly, fut du petit nombre des nobles écossais qui suivirent constamment le parti du roi. Il fut décapité par l'ordre du soi-disant parlement d'Écosse, le 22 mars 1649.

---

## LA BATAILLE DE PENTLAND-HILLS.

Nous avons remarqué l'antipathie qui se développa de bonne heure entre les presbytériens écossais, et la maison des Stuarts, sans en excepter même l'indulgent Charles II. Il aurait pu se rappeler qu'en 1551, ces mêmes presbytériens s'étaient battus et ruinés pour sa cause. Mais il se souvenait de leurs premières fautes bien plus que de leur tardif repentir. Et même les services qu'ils lui avaient rendus s'associaient dans son esprit avec les humiliations personnelles que lui avait fait endurer leur orgueil extravagant (1). Comme homme de plaisir, il détestait leur inflexible rigidité qui stigmatisait des ineonvéniences, encore plus que des crimes : et souvent il disait à l'o-

(1) Parmi d'autres aventures aussi ridicules, on raconte qu'un tête-à-tête de Charles fut observé par un voisin curieux. Un vieux ministre malicieux est député par ses confrères pour reprocher au roi ce scandale énorme. Introduit devant le monarque, il se borna à lui recommander sérieusement de

reille de ses confidens, « que le presbytérianisme n'était pas la religion d'un homme comme il faut (*a gentleman*). »

On ne doit donc pas s'étonner, si l'année même qui suivit la restauration, il rétablit formellement l'épiscopat en Écosse : mais il est surprenant qu'ayant sous les yeux l'exemple de son père, il ait voulu contraindre les consciences de ceux qui ne pouvaient se réconcilier au nouveau système.

Il en est des opinions des sectaires comme des eaux de certaines sources : elles s'adoucisent exposées en plein air. Qui retrouverait chez ces quakers et ces anabaptistes si modestes, si industrieux, ces principes féroces qui distinguaient leur secte, quand on lui accordait les honneurs du fouet et du pilori? Si le système de répression contre les puritains se fût prolongé jusqu'à nos jours,

fermer à l'avenir ses fenêtres en pareille occasion. On dit qu'après la restauration Charles récompensa le ministre accommodant; il se rappelait sans doute la plaisanterie, quoiqu'il eût bien pu oublier le conseil prudent.

Blair et Robertson auraient prêché dans un désert, et n'auraient déployé leur éloquence entraînant qu'en renchérissant encore sur le sombre fanatisme de leur secte.

Les comtés de l'ouest se distinguèrent par leur opposition au système prélatique. Trois cent cinquante ministres, chassés de leurs églises et de leurs maisons, erraient dans les montagnes, jetant les semences des doctrines du covenant, tandis qu'une multitude fanatique accourait à leur suite, pour recueillir la moisson défendue. Ces *conventicules*, comme on les appelait, furent prohibés par la loi, et dispersés par la force armée. La persécution rendit ce peuple opiniâtre et féroce : et quoique des licences furent accordées un peu tard à quelques ministres presbytériens, bien peu de véritables covenantaires ou *whigs*, comme on les surnomma, condescendirent à s'associer avec un gouvernement prélatique, ou même à écouter leurs doctrines favorites avec l'agrément du roi. Richard Cameron, apôtre de ces sectaires rigides, leur donna le nom de caméroniens : Ils prêchaient et faisaient des prières contre

les licences, et contre les presbytériens qui en profitaient ; les accusant de reconnaître tacitement la suprématie du roi en affaires ecclésiastiques, puisqu'ils acceptaient cette faveur de sa part. Ce n'est qu'à ces fanatiques persécutés, et non pas à tous les presbytériens, que l'on doit imputer ces principes anarchiques d'anti-monarchie et d'assassinat qui ont souillé l'époque dont nous parlons.

L'insurrection rapportée et exagérée dans la ballade suivante (comme elle l'a été même par quelques historiens) était fort peu de chose au fond. Elle commença dans le comté de Dumfries, où sir James Turner, soldat de fortune, était employé à lever les amendes arbitraires, imposées à ceux qui ne se rendaient pas aux églises épiscopales. Les presbytériens se soulevant, se saisirent de sa personne, et, après avoir désarmé ses soldats, résolurent de marcher en masse contre Edinburgh, où ils espéraient trouver des amis qui se joindraient à eux. Leur attente fut trompée. Leur armée, réduite de moitié, se retrancha sur les hauteurs de Pentland, dans un endroit appelé Rul-

lien-Green, où ils attendirent le général Dalyell de Binns. Leur chef, nommé Wallace, fit preuve de courage et de talent : il plaça son monde dans une position très-forte, et repoussa deux charges de cavalerie : mais à la troisième les insurgés furent rompus et entièrement dispersés. Il y eut peu de sang répandu dans cette déroute, la cavalerie de Dalyell étant composée de gentlemen qui avaient pitié de leurs compatriotes opprimés et mal dirigés. Environ 50 furent tués et autant faits prisonniers. Ce combat eut lieu le 28 novembre 1666, dont l'anniversaire est encore observé par les restes épars de la secte des caméroniens, qui vont entendre un sermon sur le champ de bataille.

Les braves Grahams de la ballade sont les cavaliers de Graham de Claverhouse.

## LA BATAILLE DE PENTLAND-HILLS.

Les braves Grahams viennent de l'ouest sur leurs chevaux noirs comme des corbeaux. Les garçons du Lothian ont fait

une marche rapide pour être aux Rhyns de Gallowa.

Entre Dumfries et Argyle ils ont marché bien des milles : avec eux ils emmènent des savetiers et des tailleurs pour recoudre leur covenant.

Les whigs avec leurs joyeuses fanfaronnades, faisaient mettre bas leurs havresacs aux pauvres porteballes. Mais long-temps après ils se sont repentis d'avoir voulu refaire leur covenant.

Au marais de Mauchline, où ils passèrent la revue, dix mille hommes se sont montrés en armes : mais avant de passer le ruisseau de Broekie, la moitié s'en est retournée.

Le général Dalzell, m'a-t-on dit, était notre lieutenant-général : et le capitaine Welsh avec son esprit et son savoir les a guidés à Pentland-Hills.

Le général Dalzell est venu à la montagne, leur demandant ce qu'ils voulaient

et qui leur avait donné cette audace de se lever en armes contre la nation.

« Quoique nous soyons tous en armes,  
» ce n'est pas contre Sa Majesté; et ce n'est  
» pas pour répandre le sang de notre voi-  
» sin; mais nous voulons conclure un  
» traité avec le pays. »

« — Bas les armes de par le roi, et  
» vous retournerez tranquillement dans vos  
» maisons. » — Mais ils crièrent tous  
avec accord: « Nous combattons pour le  
» covenant détruit. »

« — Oh bien! dit-il, s'il en est ainsi, le  
» mal arrive toujours à qui le cherche. »  
Alors il a donné un signal à ses soldats et  
ils ont formé leurs brigades.

Les trompettes ont sonné, les drapeaux  
se sont déployés, chaque homme a endossé  
sa cuirasse. Les whigs jamais n'ont fait  
si piteuse mine qu'en voyant leurs selles  
si vite dégarnies.

Les plus hardis étaient à l'avant-garde.

Les whigs ont tourné les talons et se sont mis à courir ; mais jamais on n'a vu une déroute comme la déroute de Rullicn-Green.

### LA BATAILLE DE LOUDON-HILL.

Les whigs, réduits au désespoir, adoptèrent les principes les plus désespérés, et, se vengeant autant qu'il était en leur pouvoir de l'intolérante persécution dont ils étaient victimes, ils refusèrent ouvertement d'obéir à un monarque qui ne professerait pas le presbytérianisme, et qui refuserait de signer le covenant. De tels principes n'étaient pas propres à leur concilier la faveur du gouvernement, et plus nous avançons dans l'histoire de ce temps, plus les tableaux se rembrunissent ; enfin, on aurait pu s'imaginer que les deux partis s'étaient partagé tous les vices. Les persécuteurs, affichant l'impudence dans les excès les plus honteux, exerçaient avec rigueur une tyrannie autorisée par la loi ; les persécutés, ayant tous les vices opposés, l'hypocrisie, le fanatisme, avaient recours aux trahisons et

aux assassinats nocturnes. Les soldats et les cavaliers devinrent enthousiastes à force de poursuivre les covenantaires. Si MM. Kid, King, Cameron, Peden, se vantaient de leur pouvoir prophétique, qui les avertissait, par une révélation surnaturelle, de l'approche des soldats (1) ; le

(1) En 1684, Peden, l'un des orateurs des caméroniens, assis au coin du feu, se leva tout d'un coup, et s'écria : « Sauve-toi, Sandie ! ( il se désignait ainsi lui-même), cache-toi, car le colonel va venir dans cette maison pour te prendre ; » et je vous conseille à tous tant que vous êtes ici, d'en faire autant, car dans une heure il sera ici. » C'est ce qui arriva en effet. Le colonel et sa troupe, après avoir visité soigneusement l'intérieur et l'extérieur de la maison, passa, sans se douter de rien, auprès d'un buisson où Peden était en prières, et ainsi il s'en alla sans sa proie. « Ce monsieur, dit Peden, en rentrant chez lui, a fait grand'peur au pauvre Sandie et à tous ces pauvres gens. Eh bien ! pour son travail de cette nuit, Dieu le frappera, et tous les médecins de la terre ne sauront le guérir. » L'événement justifia la prédiction, car il mourut misérablement. Ce même Peden, après une longue lutte avec le diable, parvint à sauter dessus à califourchon, et

capitaine John Creichton avait des rêves et des visions (surtout après avoir bien soupé), dans lesquels les cachettes des rebelles lui étaient révélées. Les oreilles étaient aussi choquées par les blasphèmes des persécuteurs (1) que par l'insolente familiarité de ces fanatiques envers la Divinité. Leurs manières indécentes de prier, leur espoir extravagant dans une assistance miraculeuse, et leurs inspirations supposées, pourraient composer un tableau qui ferait soupirer et rire à la fois.

De fait, les extrêmes se touchent, et les superstitions des catholiques romains

lui donna tant de coups d'éperons qu'il le força à lui fournir un vent pour l'envoyer d'Irlande en Écosse ; mais, hélas ! une autre personne avait mis à la voile avant lui et avait profité ainsi de ce vent de la prière !

(1) Un gentleman finit un serment de vengeance contre les covenantaires, par cette singulière imprécation : « Si non, puisse le diable faire de mes » côtes un gril pour mon âme ! » — « Nos armées » juraient terriblement en Flandres, mais ce n'é- » tait rien en comparaison. » — *Tris. Shandy.*

étaient, sous certains rapports, renouvelées par leurs ennemis mortels. Aussi les cavaliers les ont tournés en ridicule, en leur reprochant de porter les reliques de leurs saints comme des amulettes.

La milice et l'armée permanente devinrent bientôt insuffisantes pour propager la religion de l'état et supprimer les conventicules. A leur aide, et pour obliger les rebelles à prêter un serment proposé par le gouvernement, on leva des clans de montagnards que l'on lança sur le comté d'Ayr. Cette armée de barbares sans discipline, parlant une autre langue, et professant en général une autre religion, fut chargée de ravager et de piller ce malheureux pays; et il est vraiment étonnant que l'on ait si peu d'actes de cruauté à leur reprocher, car très-rarement ils ajoutèrent le meurtre au pillage. On leva aussi des corps de cavalerie sous le nom d'*escadrons indépendans*, dont la plus grande partie fut mise sous les ordres de James Graham, de Claverhouse, célèbre depuis sous le titre de vicomte de Dundée, mais encore plus fameux dans

les comtés de l'ouest, sous le nom de Clavers le Sanguinaire. Il semble avoir réuni tous les vices et toutes les vertus d'un chef de sauvages. Farouche, inflexible, jamais mouvement de pitié ne l'empêcha de commander et de surveiller tous les détails d'une exécution de non-conformistes. Toujours intrépide, toujours fidèle à son prince, il se sacrifia pour la cause de Jacques, lorsque l'univers entier l'eut abandonné. Si l'on ajoute à cela un physique remarquable, une adresse singulière dans tous les exercices guerriers, un caractère décidé et une promptitude à prendre une résolution, qualité si essentielle à un général, l'on pourra se faire une idée de cet homme extraordinaire. Les whigs, qu'il persécutait, étonnés de sa cruauté et de son courage, imaginèrent qu'il était invulnérable à leurs balles (1), et qu'il avait

(1) On croyait, et l'on croit encore, que le diable rendait ses favoris, parmi les persécuteurs, invulnérables aux balles de plomb, et seulement à celles-là. Pendant la bataille de Pentland-Hills, Paton de Meadowhead s'imagina qu'il voyait les balles rebondir sur les bottes du général Dalryell ;

vendu son âme à l'ennemi des hommes pour une grandeur temporaire. On croit encore qu'un verre de vin que lui présenta son sommelier, se changea en sang caillé; et que quand il plongeait ses pieds dans l'eau froide, le contact de sa peau la fai-

pour détruire le charme, il chargea son pistolet avec une pièce d'argent; mais Dalyell, qui l'observait, se mit derrière son domestique qui fut tué à sa place. *Paton's life.*

Dans une escarmouche, dans le comté d'Ayr, quelques fugitifs se défendirent dans une maison isolée sur le bord d'un lac. Ils visèrent plusieurs fois, mais en vain, le commandant des assaillans, un officier anglais, jusqu'à ce que l'un d'eux, ayant chargé son fusil avec la pomme des pincettes, faute de balles, étendit mort l'invulnérable capitaine. Pour accommoder la mort de Dundée à leurs idées, les caméroniens disent qu'à la bataille de Killiecrankie, il fut tué, non par l'ennemi, mais par son domestique qui avait chargé son pistolet avec un bouton d'argent de sa veste.

Voici comment raisonne un de leurs écrivains : « Peut-être dira-t-on que ce don d'invulnérabilité est chimérique, et on objectera, comme dans le cas de l'évêque Sharpe et de Dalyell : Comment se peut-il que le diable ait ou donne le pouvoir de préserver la vie? Sans discuter la réalité, je ferai

sait bouillir. Le cheval qu'il montait était, dit-on, un présent de Satan ; et l'on montre des précipices où un renard pourrait à peine se soutenir, à travers lesquels le coursier infernal porta son maître sain et sauf, à la poursuite des rebelles. On se rappelle enfin, avec terreur, que Claverhouse fut toujours heureux avec les whigs, excepté dans l'engagement de Drumclog ou Loudon-Hill, qui fait le sujet de cette ballade. L'histoire de Burly, le héros de la pièce, va nous amener aux causes et aux circonstances de cet événement.

seulement observer, 1<sup>o</sup>. qu'il n'est ni dans son pouvoir ni dans sa nature de sauver la vie des hommes ; qu'il est appelé Apollyon, le destructeur ; 2<sup>o</sup>. que, même dans ce cas, il ne donne de charme que contre un seul métal, ce qui n'est pas sauver la vie ; car, bien que le plomb ne pût blesser ni Sharpe ni Claverhouse, cependant l'acier et l'argent le pouvaient ; et quand à Dalyell, bien qu'il ne mourut pas sur le champ de bataille, cependant il ne put échapper aux traits du Tout-Puissant. »

Si le lecteur n'est pas convaincu de la *réalité* de la chose, je n'ai rien à ajouter à ce beau raisonnement.

John Balfour de Kinloch, communément appelé Burly, fut un des plus féroces de ces sectaires proscrits. « C'était, dit » son biographe, un gentilhomme zélé, » honnête, courageux dans ses entrepri- » ses, brave soldat, et rarement l'ennemi » qui se présentait à lui échappait à ses » coups. » Creichton dit qu'il avait été autrefois trésorier de l'archevêque Sharpe, et que, trouvant un grand déficit dans sa caisse, causé soit par sa friponnerie, soit par sa négligence, il se détermina à assassiner son maître; mais on ne trouve d'autre preuve à l'appui de cette assertion, qu'une allusion de Wodrow. Burly était le beau-frère de Hackston de Rathillet, enthousiaste farouche, qui joignait un courage entreprenant et l'adresse dans le maniement des armes, à un zèle ardent pour sa secte. Burly lui-même était moins remarquable pour sa ferveur religieuse, que pour la part active et violente qu'il prit toujours aux entreprises de son parti. Cependant, on ne trouve pas son nom parmi ceux des covenantaires dénoncés pour l'affaire de Pentland-Hills. Mais, en 1677, Robert Hamil-

ton , depuis commandant des insurgés à Loudon-Hill et au pont de Bothwell , se trouvait avec d'autres non-conformistes à une assemblée secrète , dans la maison de Burly . Ils y furent attaqués par un détachement de soldats commandé par un capitaine Carstairs , qu'ils repoussèrent en blessant dangereusement un homme de sa troupe . Cette résistance à l'autorité , les fit déclarer rebelles . Elle fut bientôt suivie d'un exploit plus sanglant et horriblement célèbre . On sait que James Sharpe , archevêque de Saint-André , était regardé par les presbytériens rigides , non-seulement comme un renégat , qui avait abandonné la charrue spirituelle , mais encore comme le principal instigateur des mesures sévères exercées contre leur secte . Le principal agent de son oppression était un nommé Carmichaël , gentilhomme ruiné . L'activité de cet homme à lui procurer des informations , et à presser l'exécution des peines portées contre les covenantaires , ayant excité le ressentiment des caméroniens , neuf d'entre eux , dont les principaux étaient Burly et Hackston , se réuni-

rent pour attendre en guet-apens et pour assassiner Carmichaël. Pendant qu'ils étaient en embuscade, ils reçurent la nouvelle que l'archevêque lui-même allait passer.

Après s'être mis en prières, ils conclurent unanimement que le Seigneur livrait l'impie Aman à leurs coups. Pour exécuter cette prétendue volonté du ciel, ils voulurent choisir un chef, et prièrent Hacks-ton de Rathillet de se mettre à leur tête; mais il refusa, alléguant que, s'il acceptait leur offre, on pourrait attribuer le meurtre à une querelle particulière qui existait entre l'archevêque et lui. On offrit alors le commandement à Burly, qui l'accepta sans scrupule, et alors ils galopèrent tous après la voiture de l'archevêque, où il se trouvait avec sa fille. Comme ils étaient bien montés, ils joignirent bientôt et désarmèrent l'escorte du prélat. Burly s'écriant: «Judas, tu es pris!» courut à la voiture, blessa un postillon et coupa le jarret de l'un des chevaux. Alors il tira dans la voiture un pistolet chargé de plusieurs balles, et de si près, que la robe

de l'évêque en fut brûlée. Les autres, mettant pied à terre, arrachèrent l'évêque déjà blessé de sa voiture. Ce malheureux se traîna auprès de Hackston qui restait à cheval, et lui demanda grâce. Le farouche enthousiaste lui répondit seulement ; « qu'il ne mettrait pas *lui-même* la main » sur lui. » Burly et les siens déchargèrent encore leurs armes sur ce vieillard à genoux, et ils allaient s'éloigner quand un d'eux, qui s'était arrêté pour resangler son cheval, entendit, par malheur, la fille de leur victime, qui appelait un domestique, s'écriant que son maître était encore en vie. Burly descendit encore de cheval, fit sauter d'un coup de pied le chapeau du prélat et lui fendit la tête avec son sabre, quoique l'un de sa troupe, sans doute Rathillet, s'écriât : « Épargnez ses » cheveux blancs! (1) » Les autres l'achevèrent à coups redoublés.

(1) Ils croyaient que Sharpe était à l'épreuve de la balle, car l'un des meurtriers dit à Wodron, qu'à la vue de leurs épées le courage de l'archevêque s'évanouit. Ils n'eurent plus aucun doute en trouvant dans la poche du prélat un petit peloton

Après avoir pillé la voiture, ils s'éloignèrent enfin, laissant auprès du cadavre la fille de l'évêque, qui avait elle-même été blessée en essayant de défendre son père. Ce mémorable exemple de vengeance fanatique, eut lieu le 3 mai 1679, à Magus-Muir, auprès de Saint-André (1).

Burly fut, comme on le pense, obligé de quitter le comté de Fife, et le 25 du même mois il arriva à Evandale dans le comté de Lanark, accompagné de Hacks-

de soie roulé autour d'un morceau de parchemin, sur lequel étaient tracés deux longs mots hébreux ou syriaques. En conséquence, on croit encore que les balles ne laissèrent sur le cou et la poitrine de Sharpe, que des marques bleuâtres, bien qu'ils avaient tiré d'assez près pour mettre le feu à ses habits.

(1) Lorsqu'on saisissait un covenantaire on lui présentait souvent cette question comme un shibboleth, ou un *experimentum crucis* : La mort de l'archevêque est-elle un meurtre ? Dans l'interrogatoire d'Isabelle Alison, qui fut exécutée à Édimbourg en 1681, le conseil privé lui demanda si elle avait parlé à David Hackston : « Je répondis : je lui ai » parlé, et le Seigneur en soit loué, car je n'ai » vu en lui qu'un bon jeune homme plein de

ton et d'un nommé Dingwall ou Daniel qui avait fait parti de la même bande. Là , il retrouva son ancien ami Hamilton , dont nous avons déjà parlé, et, s'étant déterminés à prendre les armes , ils furent bientôt joints par un assez grand nombre de proscrits de l'ouest. Ils résolurent de commencer leurs exploits le 29 mai 1679, anniversaire de la restauration, dont le parlement avait fait une fête, qu'ils regardaient comme une cérémonie profane. En conséquence, à la tête de quatre-vingts cavaliers assez bien armés, Hamilton, Burly et Hackston entrèrent dans le bourg royal de Rutherglen, éteignirent les feux de joie allumés, et brûlèrent sous la croix les actes du parlement en faveur de l'épiscopat et pour supprimer les conventicules, ainsi que les actes du conseil d'état qui réglaient les licences accordées aux presbytériens.

» piété. — Ils me demandèrent si l'homicide de  
» l'évêque de Saint-André était une action pieuse ?  
» Je répondis que je ne lui avais jamais entendu  
» dire qu'il l'eût tué ; mais que si Dieu avait incité  
» et obligé quelqu'un à exécuter ce juste jugement  
» contre lui, je n'avais rien à dire à l'encontre. »

Ils firent une protestation solennelle ou un témoignage, comme ils l'appelaient, et, l'ayant attaché à la croix, ils terminèrent la cérémonie avec des psaumes et des prières.

Un corps d'infanterie assez considérable, mais mal armé, se joignit à eux, et porta leur nombre à cinq ou six cents hommes, avec lesquels ils se campèrent à Loudon-Hill. Claverhouse, qui tenait garnison à Glasgow, marcha sur-le-champ contre les insurgés à la tête de son escadron de cavalerie et de quelques autres, montant en tout à cent cinquante hommes. Le 1<sup>er</sup>. juin, il arriva à Hamilton tellement à l'improviste qu'il fit prisonnier John King, fameux prédicateur des rebelles, et continua sa marche emmenant avec lui son prisonnier jusqu'au village de Drumeløg, situé à un mille à l'est de Loudon-Hill, et à douze milles de Hamilton. — A quelque distance de là étaient les rebelles bien retranchés dans un marécage étroit et presque impénétrable à la cavalerie, et couvrant de plus leur front par de larges fossés.

Les dragons de Claverhouse firent feu de leurs carabines et essayèrent de char-

ger, mais la nature du sol les mit dans le plus grand désordre. Aussitôt Burly, qui commandait le petit corps de cavalerie des whigs, les conduisit contre les cavaliers de Claverhouse, qui furent en même temps vigoureusement assaillis par l'infanterie commandée par le brave Cleland (1) et le fanatique Hackston. Claverhouse lui-même fut forcé de prendre la fuite, et courut risque d'être pris; son cheval, qui avait eu le ventre ouvert d'un coup de faux, traîna ses entrailles pendant plus d'un mille. En fuyant, Claverhouse passa près de King, ce ministre qu'il avait fait pri-

(1) William Cleland, homme de beaucoup de talent, fut auteur de plusieurs poèmes imprimés en 1697. On distingue un morceau intitulé : « Hollo! my Fancy! » Allons, mon imagination! On y voit ses principes anti-monarchiques dans ce vers : *Je voudrais bien savoir si les faucons ommettent un crime en tuant des aigles?* C'était un strict non-conformiste. Après la révolution il devint colonel du régiment d'Angus, appelé le régiment caméronien. Il fut tué, le 21 août 1689, dans le cimetière de Dunkeld, que sa troupe défendit avec succès contre un corps nombreux de montagnards.

sonnier, mais que ses gardes avaient abandonné dans la confusion. Le prédicateur lui cria « de s'arrêter et d'emmener son prisonnier avec lui ; » ou, comme d'autres le disent, « de s'arrêter et d'écouter le sermon du soir. » Claverhouse ayant enfin changé de monture continua sa retraite sur Glasgow. Il avait perdu dans cette escarmouche une vingtaine de cavaliers, et de plus son cornette, et son parent Robert Graham dont parle la ballade. Les whigs ne perdirent que quatre hommes, entre autres ce Daniel dont nous avons parlé. « Les re-  
» belles, dit Crickston, trouvant le corps  
» du cornette, et s'imaginant que c'était  
» celui de Claverhouse, parce que le nom  
» de Graham était brodé sur le col de sa  
» chemise, le traitèrent avec la plus grande  
» barbarie, lui coupèrent le nez, lui arrachèrent les yeux et le percèrent de cent  
» coups. »

Burly déploya la plus grande activité pendant ce combat, cependant il n'était pas le général des whigs, comme on serait tenté de le supposer d'après la ballade. Ils avaient déferé cet honneur à Robert Hamil-

ton, inspiré comme tous ses soldats, par le plus sauvage fanatisme. Une relation presbytérienne de ce combat, rapporte « que » M. Hamilton fit preuve de beaucoup de » talent et de courage pendant l'action et » dans la poursuite. Mais pendant que lui » et quelques braves poursuivaient chaudement l'ennemi, plusieurs soldats s'occupèrent au pillage quelque peu considérable qu'il fût, négligeant d'achever la victoire. D'autres à l'insu de M. Hamilton et contre ses ordres positifs donnèrent quartier à cinq de ces cruels ennemis qu'ils laissèrent aller. M. Hamilton fut bien affligé de voir qu'on eût épargné des enfans de Babel, après que le Seigneur les avait livrés pour qu'on leur écrasât la tête sur des pierres. »

Hamilton lui-même parle de cette circonstance dans sa relation : « Il dit que » cette pitié fut leur premier péché, et » qu'il craignait que le Seigneur ne voulût plus les honorer en leur remettant sa cause à défendre. Il conclut en ajoutant » qu'il ne veut ni recevoir de faveur des » ennemis de Dieu, ni leur en accorder. »

Burly, qui n'était pas homme à se rendre coupable d'une pareille indulgence, désarma cependant un des domestiques du duc de Hamilton, et le chargea d'aller dire à son maître qu'il garderait, jusqu'à ce qu'il le rencontrât, les pistolets qu'il venait de prendre. Le domestique peignit Burly au duc, comme un homme petit et trapu, louche, et d'une physionomie féroce. Il paraît, d'après cela, que la figure de Burly cadrait avec ses mœurs, et peut-être lui valut-elle son surnom de *Burly*, qui signifie *fort*. Il resta avec les insurgés jusqu'à la bataille du pont de Bothwell, et se réfugia ensuite en Hollande. Il accompagna le prince d'Orange dans son expédition, mais il mourut en mer. Les caméroniens croient encore qu'il avait obtenu du prince l'autorisation de tirer vengeance de ceux qui avaient persécuté le peuple du Seigneur ; mais sa mort fit tomber le beau projet de purger la terre avec le sang des impies.

Les conséquences de la bataille de Loudon-Hill seront rapportées dans l'introduction de la ballade du *Pont de Bothwell*.

## LA BATAILLE DE LOUDON-HILL.

Vous allez bien vous émerveiller, quand je vous parlerai du noble Burly et de sa suite, pour vous dire comment il traversa le pays avec vingt-six hommes de l'ouest.

De plus braves, je n'en ai vu jamais : ils avaient tous de l'esprit et de l'adresse, et ils l'ont bien prouvé, m'a-t-on dit, lorsqu'ils sont venus à Loudon-Hill.

Bon succès aux enfans de l'Évangile, qui sont dans le pays de l'ouest ! puissent-ils abaisser le méchant Claverse ! puisse-t-il mourir de malemort !

Car il a rangé ses soldats, il les a rangés et vite et hâtivement ; mais ceux qui vivront jusqu'à l'été verront plus d'une journée sanglante.

Alors parla le cruel Claverse, à l'esprit fécond en ruses, en sciences funestes :  
« Faites feu sur ces hommes de l'ouest ; je

» crois que c'est la volonté de mon sou-  
» verain. »

Mais alors son cornette lui dit : « Cela  
» se fera sans mon consentement. Je sais  
» que je n'en reviendrai pas, et bien  
» d'autres resteront ici avec moi.

» Il n'y a pas un seul de ces hommes  
» là-bas qui n'en vaille trois des vôtres ;  
» pas un parmi tous ceux-là qui ne veuille  
» mourir pour sa cause.

» Et, quant à Burly, je le connais ;  
» c'est un homme d'honneur, de nais-  
» sance et de renom. Mettez-lui une épée  
» dans la main, il se battra contre vous et  
» dix autres en même temps. »

Mais alors, parla le méchant Claverse,  
son cœur s'est soulevé avec rage, et il  
s'est écrié, que tous l'ont entendu : « Hom-  
» me, tu m'as trompé !

» Jamais je n'ai vu rien de semblable ;  
» non, depuis que j'ai quitté ma maison.

» Toi, te conduire en lâche, et tu descends  
» d'un noble Graam ! »

Mais alors lui répondit son cornette :  
« Puisque telle est la volonté de votre  
» honneur, je serai le premier de l'avant-  
» garde qui ferai feu sur Loudon-Hill.

» Par votre ordre, je conduirai vos sol-  
» dats, mais jamais de mon consentement ;  
» car je sais que je n'en reviendrai jamais,  
» et bien d'autres y resteront avec moi. »

Alors il a rangé ses gens en bataille :  
certes c'était une jolie troupe ; mais la  
première fois que les balles ont sifflé, hé-  
las ! il a perdu vingt de ses soldats.

Alors il s'en alla par où il était venu, de  
grande hâte, de grande vitesse. Il a donné  
l'ordre à ses soldats : « Tournez bride, et  
sauvez-vous. »

Alors est venu le hardi, le fort Burly,  
avec sa petite troupe d'hommes de l'ouest,  
qui, plus d'une fois, plus de deux fois,  
avaient été détenus dans Édimbourg.

On les avait envoyés à Londres , mais tous en sont revenus sains et saufs. Six escadrons ont été défaits par eux et poursuivis jusqu'à la ville de Glasgow.

## LA BATAILLE DU PONT DE BOTHWELL.

On a souvent remarqué que les Écossais , malgré leur courage, ont toujours été malheureux en combattant pour leur religion. La faute n'en doit être attribuée qu'au mauvais usage politique qu'ils en faisaient. Un chef comme Mahomet , qui est le prophète de sa tribu, peut profiter de l'enthousiasme religieux , parce qu'il le fait servir au maintien de la discipline , et qu'il obtient ainsi ce despotisme dans le commandement, si nécessaire à un général. Mais parmi les insurgés , à la fin de la dynastie des Stuarts , se trouvaient grand nombre de prédicateurs , professant chacun des doctrines qui différaient légèrement du presbytérianisme , leur source commune. Toutes légères qu'étaient ces dissidences , elles empêchaient cependant

les bergers et leurs troupeaux de se réunir franchement pour la défense des mêmes intérêts. Cela est surtout évident dans les événemens qui amenèrent la bataille du pont de Bothwell.

Nous avons vu que les vainqueurs de Claverhouse à Loudon-Hill étaient des caméroniens, rejetant toute autorité temporelle qui n'émanait pas de la ligue solennelle et du covenant. Ces principes, conservés encore en Écosse par un reste de ces sectaires, sont en théorie, et seraient en pratique, incompatibles avec la sûreté d'un gouvernement bien organisé, parce que les covenantaires n'accordent pas à leurs gouvernans cette tolérance qui leur était alors injustement refusée. Aussi la persécution rigoureuse qu'éprouvaient les caméroniens ne doit pas nous surprendre, quoique nous puissions penser que des moyens de douceur eussent opéré plus sûrement une amélioration dans leurs principes. Ils ne faisaient pas de grâce, comme nous l'avons déjà dit, aux presbytériens qui se trouvaient contents d'exercer leur culte sous la protection du gouvernement, ou

qui, en d'autres termes, se contentaient de la tolérance que l'on montrait à leur égard, sans exiger une révolution dans l'état ou même dans le gouvernement ecclésiastique.

Cependant quand le bruit du succès de Loudon-Hill se fut répandu, un grand nombre de prédicateurs, de gentilshommes et de payzans, qui avaient adopté des dogmes plus modérés, se réunirent à l'armée de Hamilton, pensant qu'une différence d'opinions ne devait pas les empêcher d'agir pour la cause commune. Les insurgés furent repoussés dans une attaque qu'ils tentèrent sur la ville de Glasgow, que cependant Claverhouse se crut obligé d'évacuer quelque temps après. Alors ils étaient en possession de presque tout l'ouest de l'Écosse. Ils établirent leur camp à Hamilton, où, bien loin de s'occuper à discipliner leurs soldats, les caméroniens et les *érastiens* (nom que les plus violens des insurgés donnaient aux modérés) ne songeaient qu'à discuter dans leurs conseils de guerre les véritables motifs qui leur avaient fait prendre les armes. Ha-

milton , leur général , était le chef du parti exagéré ; M. John Walsh , ministre , dirigeait les érastiens . Ces derniers parvinrent à faire adopter un manifeste , dans lequel on reconnaissait l'autorité du roi ; mais cette publication donna lieu à de nouvelles querelles . Chaque faction avait ses chefs qui voulaient tous être officiers , et il y avait effectivement deux conseils de guerre , d'où partaient en même temps des ordres et des proclamations contraires . Les uns reconnaissaient le roi , les autres l'appelaient un tyran , un barbare , un parjure .

Cependant on exagérait et leur nombre et leur zèle à Édimbourg , où l'on était dans la plus grande inquiétude qu'ils ne fissent un mouvement sur l'est . Non-seulement on rappela sur-le-champ la milice à pied , mais on répandit des proclamations qui enjoignaient à tous les propriétaires des comtés du nord , du sud et de l'ouest , de se rendre à l'armée du roi avec leurs meilleurs chevaux , leurs armes et leurs tenans . Dans le comté de Fife et dans d'autres , où les doctrines presbytériennes prévalaient , beaucoup de gentils-

hommes désobéirent à ces ordres et furent ensuite mis à l'amende. La plupart s'excusèrent sur la crainte de donner de l'inquiétude à leurs femmes.

Néanmoins on réunit bientôt une armée considérable, dont James, duc de Buccleugh et de Monmouth vint prendre le commandement par ordre de Charles. Les troupes royales se mirent lentement en marche vers Hamilton, et atteignirent Bothwell-Moor le 22 juin 1679. Les insurgés étaient campés en grande partie dans le parc du duc de Hamilton, le long de la Clyde, qui séparait les deux armées.

Le pont de Bothwell, qui est long et étroit, avait alors un mur au milieu, percé de portes, que les whigs fermèrent et barricadèrent avec des pierres et des pièces de bois. La défense de ce poste fut confiée à trois cents hommes d'élite, commandés par Hackston de Rathillet et Hall de Haughhead. Le matin, de bonne heure, cette petite troupe passa le pont et tirailla avec l'avant-garde royale, qui s'était avancée jusqu'au village de Bothwell; mais bientôt

Hackston alla reprendre son poste au bout du pont de Bothwell.

Pendant que le duc de Monmouth annonçait par ses dispositions l'intention de forcer le passage, les plus modérés des insurgés résolurent d'offrir un accommodement. Ferguson de Kaitloch, propriétaire, et David Hume, ecclésiastique, portèrent au duc de Monmouth une supplique dans laquelle ils demandaient le libre exercice de leur religion, un parlement libre et une assemblée générale libre de leur église. Le duc les écouta avec sa douceur ordinaire, et les assura qu'il parlerait à Sa Majesté en leur faveur, à condition qu'ils mettraient bas les armes et se disperseraient sur-le-champ. Si tous les insurgés eussent professé des opinions modérées, cette proposition alors acceptée aurait épargné bien du sang, et sans doute n'eût pas laissé d'être avantageuse à leur parti. Où si tous avaient été caméroniens, leur défense eût été opiniâtre et désespérée. Mais pendant que leurs officiers de tous les partis discutaient les propositions du duc, son artillerie était déjà pointée de l'autre côté de la

rivière pour protéger l'attaque des gardes à pied commandés par lord Livingstone pour forcer le pont. Hackston s'y maintint avec courage , et ce ne fut qu'après avoir brûlé toutes ses munitions et avoir perdu toute espérance de secours , qu'il abandonna, malgré lui, ce poste important. Aussitôt après sa retraite, l'armée du duc défila lentement sur le pont, précédée de son artillerie, et se forma en bataille à mesure qu'elle arrivait à l'autre bord. Le duc commandait l'infanterie et Claverhouse la cavalerie. Il est probable que ce mouvement n'aurait pu s'exécuter sans perte, si l'ennemi eût voulu faire une résistance sérieuse ; mais les insurgés pensaient à tout autre chose. Par la plus étrange fatalité, ils avaient choisi précisément ce moment pour casser leurs officiers et en élire d'autres ; le canon du duc vint les troubler dans cette opération. A la première décharge, la cavalerie des covenantaires tourna bride, culbutant dans sa fuite son infanterie. Les récits caméroniens blâment Weir de Greenridge, commandant de la cavalerie, qu'ils appellent

un Achan dans l'armée. Les plus modérés jettent tout le blâme sur Hamilton, dont la conduite rendit difficile de décider s'il avait été plus lâche que traître ou imbécile. Le généreux Monmouth désirait épargner le sang de ses compatriotes égarés, ce qui lui attira les reproches des exaltés parmi les royalistes. Il fut heureux pour les insurgés que la bataille ne fût pas livrée un jour plus tard, quand le vieux Dalziell, qui partageait avec Claverhouse la haine et la crainte qu'ils inspiraient aux whigs, arriva dans le camp, porteur d'une commission qui ôtait le commandement à Monmouth pour le lui transférer. On dit qu'il reprocha publiquement au duc son excessive douceur, et qu'il exprima le vœu que sa commission fût arrivée un jour plus tôt, « car, dit-il, j'aurais » empêché ces coquins de jamais troubler » le pays (1). » Cependant, malgré les

(1) Dalziell avait un caractère dur et cruel. Un prisonnier qu'il interrogeait devant le conseil privé, l'ayant raillé en l'appelant : « Bête de Moscovie qui faisait rôtir les hommes », le général, furieux, lui frappa le visage avec le pommeau de

ordres du duc, la cavalerie fit un grand carnage des fuyards, dont quatre cents furent tués.

La vengeance de Claverhouse, suivant Wilson, avait une cause plus importante, quoique moins naturelle, que le désir ardent que lui donne la ballade de venger la mort du cornette, son parent, tué à Loudon-

son sabre, de manière à faire couler le sang.

## FONTAINHAL.

Il avait juré, après la mort de Charles I, de ne se jamais faire la barbe; elle lui descendait jusqu'à la ceinture, et comme il portait toujours un habit de peau à l'ancienne mode, il ne manquait jamais, lorsqu'il se montrait à Londres, d'attirer l'attention des enfans et de la canaille.

Charles II jurait après lui, et lui reprochait de faire fouler les pauvres enfans, qui se pressaient pour voir sa barbe et son vieil habit; il l'exhortait à se faire raser et à s'habiller comme un chrétien, pour éviter les accidens qui pourraient survenir à ces pauvres diables. Pour obéir au roi, il parut un jour au palais habillé suivant la mode, mais conservant toujours sa longue barbe. Quand le roi eut bien ri de la métamorphose, Dalziel reprit son vieil habit, à la grande satisfaction des polissons de Londres. CREICH.

Hill (1). L'auteur de cette pièce attribue avec naïveté la mort de Monmouth à sa querelle avec Claverhouse. Les traditions d'un pays font toujours des événemens qui l'ont agité, la cause de toutes les catastrophes contemporaines.

Il y avait deux Gordons d'Earlstoun, le père et le fils; ils descendaient d'une ancienne famille de l'Écosse, et l'on croyait que leurs ancêtres avaient été de bonne heure partisans de la réforme, puisqu'ils avaient possédé une traduction de la Bible dès le temps de Wicklef. William Gordon le père fut cité en 1665 devant le conseil privé, comme ayant tenu un conventicule dans sa maison et dans ses bois. Par un autre décret

(1) Il est à croire que si les caméroniens eussent été vainqueurs, ils n'auraient pas été moins cruels que les royalistes. Creighton rapporte qu'ils avaient élevé dans leur camp une haute potence, et préparé une grande quantité de cordes destinées à pendre les prisonniers qu'ils feraient: il vante beaucoup la clémence des soldats du roi, qui amènent leurs prisonniers auprès de la potence, et les gardèrent en cet endroit sans montrer l'envie d'en pendre un seul.

du conseil, il fut banni d'Écosse, mais la sentence ne fut jamais mise à exécution. En 1667, Earlstoun fut chassé de sa maison, dont on fit une caserne pour les royalistes. Il ne se trouva pas à la bataille du pont de Bothwell; mais en y allant il rencontra quelques dragons anglais, qui le sommèrent de se rendre, et, sur son refus, le tuèrent sur-le-champ. Son fils Alexandre est, je le suppose, le héros de la ballade. Il était du nombre des presbytériens modérés, qui ne demandaient que la liberté de conscience et la suppression des lois iniques contre les non-conformistes. Il joignit les insurgés peu après le combat de Loudon-Hill, et fut du nombre de ceux qui firent envoyer la députation au duc de Monmouth. Après la bataille, il parvint à éviter les poursuites en se réfugiant dans la maison de l'un de ses tenans, où il se cacha quelque temps sous des habits de femme. Cependant il fut proscrit à jamais, son patrimoine confisqué, et une personne fut même condamnée pour lui avoir parlé. Comme il s'était retiré en Hollande peu après la bataille de Bothwell, il paraît qu'il

avait participé au plan d'invasion que méditait alors le malheureux duc d'Argyle. A son retour en Écosse, il fut saisi, convaincu de haute trahison et condamné à mort ; mais l'exécution fut suspendue d'après une lettre du roi, qui lui accordait un sursis d'un mois pour qu'il fût mis à la torture et qu'il déclarât ses complices. Le conseil eut la hardiesse rare de réclamer contre cette rigueur illégale ; néanmoins un autre sursis et un ordre de torture plus pressant furent encore envoyés par le roi. Earsltoun, sur le point d'être appliqué à la question, se mit à mugir comme un taureau, et se défendit si bien, que le bourreau et ses aides eurent de la peine à se rendre maîtres de sa personne. Enfin il s'évanouit, et aussitôt qu'il revint à lui, il nomma Dalziel, Drummond et le duc de Hamilton (violents torries), comme les chefs des rebelles. On crut généralement qu'il avait fait ces extravagances pour rendre suspectes toutes les dénonciations même réelles que les tourmens pourraient lui arracher. Renvoyé de prison en prison, et toujours sous

le poids d'une sentence de mort, Earls-  
toun, après une tentative infructueuse  
pour s'échapper, fut renfermé dans le châ-  
teau de Blackness, où il resta jusqu'à la  
révolution, qui lui rendit la liberté et le  
releva de ses condamnations.

## LA BATAILLE DU PONT DE BOTH- WELL.

« O jeune homme, jeune homme, gen-  
» til jeune homme! veux-tu venir au bois  
» avec moi? Nous renverrons nos chevaux,  
» et quand il les verront revenir sans  
» maîtres, ils croiront que nous sommes  
» morts. ».

« — Non, non, répond Earlstoun, cela  
» ne sera pas: j'ai juré d'être à Bothwell;  
» j'y dois aller ou mourir. »

Earlstoun s'est levé le matin, et a mon-  
té son cheval au point du jour, et il a joint  
les enfans de l'Écosse quand ils marchaient  
à leur perte.

« Adieu mon père, adieu ma mère,  
III.

» adieu mes sœurs toutes les trois, et  
 » adieu mon Earstoun, car je ne te rever-  
 » rai jamais ».

Ils sont partis pour Bothwell, et ma foi ils chevauchaient bravement; quand le duc de Monmouth les a vus venir, il est allé voir leur compagnie.

« Soyez les bienvenus, mes enfans, leur  
 » a dit Monmouth; soyez les bienvenus,  
 » braves Écossais; et vous aussi, brave  
 » Earstoun, le premier de votre com-  
 » pagnie.

» Mais rendez vos armes, rendez-les  
 » tous; rendez-moi vos armes, mes en-  
 » fans, et vous vous en irez tous dans  
 » votre pays à vos maisons. »

Alors, répondit un jeune homme de Lennox, et, ma foi, il parla bravement: « Je  
 » ne veux pas rendre mes armes, ni à  
 » vous, ni à aucun homme sur terre. »

Alors il a levé un drapeau rouge bien bordé d'un joli bleu (a): « Puisque vous  
 » ne voulez pas cesser et faire la paix,

» pensez à rester fidèles les uns aux autres. »

Ils ont pointé leurs canons sur la hauteur, et fait pleuvoir leurs boulets dans la plaine; ils ont moissonné nos braves Écossais. Chaque colline est couverte de leurs cadavres.

Avez-vous vu tomber la pluie? avez-vous vu une flèche chassée par un arc? Aussi vite nos braves Écossais tombaient sur la terre: chaque colline est couverte de leurs cadavres.

« Retenez votre bras, s'est écrié Monmouth, donnez quartier à ces hommes à cause de moi! » Mais le méchant Clavese a juré son serment que la mort de son cornette serait vengée.

« Retenez votre bras, s'est écrié Monmouth, si vous voulez faire quelque chose pour moi; retenez votre bras, maudit Græme (*h*), ou vous serez re-belle à votre roi. »

Alors le méchant Clavese a tourné

bride : je vous jure qu'il était en colère, et il a jeté en l'air son chapeau, et s'est écrié : « Dieu bénisse sa majesté! »

Alors il est parti pour la ville de Londres aussi vite qu'il peut chevaucher ; il a emmené avec lui de faux témoins, et a fait séparer la tête de Monmouth de son corps.

Sur la hauteur, au delà du pont, plus d'un brave dort dans un lit glacé ; mais long-temps et tristement nous gémirons sur la sanglante bataille du pont de Bothwell.

---

## NOTES.

(a) Le bleu était la couleur des covenantaires, et leurs drapeaux, divisés en quatre compartimens, portaient ces mots : *le Christ, le Covenant, le Roi, le Royaume.*

(b) Il est très-extraordinaire qu'en avril 1683, Claverhouse ait été éliminé du nouveau conseil privé, comme trop favorable aux fanatiques. On alléguait comme prétexte qu'il s'était marié dans une famille presbytérienne, celle du lord Dundonald.

L'anecdote suivante prouvera combien peu Claverhouse méritait ce reproche d'indulgence pour les covenantaires; elle est tirée de la vie de M. Alexandre Peden (1), un de ces pamphlets qui parurent aussitôt après la révolution, lorsque tous

(1) Nous avons déjà parlé de l'enthousiasme de ce personnage et de ses acolytes, ainsi que de leur inspiration prophétique. Presque toutes les preuves que l'on cite se rapportent à ce pressentiment sinistre des malheurs futurs, que la situation précaire de sa secte contribuait à entretenir. • Le 22 mai 1679, jour fatal, où le peuple de Dieu fut • livré à ses ennemis au pont de Bothwell, il était à quarante milles • du lieu de la bataille, et se tint renfermé jusqu'au milieu du jour ; • alors un de ses amis vint l'avertir que l'on attendait pour le ser- • mon. Il répondit : qu'ils fassent leurs prières ; pour moi, je ne puis • ni ne veux prêcher aujourd'hui. Nos amis sont tombés devant l'en- • nemi à Hamilton, on les taille en pièces, et leur sang coule comme • de l'eau. »

les faits se retraçaient encore vivement à la mémoire des victimes de la tyrannie.

Au commencement de mai 1685, M. Peden vint coucher dans la maison de John Brown et de Marion Weir qu'il avait mariés avant de passer en Irlande. Le matin, après leur avoir dit adieu, il sortit, se disant à lui-même par deux fois : « Pauvre » femme ! voici une effrayante matinée ; un brouillard noir et épais. » Le lendemain matin, ledit John Brown ayant accompli ses exercices religieux avec sa famille, allait sortir, une bêche à la main, pour faire de la tourbe. Comme il faisait un brouillard fort épais, il fut surpris par le cruel et le sanglant Claverhouse qui, entourant sa maison avec trois escadrons de cavalerie, l'y ramena et l'y interrogea. Brown, bien que bègue, lui répondit néanmoins avec clarté et avec jugement, ce qui porta Claverhouse à demander aux guides qui l'avaient conduit dans les marais, s'ils l'avaient jamais entendu prêcher ; ils répondirent : « Non, non, jamais il n'a été prédicateur. » — « Mais, dit-il, » s'il n'a jamais prêché, du moins il a bien prié » dans son temps. » Il dit à Brown : « Mettez-vous » en prières, car vous allez mourir sur-le-champ. » Pendant qu'il priait, Claverhouse l'interrompit trois fois. Une fois qu'il l'interrompit, Brown priait le Seigneur de sauver un reste de son peuple, et de ne pas l'anéantir dans sa colère. Claverhouse lui dit : « Je vous ai donné du temps pour prier, voilà » que vous vous mettez à prêcher. » Brown se re-

tourna toujours à genoux , et lui répondit : « Mon-  
» sieur, vous ne connaissez la nature ni d'une prière  
» ni d'une prédication , pour appeler cela une pré-  
» dication. » Puis il continua sans se troubler.  
Quand il eut fini , Claverhouse lui dit : « Dites  
» bonne nuit à votre femme et à vos enfans. » Sa  
femme était là , avec son enfant dans ses bras qu'elle  
lui avait apporté , et un autre enfant de sa première  
femme. Brown s'avança vers elle , et lui dit : « Il est  
» venu ce jour qui devait venir , je vous l'ai dit ,  
» quand je vous ai parlé d'abord de vous épou-  
» ser. » Elle dit : « En vérité , John , je puis volon-  
» tiers me séparer de vous. » — « Alors , dit-il ,  
» voilà tout ce que je désire , et maintenant je n'ai  
» plus qu'à mourir. » Il embrassa sa femme et ses  
enfans , et souhaita que les bénédictions achetées  
et promises se multipliasent sur eux , et il leur  
doonna sa bénédiction. Claverhouse ordonna à six de  
ses soldats de le fusiller. Presque toutes les balles  
l'atteignirent à la tête , ce qui répandit sa cervelle  
par terre. Claverhouse dit alors à sa femme : « Que  
» penses-tu maintenant de ton mari? » Elle répon-  
dit : « J'en ai toujours pensé beaucoup de bien , et  
» maintenant comme toujours. » Il dit : « Ce serait  
» justice de t'en faire autant. » Elle répondit : « Si  
» on vous le permettait , je ne doute pas que votre  
» cruauté n'allât jusqu'à ce point. Mais comment  
» répondrez-vous de l'œuvre que vous avez faite ce  
» matin? » Il dit : « Devant les hommes j'en puis  
» répondre ; devant Dieu je la prends sur mes

» mains. » Claverhouse monta sur son cheval, et partit la laissant auprès du corps de son mari. Elle posa son enfant par terre, ramassa la cervelle du mort, lui enveloppa la tête, étendit le corps, le couvrit de son plaid, s'assit, et pleura sur lui. Sa maison étant dans un endroit désert, où il n'y avait rien à manger, et les voisins étant éloignés, il se passa quelque temps avant que ses amies vinsent à elle. La première qui vint fut une main très-habile, une vieille femme chrétienne, Élisabeth Menzies, de Cummerhead, à trois milles de là, qui avait été éprouvée par la mort violente de son mari à Pentland, et ensuite par celle de deux dignes fils, Thomas Weir, tué à Loudon-Hill, et David Steel, qui fut fusillé après avoir été fait prisonnier. Ladite Marion Weir, assise sur la tombe de son mari, me dit qu'avant ce jour elle n'avait pu voir répandre de sang sans être en danger de s'évanouir; mais que Dieu lui avait donné la force d'être témoin de tout cela sans s'évanouir ou se troubler, si ce n'est quand les coups de feu partirent, qu'elle eut un éblouissement. On enterra Brown derrière sa maison, à l'endroit où il fut tué, avec cette inscription sur sa pierre funéraire :

« Dans cette couche froide repose ce qui était  
 » poussière d'un homme qui méprisait le monde  
 » comme poussière. Ici, dans cet endroit, il a pris  
 » congé de la terre. Maintenant il a gagné la couronne  
 » du martyr. »

Ce meurtre fut commis entre six et sept heures

du matin. M. Peden , qui était à dix ou douze milles de là , ayant marché toute la nuit dans les champs , entra dans une maison entre sept et huit heures , et engagea toute la famille à se réunir pour qu'il pût faire la prière. Dans sa prière , il dit : « Seigneur, quand » vengeras-tu le sang de Brown ? Oh ! que le sang » de Brown soit précieux devant toi ! Hâte le jour » où tu dois venger Caméron, Cargill et nos autres » martyrs ! Oh ! puisse venir ce jour où le Seigneur » vengera leur sang ! »

Quand il eut fini , John Muirhead lui demanda ce qu'il voulait dire par le sang de Brown ? Il dit par deux fois : « Ce que je veux dire ? Claverhouse a été » ce matin à Preshill , et a cruellement assassiné » John Brown. Son corps est gisant derrière sa » maison , et sa pauvre veuve est assise pleurant » auprès du corps , n'ayant auprès d'elle personne » qui lui donne une parole de consolation. »

En lisant cette triste histoire , il faut se rappeler que Brown était un déterminé rebelle , passible comme tel , d'une exécution militaire ; de sorte que cette atrocité appartient plus au temps qu'à Claverhouse lui-même. La fidélité de ce général pour son maître si mal conseillé , Jacques VII , et sa mort glorieuse à Killcrankie , sur un champ de victoire , ont contribué à conserver et à honorer sa mémoire. Les montagnards se souviennent encore de lui , comme du chef le plus heureux qu'ils aient eu. A la bataille de Sheriff-Muir , un vieux capitaine couvert de blessures , nommé , je crois , Gordon de

Glenbucket, s'approcha du comte de Mar et le supplia de faire charger les montagnards avant que l'armée régulière du duc d'Argyle n'eût achevé de se former en ligne, et dans un moment où l'attaque rapide et furieuse des clans l'aurait jetée dans le plus grand désordre. Le comte de Mar ayant répondu à plusieurs reprises qu'il n'était pas encore temps, le vieux chef le quitta avec mépris, et, frappant du pied, il s'écria d'un ton de désespoir : « O Dieu ! rends-nous Dundee pour une heure. »

---

**BALLADES**  
**ROMANESQUES.**

ROMANESQUES  
ITALIQUES

---

# CHANTS POPULAIRES

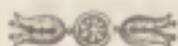
DES  
FRONTIÈRES DE L'ÉCOSSE.

---

SECONDE PARTIE.

---

BALLADES ROMANESQUES.



LE JEUNE TAMLANE.

INTRODUCTION.

DES SUPERSTITIONS POPULAIRES SUR LES FÉES.

DANS un ouvrage dont le but exclusif est de conserver la poésie et les traditions du vieux temps; il serait impardonnable de ne pas présenter quelques remarques sur une des plus intéressantes opinions populaires; je veux dire la croyance aux *elves* (lutins, esprits). L'idée générale, qu'il existe des êtres d'un pouvoir limité, et d'une nature inférieure, habitans des montagnes et des bois, est peut-être commune à toutes les nations. Mais le mélange des hordes, des langues et des religions, qui s'est effectué en Europe, rend difficile de

retrouver l'origine des noms donnés à ces esprits, ainsi que les idées premières que l'on avait de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Le mot *elf*, qui semble avoir été l'appellation primitive de ces êtres que l'on a depuis nommés *fées*, est d'origine gothique, et probablement ne veut dire qu'un esprit d'une espèce inférieure. Ainsi, les Saxons avaient non-seulement les *dun-elfen*, *berg-elfen*, *munt-elfen*, mais les *feld-elfen*, *wudu-elfen*, *woeter-elfen*, les esprits des dunes, des collines, des montagnes, des champs, des bois et de la mer. — Le prototype de l'*elf* anglais se retrouve surtout parmi les *berg-elfen* ou les *duergar* des Scandinaves.

Dans les plus anciens sagas islandais, de même que dans l'Edda, nous voyons que toutes les nations du Nord croyaient à l'existence d'une race de nains, habitant les rochers et les montagnes, et ressemblant assez aux hommes; leurs attributs, qui nous font reconnaître les caractères de nos fées, sont des connaissances surnaturelles, la prescience et l'habileté dans tous les arts, surtout dans la fabrication des armes. On les croit capricieux, vindicatifs et très-irascibles. L'histoire de l'épée enchantée *Tyrfsing*,

servira à les faire mieux connaître. Suafurlami, monarque scandinave, revenant de la chasse, s'égara dans les montagnes. Au coucher du soleil, il aperçut une caverne dans une masse énorme de rochers, et deux nains assis à l'entrée. Le roi tira son épée, et s'élançant dans la caverne, il leur coupa la retraite, et ne leur fit grâce qu'à la condition qu'ils lui forgeraient un sabre avec un baudrier et un fourreau d'or pur, dont la lame couperait le fer et les pierres aussi facilement qu'un habit, et dont le possesseur serait toujours victorieux dans les batailles. Les nains consentirent à la proposition, et Suafurlami retourna dans son palais. Au jour convenu, il se présenta à l'entrée de la caverne, où l'un des nains lui remit la fameuse épée *Tyrfing*, et lui dit, en la lui donnant : « Cette épée, ô roi, tuera un homme chaque fois qu'elle sera levée : mais elle doit servir à trois crimes atroces, et elle causera ta perte. » Le roi s'élança dans la grotte avec son épée enchantée, dont les deux tranchans s'enfoncèrent dans les rochers, mais il ne put atteindre les nains

qui se sauvèrent dans leurs trous (1). Ce sabre magique lançait des feux comme le soleil, qui éblouissaient celui que le possesseur attaquait : il fendait l'acier comme de l'eau, et jamais il ne sortit du fourreau sans tuer un homme. (*Hervararsaga*, p. 9.)

On parle encore d'une épée semblable nommée *Skoffnung*, qu'un pirate avait enlevée du tombeau d'un roi norvégien. Les sagas sont remplies d'histoires de ce genre, mais les *duergar* ou les esprits, ne sont nulle part mieux décrits que dans la préface de Torfæus à l'histoire de Hrolf Kraka. Il cite une dissertation de Einar Gudmund, dans laquelle cet Islandais s'exprime ainsi : « Je

(1) Dans ce conte et dans d'autres semblables, on peut, ce me semble, retrouver quelque chose de la vérité historique. Il est assez probable que les *Fins*, anciens habitans de la Scandinavie, furent chassés dans les montagnes par Odin et ses Asiatiques ; et il est raisonnable de penser que les aborigènes savaient mieux que les conquérans travailler les produits de leurs mines. Il est donc possible qu'avec le temps on ait métamorphosé les *Fins* persécutés en génies, tels que les *duergar*. C'est ainsi que le peuple, en Écosse, attribue aux *pietes* ou aux *pechs* diverses qualités surnaturelles.

» crois fermement que ces êtres sont des  
» créatures de Dieu , ayant comme les  
» hommes un corps et une âme capable de  
» raison ; qu'ils sont de sexes différens ,  
» habiles à procréer des enfans , et sujets  
» à toutes les affections de la nature hu-  
» maine , tels que le sommeil , le rire , les  
» larmes , la pauvreté , la richesse ; enfin  
» qu'ils possèdent du bétail , et d'autres  
» biens , et qu'ils sont soumis à la mort  
» comme nous autres mortels. » Il ajoute  
que les femelles de ces esprits peuvent s'ac-  
coupler avec les hommes , et il en cite une  
qui eut un enfant d'un Islandais. Elle de-  
manda pour lui le baptême , en le dépo-  
sant à la porte du cimetière , avec une  
coupe d'or comme offrande. (*Historia Hrolfi  
Kraakæ à Torfæo.*)

Les Lapons de Finlande , de même que  
les Islandais , eroient qu'il existe dans  
leur pays un peuple qui vit dans des ca-  
vernes sous terre et qui possède des quali-  
tés surnaturelles. Ressemblant aux hom-  
mes par l'aspect , les mœurs et le genre  
de vie , ils sont bien supérieurs aux misé-  
rables Lapons par la perfection de leur

nature, le bonheur de leur condition, et leur habileté dans les arts mécaniques. Malgré tous ces avantages, ce peuple souterrain, après la conversion partielle des Lapons, s'est trouvé confondu avec les diables et les magiciens des premiers temps du christianisme. Ainsi sont déchues, comme on le prouvera bientôt, et les innocentes fées d'Albion, et toutes les divinités de la Grèce savante et de la puissante Rome.

Cependant, les anciennes opinions s'effacent si difficilement, que les Lapons de Finlande se vantent encore aujourd'hui d'avoir certaines relations avec ces esprits, dans leurs danses et leurs cérémonies magiques, et même d'entretenir avec eux un commerce de galanterie intime. Ils parlent d'un air de triomphe des fêtes auxquelles ils ont assisté dans les cavernes des fées, où le tabac et le vin, production du pays de féerie, circulaient avec abondance, où le mortel invité, objet des attentions les plus aimables, a reçu les meilleurs conseils; et, quand il a voulu se retirer, une escorte de ses hôtes surnaturels l'a re-

conduit jusqu'à sa tente. (*Jessens, de Lapponibus.*)

Les idées superstitieuses des habitans des îles Feroë, au sujet des *Froddenskemmen*, ou peuple souterrain, paraissent venir de la Scandinavie. Ces êtres habitent, disent-ils, les retraites intérieures des montagnes, où ils entrent par des passages invisibles. De même que les fées, ils enlèvent quelquefois des hommes. — « Il y » a long-temps, dit Debes, lorsque les » bourgeois de Bergen commerçaient avec » Feroë, qu'il y avait un homme à Ser- » waade, appelé Jonas Soideman, lequel » avait été retenu par les esprits dans une » montagne, pendant sept ans. Enfin, il » en sortit; mais depuis il vivait dans une » inquiétude continuelle, craignant que » les esprits ne vinssent le reprendre, ce » qui l'obligeait à se faire garder la nuit.» Le même auteur fait mention d'un jeune homme qui fut emporté par les fées, et qui, depuis son retour, et à la veille de se marier, fut enlevé encore une fois. Il revint pourtant peu de temps après, et raconta que l'esprit qui l'avait enlevé avait

la forme d'une très-belle femme; qu'elle l'avait vivement pressé d'oublier sa fiancée et de rester avec elle, tâchant de l'éblouir par sa beauté ravissante et son air de magnificence. Il ajouta qu'il avait vu les gens qui le cherchaient, qu'il les avait entendus l'appeler, mais qu'ils ne pouvaient le voir, et que lui n'avait pu leur répondre, si ce n'est au moment où il avait refusé positivement d'accepter les propositions de la fée. Alors le charme avait cessé. La fève des îles, que la mer apporte quelquefois sur les côtes des îles Feroë, est appelée par les gens du pays *la fève des fées*.

Au milieu de ces traditions recueillies dans les tribus gothiques et finlandaises, on reconnaît avec certitude des commencemens de la croyance aux fées. Mais d'autres causes l'ont encore modifiée. Il faut les chercher : 1°. dans les traditions de l'Orient ; 2°. dans les débris confus de la mythologie gothique ; 3°. dans les romans de chevalerie ; 4°. dans les fables de l'antiquité classique ; 5°. dans l'influence de la religion chrétienne ; 6°. enfin, dans l'imagination inventive du

seizième siècle. Il est convenable, je crois, de remarquer les effets produits par ces causes différentes, avant de rapporter les croyances populaires de notre temps.

I.—Les fées d'Angleterre ne doivent rien aux traditions orientales, si ce n'est peut-être leur nom (*fairy*) qu'elles ont porté depuis le temps des croisades. Le mot de *fairy* ne se trouve pas seulement dans Chaucer, et dans les auteurs anglais plus anciens, mais encore et plus souvent, dans la langue romance, d'où les Anglais semblent l'avoir emprunté. Ducange cite le passage suivant de Gul. Guiart dans l'*Historia Francica* MS.

- « Plusieurs parlent de Guénart,
- » De Loup, de l'Asne, de Renard,
- » De *faeries* et de songes,
- » De phantosmes et de mensonges. »

*Le lai le Frain*, énumérant les différens sujets des lais bretons, dit expressément : Il y en a beaucoup de *faëry*.

Quelques-uns de ces savans étymologistes, qui savent non-seulement d'où les mots viennent, mais encore ce qu'ils devien-

nent, font dériver le mot *fairy* de *fæ*, qu'ils font dériver à son tour de *nympha*. Il est plus probable que ce terme est d'origine orientale, et qu'il vient du persan, après avoir passé par l'arabe. En persan le mot *peri* exprime une espèce d'êtres imaginaires ressemblant aux fées, et ce sont les plus belles créatures de l'imagination romanesque. Cette superstition aura dû être connue par les Arabes, chez qui les contes persans, même du temps de Mahomet, étaient tellement populaires, qu'il fallut les défenses les plus terribles de ce législateur pour les proscrire. Prononcé par les Arabes le mot *peri* deviendrait *feri*, les Arabes n'ayant pas la lettre *p* dans leur alphabet. Et il est probable que les premiers croisés auront emprunté ce mot des Sarrasins, en adoptant leur prononciation. D'un autre côté on ne pourra objecter que dans Hesychius, le mot ionique *phéreas*, *phères*, désigne les satyres; car on sait combien l'on retrouve dans ce lexicographe de mots d'origine orientale. Ouseley, dans ses *Mélanges persans*, donne quelques détails sur les *péris*, avec toute l'imagination

surabondante des Orientaux. Bien que leur nature et leur forme soient vaguement décrites, cependant on les représente généralement comme des femmes douces et aimables, chez qui se trouvent toujours réunies la beauté et la bienfaisance. Aucune n'est méchante ou malfaisante ; aucune n'est ou contrefaite, ou naine comme sont les fées gothiques. Si leur beauté les fait ressembler à l'idée que nous nous formons des anges, leurs occupations sont différentes, et comme eux elles n'ont pas de place au ciel. Elles ne ressemblent pas non plus à ces intelligences, que les Platoniciens nommaient démons à cause de leur sagesse : elles ne se rapprochent pas davantage des génies gardiens des Romains, ni des vierges célestes du paradis que les Arabes nomment houris. Mais les Péris se balancent sur des nuages embaumés ; elles vivent dans l'arc-en-ciel, et la pureté de leur nature rejette toute nourriture grossière. L'odeur des fleurs leur suffit, et elles ne vivent que du parfum du jasmin et de la rose. Quoique la durée de leur existence ne soit pas comparable avec la

nôtre, cependant elles sont soumises à la loi commune de tous les mortels.

Dans la mythologie persane, une autre espèce d'êtres fait contraste avec les Pêris : ce sont les *Dives*, qui diffèrent d'elles de sexe, de forme, de caractère ; ce sont des génies méchants, cruels, et d'un aspect hideux. M. Finch les décrit « comme des monstres » d'une taille repoussante, avec de longues » cornes, des yeux hagards, les cheveux » hérissés, des ongles énormes, de vilaines » pates, une longue queue, enfin tellement » difformes, qu'il est étonnant que les pau- » vres femmes n'en soient pas effrayées. » Ils vivent long-temps ; mais cependant leur existence est limitée, et les coups d'un ennemi mortel peuvent la leur faire perdre. La méchanceté de leur naturel les rend non-seulement ennemis des hommes, mais encore des Pêris, qu'ils persécutent avec une férocité opiniâtre.

Telles sont les brillantes couleurs dont l'imagination des poètes persans a revêtu la charmante race des Pêris ; et si nous considérons la galanterie romanesque de nos preux au temps des croisades, il n'est

pas improbable que leurs charmes aient fasciné l'imagination brûlante de quelque troubadour amoureux. Il y a plus, les relations des Italiens et des Français avec les Maures d'Espagne, et l'adoption de l'arabe, comme langue scientifique dans ces temps de barbarie, ont dû faciliter l'introduction de leur mythologie chez les Occidentaux. De là les romanciers français, italiens, espagnols, s'accordent à peindre les fées comme des esprits inférieurs, de la forme d'une belle femme, et possédant beaucoup des aimables qualités des Pêris de l'Orient. Il est même assez évident que les romanciers ont emprunté aux Arabes, non-seulement leurs idées générales sur ces esprits, mais encore des noms d'individus de cette espèce. La *péri Mergian Banou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous les noms différens de *Mourgue la Faye*, sœur du roi Arthur; de *Urgande la Déconnue*, protectrice d'Amadis de Gaule; de *Fata Morgana*, de Boyardo et de l'Arioste. Les troubadours et les ménestrels ne sont point

inférieurs aux Orientaux dans les descriptions qu'ils font de ces aimables nymphes. Dans le conte de *Sir Launfal*, dans les fables de Way, aussi-bien que dans celui de *Sir Gruelan*, de la même collection, le lecteur verra les fées de la Normandie et de la Bretagne ornées de toute la splendeur des descriptions orientales. Telle est aussi la fée *Mélusine*, qui épousa *Guy de Lusignan*, comte de Poitou, à condition qu'il n'essaierait jamais de l'interrompre dans certains momens de solitude. Elle eut du comte un grand nombre d'enfans, et lui bâtit par art magique un magnifique château. Leur bonheur ne fut troublé que par la curiosité du mari, qui manqua aux conditions du contrat, en se cachant, tandis que sa femme faisait usage du bain magique. A peine Mélusine eut-elle aperçu l'indiscret, que, s'étant changée en dragon, elle disparut en poussant un cri de désespoir, et depuis elle ne reparut plus aux yeux des hommes. Du temps même de Brantôme, on supposait qu'elle protégeait ses descendans; et on l'entendit se lamenter dans une rafale de vent, tandis qu'elle

tournait autour du château de Lusignan, la nuit même qui précéda sa démolition. (Voyez *Bibliothèque des romans.*) (1)

Gervais de Tilbury, maréchal du royaume d'Arles, nous assure que de son temps les amans des fées ou *faules* étaient nombreux. Il décrit fort au long tous les détails de ces liaisons, comme s'il avait été à portée d'en juger par lui-même. *Sir David Lindsay* nous apprend aussi qu'un

(1) Cette tradition, et d'autres semblables, avaient donné naissance à l'opinion facilement adoptée par la haine nationale des Écossais, que l'ancêtre des monarques anglais, *Godofroy Plantagenet*, avait épousé un démon. Bowmaker, pour expliquer la cruauté et l'ambition d'Édouard I<sup>er</sup>., consacra un chapitre à démontrer comment les rois d'Angleterre descendent du diable par les femmes.

Un certain seigneur, nommé Espervel, avait le malheur d'avoir un démon pour femme. Ayant remarqué que, pendant plusieurs années, elle quittait toujours la chapelle avant que la messe fût finie, le baron, par obstination ou curiosité, la fit retenir de force par ses gardes. Il en résulta que, ne pouvant résister à l'élévation de l'hostie, son épouse s'enfuit en l'air, emportant avec elle un pan du mur de la chapelle, et quelques-uns des assistans.

léopard figure très-bien dans les armoiries des enfans qui naissent de ce commerce singulier ; attendu que le léopard est le produit adultérin du pard et de la lionne.

Il ajoute que l'enchanteur Merlin fut le premier qui adopta cette distinction, parce qu'il était né en adultère d'une fée : et le premier duc de Guyenne, étant né d'une fée, les armes de Guyenne sont un léopard.

Tandis que les fées de l'Orient étaient peintes comme des êtres si aimables et si propres à inspirer des désirs, celles de l'Angleterre et surtout celles d'Écosse, étaient loin d'avoir le même bonheur. Néanmoins conservant les mauvaises qualités, et la petite taille des *elfs* gothiques, elles changèrent ce nom pour la dénomination plus populaire de fées.

II.— En vérité les fées anglaises ont joué de malheur, car au milieu des débris de la mythologie gothique, elles ont eu bien de la peine à conserver leurs caractères distinctifs, tandis qu'en même temps elles ont accaparé tous les attributs odieux des génies malfaisans reconnus par les nations du Nord. L'enlèvement des enfans,

par exemple, crime dont se rendent souvent coupables nos fées modernes, semble n'avoir été attribué par les nations gothiques qu'à une espèce de sorcières ou de succubes, et jamais aux *berg-elfen* ni aux *Duergar*. Dans l'antique légende de sainte Marguerite nous lisons que cette sainte fait rencontre d'un démon, qui, entre autres méchancetés, tourmente les enfans nouveaux-nés et leurs mères, reproche que l'on a fait depuis aux fées.

Gervais de Tilbury parle de certaines sorcières ou *lamies* qui entrent la nuit dans les maisons, tourmentent les habitans pendant leur sommeil, font grand dégât dans le mobilier et emportent les enfans. Il existe aussi, suivant le même auteur, une espèce d'esprits aquatiques nommés *dracæ*, qui attirent les femmes et les enfans dans leurs repaires, en se présentant à la surface de l'eau devant leurs yeux sous la forme de bagues ou de coupes d'or. Les femmes dont elles s'emparent de cette manière sont employées comme nourrices, et ne peuvent revoir la terre qu'après sept années de prison. Gervais cite, entre au-

tres, une femme qui, lavant du linge, voulut saisir un vase de bois qui flottait près d'elle. Elle fut entraînée sur-le-champ au fond de l'eau et conduite dans un palais magnifique, où la fée qui l'avait faite prisonnière la donna pour nourrice à l'un de ses enfans. Pendant son séjour dans cette demeure, elle s'était frotté un œil par hasard avec de la graisse de serpent, ce qui lors de sa délivrance lui donna la faculté d'apercevoir les *dracæ*, lorsqu'elles se mêlent parmi les hommes. Malheureusement, elle perdit ce pouvoir par l'attachement de sa maîtresse, à laquelle elle avait eu l'imprudence de parler. Il est assez singulier que ce même conte (1) ait cours

(1) Bien des gens du peuple croient qu'il est très-dangereux de toucher quelque chose que l'on trouve par hasard, avant de prononcer dessus une espèce de bénédiction. Une pauvre femme de Twistdale ayant trouvé, à sa grande satisfaction, un battoir de bois dont elle avait besoin, s'en saisit sans prononcer les paroles nécessaires, et l'ayant emporté chez elle le pendit au-dessus de son lit, comptant s'en servir le lendemain. A minuit, la fenêtre de sa cabane s'ouvrit, et une voix sonore se fit entendre,

dans les montagnes et dans les plaines de l'Écosse sans presque aucun changement, si ce n'est que les *dracæ* sont devenues des fées, habitant les cavernes des montagnes, au lieu du fond des eaux (1).

La superstition suivante répandue dans la Frise, et rapportée par Schott, d'après Cornelius Kempen, coïncide encore mieux avec l'opinion populaire touchant les fées.

« Du temps de l'empereur Lothaire ,  
 » dit-il, en 830, beaucoup de spectres  
 » infestaient la Frise, particulièrement  
 » les nymphes blanches des anciens, que  
 » les modernes ont nommées *witte wivēn*.  
 » Elles habitaient des cavernes souterraines  
 » creusées sans le secours de l'homme sur  
 » le sommet d'une haute montagne. Leur

appelant quelqu'un dans la maison par un nom étrange que j'ai oublié. La paysanne, effrayée, répéta bien vite une prière éjaculatoire qui, nous le supposons, la sauva. Cependant, le battoir enchanté, se décrochant tout d'un coup, s'envola avec fracas par la fenêtre.

(1) Le maréchal écrivait ses *Otia Imperialia* sur les bords du Rhône. Il y a aussi dans les environs d'Arles une montagne habitée par les fées. (*Note de l'éditeur.*)

» habitude était de surprendre les voya-  
» geurs égarés la nuit, les bergers gardant  
» leurs troupeaux, et les femmes nouvel-  
» lement accouchées ainsi que leurs en-  
» fans. Elles les emportaient dans leurs  
» cavernes, d'où l'on entendait quantité  
» de bruits étranges, des cris d'enfans,  
» des gémissemens d'hommes, quelques  
» mots imparfaits, et toute espèce de sons  
» musicaux. » — Bekker, dans son *Monde  
enchanté* rapporte la même superstition.

Depuis, lorsque toutes les classes de génies furent confondues, on attribua l'enlèvement des enfans principalement aux fées, sans cependant faire perdre aux sorcières leur ancien privilège.

En Allemagne, cette confusion de classes n'a pas eu lieu, et dans les charmantes ballades du *Roi des génies*, du *Roi de l'eau* et de *la syrène*, nous retrouverons dans leur pureté les anciennes traditions gothiques.

Du temps de Gervais de Tilbury, cette croyance aux enlèvemens d'enfans était presque générale en Europe. « Il y a en  
» Catalogne, dit cet auteur, une mon-

» tagne élevée, nommée *Cavagum*, au  
» pied de laquelle coule une rivière dont  
» les sables roulent de l'or; on trouve aussi  
» dans le voisinage des mines d'argent.  
» La montagne est à pic, et presque inac-  
» cessible. A son sommet, toujours cou-  
» vert de neige et de glæe, est un lac noir  
» et sans fond; une pierre que l'on y jette  
» y élève soudain une tempête; et près de  
» ce lac est la porte du palais des démons,  
» mais invisible aux hommes. Dans une  
» ville des environs, appelée *Junchera*,  
» vivait un homme du nom de *Pierre de*  
» *Cabinam*. Un jour, poussé à bout par  
» les tracasseries de sa fille, il souhaita  
» que le diable l'emportât; et sur-le-  
» champ elle disparut, enlevée par les es-  
» prits. Environ sept années après, un  
» habitant de ladite ville rencontra un  
» homme qui se plaignait amèrement du  
» fardeau qu'il était obligé de porter. In-  
» terrogé du motif de ses plaintes, qui  
» semblaient étranges, car il n'avait au-  
» cun fardeau apparent, cet homme ra-  
» conta qu'il avait été dévoué aux esprits  
» par une exécration, et qu'il leur servait

» de porte-balle. Comme preuve de son  
» assertion, il ajouta que la fille de son  
» compatriote était détenue par ces es-  
» prits, mais qu'ils consentiraient à la  
» relâcher, si son père voulait aller la  
» leur redemander sur la montagne. Pierre  
» de Cabinam, d'après ce rapport, monta  
» jusqu'au lac, et demanda sa fille au  
» nom de Dieu. Sur quoi une grande  
» figure de femme maigre et décharnée,  
» et presque privée de raison, lui fut  
» apportée dans un tourbillon de vent.  
» Quelque temps après revint le commis-  
» sionnaire des diables ; il désigna l'en-  
» droit où leur palais est bâti : mais per-  
» sonne, dit-il, n'y peut entrer, sans être  
» entièrement dévoué aux esprits. Ceux  
» que des hommes, dans un moment de  
» vivacité, ont envoyés au diable, ne peu-  
» vent entrer que dans le vestibule durant  
» le temps de leur épreuve. » Il est à re-  
» marquer que cette idée superstitieuse sur  
» les lacs situés au sommet des montagnes,  
» existe sur presque toutes les collines d'É-  
» cosse. Des puits, des mares, sur le haut  
» des montagnes, passent aussi pour être

les entrées des demeures souterraines des fées. Gervais rapporte « qu'un gardeur de » porcs de William Pénérell, baron anglais, ayant perdu une truie pleine, » descendit pour la chercher dans un trou » profond, au milieu des ruines d'un ancien château, situé au sommet d'une colline nommée Bech. Bien qu'en général » de violentes bouffées de vent sortissent » de cet abîme, l'air y était calme alors. » Le porcher continua de descendre, jusqu'à ce qu'il arrivât dans un pays souterrain, agréable et bien cultivé, où des » moissonneurs coupaient les blés, quoique la surface de la terre fût alors couverte de neige. Au milieu d'un champ » il découvrit sa truie, et il obtint la permission de la reprendre, et d'emporter » les petits qu'elle avait mis bas. » L'auteur semble croire que ces moissonneurs étaient les habitans des Antipodes; mais l'analogie de cette histoire avec bien d'autres donne lieu de penser que ce pays était un pays de féerie. Le même auteur cite encore une autre superstition du même genre; c'est le tintement des clo-

ches qui se fait entendre à une heure, dans un champ des environs de Carleol, qui s'appelait, suivant lui, *Laikibraine* ou *Lai-ki-brait*.

D'après tous ces contes, nous avons droit de penser que les facultés et les habitudes attribuées aux fées par les superstitions modernes, appartenaient autrefois à d'autres classes d'esprits inférieurs.

III. — L'esprit chevaleresque contribua à prêter aux fées un pouvoir moins nuisible, mais tout aussi redoutable que celui dont nous venons de parler dans le chapitre précédent, et surtout également éloigné des attributs des *Duergar*, que nous pouvons regarder comme le prototype des esprits. À une époque reculée, le caractère audacieux des tribus du nord les portait à défier même les puissances surnaturelles. Du temps de César les Suèves étaient, suivant leurs compatriotes, un peuple si brave, que les dieux immortels ne se seraient pas hasardés à leur faire la guerre. Long-temps après, les historiens scandinaves ne nous représentent pas leurs héros fléchissant le genou devant les autels

de leurs divinités, mais s'égarant dans les forêts éloignées, dans les cavernes, pénétrant dans les sépulcrés, et arrachant des présens aux dieux et aux démons par la force de leur sabre et de leur hache.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur en rapportant nombre d'aventures, où ces preux donnèrent littéralement l'assaut au ciel; il peut là-dessus consulter Saxo, Olaus, Wormius, Torfœus.

De pareilles idées apportées par les Normands, les Saxons et les autres hordes gothiques, dans les doux climats du sud, fermentèrent encore sous l'influence des mœurs chevaleresques. Aussi dans ces temps de barbarie, le monde invisible était calqué sur le monde matériel, et les saints protecteurs des chevaliers errans étaient devenus, dans l'imagination ardente de ces guerriers dévots, autant de preux chevaliers. Si les habitans des régions célestes étaient traités de cette manière, il n'est pas surprenant que les esprits inférieurs, d'une nature encore plus vague, subissent une métamorphose analogue. Gervais de Tilbury raconte l'histoire

suiivante d'un esprit, chevalier de profession : « Osbert, hardi et puissant baron ,  
» visitait une famille noble des environs ,  
» de Wandelbury, dans l'évêché d'Ély.  
» Entre autres histoires que ses amis ra-  
» contèrent, suivant l'usage de s'amuser  
» à répéter les anciens contes et les vieilles  
» traditions, on lui dit que tout chevalier  
» qui entrerait sans suite au clair de la  
» lune dans une plaine voisine, et porte-  
» rait un défi à tout venant, ferait immé-  
» diatement rencontre d'un esprit sous la  
» forme d'un chevalier. Osbert résolut de  
» faire cette expérience, et se rendit au  
» lieu désigné, suivi d'un seul écuyer,  
» auquel il ordonna de ne pas dépasser un  
» ancien retranchement qui entourait la  
» plaine. Ayant répété deux fois son défi,  
» il fut assailli par un adversaire qu'il  
» désarçonna du premier choc. Il saisit  
» sur-le-champ la bride du coursier du  
» vaincu ; mais cependant celui-ci se re-  
» levant tout d'un coup, et se servant de  
» sa lance comme d'une javeline, blessa  
» Osbert à la cuisse. Osbert revint en  
» triomphe emmenant le cheval, qu'il re-

» mit aux soins de ses écuyers. Le cour-  
» sier était noir, ainsi que ses harnais, et  
» paraissait aussi beau que vigoureux. Il  
» resta, avec le palefrenier qui en pre-  
» nait soin, jusqu'au chant du coq; alors,  
» lançant des éclairs par ses yeux, il se  
» cabra, frappa la terre du pied et dispa-  
» rut. Osbert, en se désarmant, s'aperçut  
» qu'il était blessé, et que l'une de ses  
» jambières était pleine de sang. Gervais  
» ajoute que tous les ans la blessure du  
» chevalier se rouvrait à l'anniversaire de  
» son combat avec le fantôme. » Un  
brave chevalier bohémien fut moins heu-  
reux; voyagant de nuit avec un seul com-  
pagnon, il aperçut une armée d'esprits  
rangée en bataille, bannières déployées.  
Méprisant les remontrances de son ami,  
notre chevalier piqua des deux pour rom-  
pre une lance avec un champion qui sor-  
tait des rangs comme pour le défier. Son  
compagnon vit le bohémien et son cheval  
renversés par son adversaire aérien, et  
retournant de jour au même endroit, il  
retrouva le cadavre défiguré du cheva-  
lier et celui de son cheval.

C'est aux mêmes idées populaires que l'on doit chercher la source de toutes ces processions militaires, que font les esprits de temps en temps. On reconnaît bien les génies de cette espèce, dans cette armée ancienne nommée, dans le moyen âge, *milites Herlikini* ou *Herleurini*, et célébrée par Pet. Blesensis.

Le chef de cette troupe avait été jadis un brave chevalier; mais ayant perdu tous ses biens au service de l'empereur, sans en avoir été récompensé autrement que par des mépris, il s'abandonna au désespoir, et se mettant à la tête de ses fils et de ses écuyers, il forma une bande de brigands. Après bien des ravages, et bien des victoires remportées sur tous les détachemens qui lui furent opposés, Hellequin et toute sa troupe périt dans un combat sanglant qu'il livra à l'armée impériale. Les bonnes œuvres de ses premières années le sauvèrent sans doute d'une entière réprobation, mais il fut condamné, ainsi que ses compagnons, à errer au hasard jusqu'au jugement dernier. Conservant leurs mœurs belliqueuses, on les

voyait jouter ensemble, et se livrer à d'autres exercices militaires. (Voyez l'ancien roman français de *Richard-sans-Peur*). Le *Nacht-Lager*, ce camp nocturne qui semblait assiéger Prague, était aussi formé par les esprits. On voyait leurs visages hideux et leurs armes flamboyantes. Mais ils disparurent aussitôt que l'on prononça ces mots magiques : *Vézelé, vézelé, ho ! ho ! ho !* (Vid. Delrio.)

L'esprit belliqueux de nos ancêtres les portait à se mesurer contre ces guerriers aériens. L'on croit encore que celui qui a le courage de s'élancer au milieu d'une fête de fées, et de leur arracher une de leurs coupes, en forme de cornes, trouvera qu'il a conquis une corne d'abondance, pourvu qu'il puisse la transporter au delà d'un ruisseau. Un lord de Colchester offrit, dit-on, une semblable coupe à Henri I<sup>er</sup>. On conserve encore avec grand soin, à Édenhall, dans le Cumberland, une coupe enlevée dans un banquet d'esprits, par un membre de l'antique famille des Musgraves, en suivant une autre version par un domestique. Les esprits

disparurent en criant : « Si ce verre » se brise ou s'il tombe , adieu le bonheur d'Édenhall ! »

Cette prophétie a donné à ce verre un nom sous lequel il est désigné dans la ballade burlesque , communément attribuée au duc de Wharton , mais dans le fait composée par Lloyd , son compagnon de plaisirs. Le duc , en buvant , aurait brisé *le bonheur d'Edenhall* , si un sommelier n'eût reçu le verre dans une serviette , au moment où il échappait des mains de sa grâce. On dit qu'il n'est plus exposé à de pareils risques , mais on voit encore de la lie de vin attachée au fond du vase.

On retrouve encore sur la frontière quelques faibles traces de ces combats mystérieux et terribles , entre des mortels et les esprits des déserts. Jackson , au commencement du XVII<sup>e</sup>. siècle , fait allusion à cette croyance superstitieuse.

La semence de fougère , qui , dit-on , n'est visible que la veille au soir de la Saint-Jean , et au moment même où le saint est né , est regardée par le vulgaire comme étant sous la protection spéciale de la

reine des fées. Comme cette semence a la propriété de rendre invisible à volonté celui qui la porte, les gens de courage, qui se livraient aux études mystérieuses, allaient veiller dans les solitudes pour recueillir cette graine au moment même où elle devient visible. On a perdu les charmes qui les défendaient pendant cette veille; mais elle passait pour être très-dangereuse, car la personne qui l'entreprenait était exposée aux attaques les plus terribles des esprits, qui redoutaient les effets que cette herbe magique pourrait produire dans les mains d'un cabaliste.

« On a beaucoup parlé, dit Richard Bovet, » de la récolte de la graine de fougère (re- » gardée comme une herbe magique), la » veille de la Saint-Jean d'été. Je me sou- » viens d'avoir ouï conter qu'un homme » qui était allé en cueillir, entendit les » esprits siffler comme des balles à ses » oreilles; quelques-unes frappaient même » son chapeau, et différentes parties de » son corps. Du reste, bien qu'il s'imagi- » nât avoir recueilli une grande quantité » de graines qu'il avait soigneusement en

» veloppées dans du papier et serrées dans  
» une boîte, il fut surpris à son retour à  
» la maison, de trouver tout vide. Mais  
» probablement cette indication du temps  
» et de l'heure est de l'invention du  
» diable, aussi-bien que le jeûne prépara-  
» toire, afin qu'ayant persuadé les gens  
» par artifice, d'observer ces réglemens,  
» il puisse plus facilement les engager  
» dans une servitude plus rigoureuse. »

Telles furent les idées que la croyance originaire, emprunta des sentimens chevaleresques du moyen âge.

IV. — Une confiance absurde dans les fables de l'antiquité classique ajouta de nouveaux traits aux caractères des esprits dont nous décrivons l'histoire. La Grèce et Rome avaient assigné des divinités tutélaires, non-seulement à toutes les provinces et à toutes les villes, mais encore avaient peuplé d'esprits particuliers les mers, les rivières, les bois, les montagnes. Les croyances païennes ne furent pas facilement déracinées dans les vastes contrées, où long-temps elles avaient eu tant d'empire; aussi dans beaucoup de

cas elles continuèrent à se mêler aux superstitions gothiques qu'elles modifièrent. De là vient que nous trouvons souvent les esprits habillés du costume grec et romain, et la reine des fées transformée en Diane avec tous ses attributs et ses insignes. (Delrio). Suivant le même auteur, la reine des fées était aussi nommée *Habundia*. Ainsi que Diane, qui dans un de ces emplois était nommée Hécate, déesse des enchantemens, la reine des fées devient dans les traditions populaires, la *Gyre Carline* ou *Gay Carline*, ou la mère aux sorcières des paysans écossais. Nous n'avons que peu de renseignemens sur ce personnage. Elle est quelquefois nommée *Nicnieven*, comme dans la *complainte de l'Écosse*, par Lindsay. Les histoires que l'on débite sur son compte sont trop obscures pour admettre d'explications.

C'est surtout en Italie que les traditions ont conservé le plus de traces de la mythologie antique; aussi, pas plus tard que l'année 1536, Vulcain avec vingt de ses cyclopes se présenta, dit-on, tout à coup à un négociant espagnol, voyageant la nuit

dans les forêts de la Sicile. Cette apparition fut suivie d'une épouvantable éruption du mont Etna.

Le lecteur trouvera un plaisant mélange de mythologie païenne et gothique dans le conte suivant, où la Vénus antique prend les mœurs de nos fées de romans. « En 1058, » un jeune homme de bonne famille s'était » marié à Rome, et durant les fêtes des » noces, étant allé jouer à la balle avec ses » amis, il ôta son anneau qui le gênait » pour jouer, et le mit au doigt d'une » statue brisée de Vénus qui était dans le » cirque. Quand il eut fini, il trouva que » le doigt auquel il avait mis l'anneau était » plié contre la paume de la main, et tous » ses efforts pour le briser ou le redresser » furent inutiles. Il cacha cette circon- » stance singulière à ses amis, et revint la » nuit, accompagné d'un seul domestique ; » mais alors le doigt était étendu et l'an- » neau avait disparu. Sans parler à per- » sonne de la perte qu'il avait faite, il re- » vint près de sa femme ; mais toutes les » fois qu'il essayait de l'embrasser, il en » était empêché par quelque chose de noir

» et d'opaque qu'il touchait, mais qu'il  
» ne pouvait voir, et qui s'interposait en-  
» tre elle et lui. En même temps il enten-  
» dait une voix qui lui disait : « Embrasse-  
» moi, car je suis Vénus que tu as épou-  
» sée aujourd'hui, et je ne te rendrai pas  
» son anneau. » Comme ce phénomène se  
» répétait constamment, il consulta ses pa-  
» rens, qui eurent recours à Palombus,  
» prêtre très-versé dans la nécromancie.  
» Le devin ordonna au jeune homme de se  
» rendre à une certaine heure de la nuit  
» dans un carrefour, au milieu des ruines  
» de l'ancienne Rome, et d'y attendre tran-  
» quillement un cortège qui devait passer  
» devant lui. Alors il devait remettre une  
» lettre, que Palombus lui donna, à un  
» être d'un aspect majestueux et porté dans  
» un char derrière la procession. Le jeune  
» homme lui obéit. Il vit passer devant lui  
» grand nombre de personnes de tout âge,  
» de tout sexe, et de tout rang, les  
» uns à pied, les autres à cheval; les uns  
» gais, les autres tristes. Dans la foule il  
» distingua une femme habillée comme  
» une courtisane, qui, par l'extrême

» transparence de ses vêtemens, semblait  
» être toute nue. Elle était montée sur  
» une mule; ses longs cheveux, qui flot-  
» taient sur ses épaules, étaient retenus  
» par un fil d'or, et dans sa main était  
» une baguette d'or qui lui servait à diri-  
» ger sa mule. A la suite de la procession  
» paraissait une figure grande et majes-  
» tueuse, dans un char orné de perles et  
» d'émeraudes, laquelle demanda avec co-  
» lère au jeune homme: « ce qu'il venait  
» faire en ce lieu. » Celui-ci lui présenta  
» la lettre en silence, et le démon n'osa  
» pas la refuser. Aussitôt qu'il eut fini de  
» la lire, il leva les mains au ciel, et s'é-  
» cria: Dieu tout-puissant, jusqu'à quand  
» souffriras-tu les iniquités de ce sorcier de  
» Palombus? Cependant il détacha sur-  
» le-champ un esprit de sa suite, qui ar-  
» racha avec bien de la peine l'anneau  
» de Vénus, et le rendit à son légitime  
» propriétaire, dont l'union infernale fut  
» ainsi dissoute. »

La reine des fées ressemble plus à une divinité des enfers classiques, qu'à Hécate, patronne de la magie, car non-seulement

dans les auteurs des romans, mais dans Chaucer lui-même, nous voyons les fées transformées en divinités infernales. Ainsi Chaucer, dans le conte du Marchand, appelle Pluton « le roi de féerie », et dans le *Bouclier d'or de Dunbar*, on en fait un « lutin habillé de vert, dont la cour » est en noir. » Même en 1603, Harsnet appelle Mercure le prince des fées.

Chaucer et ses imitateurs n'ont fait que copier les romanciers, car l'on trouve la même métamorphose dans le roman d'*Orfeo et de Heurodis*, qui n'est autre que l'histoire d'Orphée et d'Eurydice changée en conte de fées, où la fable grecque est ornée de tous les embellissemens de la mythologie gothique. Heurodis est l'épouse d'Orfeo et reine de Winchester, ville dont le nom antique, comme l'a découvert l'auteur avec une sagacité incroyable, était *Thracien* ou *Thrace*. Le monarque, son époux, avait une singulière généalogie. « Son père descendait du » roi Pluton, et sa mère du roi Junon, » lesquels on avait jadis tenus pour dieux » pour maintes aventures qu'ils eurent et

» qu'ils contèrent. » Heurodis, se reposant imprudemment un jour à midi, sous un arbre magique, rêve qu'elle fait rencontre du roi des fées, « escorté de cent » chevaliers, et de cent demoiselles aussi, » tous sur des coursiers blancs. Blancs » comme lait étaient leurs habits, et on » ne vit-on si belles créatures ensemble. » Le roi avait une couronne en tête, non » d'argent, non d'or rouge, mais bien » d'une pierre précieuse resplendissante » comme soleil. »

Le roi des fées, dont le pouvoir s'étend sur Heurodis, sans doute parce qu'elle s'est endormie à midi dans ses domaines, lui ordonne, sous peine d'être déchirée en pièces, de l'attendre le lendemain sous l'arbre magique, et de l'accompagner au pays des esprits. Elle raconte son rêve à son mari, qui prend le parti de l'accompagner pour la protéger.

« Déjà l'heure de midi est arrivée, Orfeo a pris les armes, et mille bons chevaliers, tous fiers et hardis, l'accompagnent. Il s'en est allé avec la reine droit » sous l'arbre magique; ils se sont rangés

» des deux côtés, puis ont dit qu'ils res-  
» teraient là, et qu'ils mourraient jus-  
» qu'au dernier, avant que la reine se  
» départit d'eux ; et cependant d'au milieu  
» d'eux la reine leur a été enlevée par  
» féerie, on ne sut-on ce qu'elle était,  
» devenue. »

Après cette fatale catastrophe, Orfeo, désespéré de la perte de sa femme, abandonne son trône, et se retire dans un désert avec sa harpe, se soumettant à toutes sortes d'austérités, et attirant les animaux sauvages par la mélodie de ses accords. Le poëte décrit ainsi le désespoir d'Orfeo :

« Celui qui reposait sur le duvet, qui  
» couchait dans la pourpre, aujourd'hui  
» il est couché sur la bruyère, les feuilles  
» et le gazon lui servent d'oreiller. Celui  
» qui possédait castels et tours, rivières,  
» forêts et prairies émaillées de fleurs ;  
» ce roi, maintenant qu'il commence à  
» neiger et à geler, il faut qu'il fasse son  
» lit douillettement sur la terre. Celui qui  
» avait eu chevaliers de renom le servant  
» à genoux, et damoiselles à sa cour,

» maintenant nul n'est en sa compagnie,  
» sinon les vers qui sortent de terre à ses  
» pieds. Celui qui avait à foison mets dé-  
» licats, vins délicieux, maintenant tout  
» le jour il creuse et se démène, bien  
» heureux s'il trouve des racines à man-  
» ger tout son saoul; l'été il vit de fruits  
» sauvages, et courte est sa pitance; mais  
» en hiver il n'a pour la faim que racines,  
» gazons et écorces.... Sa barbe, noire et  
» rude, est crue jusqu'à sa ceinture; sa  
» harpe, qui faisait toute sa joie, il l'a  
» mise dans un arbre creux, et quand le  
» ciel est clair et serein, il prend cette  
» bonne harpe, et à sa volonté il sait en  
» tirer des sons si clairs et si flûtés, que  
» toutes les bêtes de la forêt sont accou-  
» rues de joie, et tous les oiseaux d'alen-  
» tour volent se percher sur les buissons  
» pour entendre si gentil ménestrel qui  
» sait toucher avec telle mélodie.»

Enfin il découvre qu'il n'est pas le seul habitant de ce désert.

« Auprès de lui, il avait pu voir dans  
» les champs, après midi, le roi de féerie,  
» et sa cour qui vient chasser tout à

» l'entour de lui, avec grands cris, son-  
» neries de cors, et hauts aboiemens de  
» chiens ; mais ils ne prennent nulle bête,  
» et jamais il ne sut où ils vont. D'autres  
» fois il lui apparaissait comme une grande  
» armée défilant devant lui. Dix fois cent  
» chevaliers tous armés à l'avantage, de  
» contenance fière et hardie, avec mainte  
» bannière déployée, tous l'épée nue au  
» poing, il les a vus, mais jamais ne sut  
» où ils vont. D'autres fois il voyait d'au-  
» tres choses : chevaliers et damoiselles  
» viennent en dansant ; leste est leur pa-  
» rure, et doucement et légèrement ils  
» mènent le bal. Tambours, cornets les  
» guident avec tous instrumens de mé-  
» nestrels. Mais certain jour il avisa  
» soixante dames sur des palefrois, gen-  
» tilles et jolies comme mariées qui se lé-  
» vent. De cavaliers, il n'y en avait point  
» avec elles. Toutes portant un faucon sur  
» le poing, ont chevauché vers une car-  
» rière, où de gibier il y a foison. Là de-  
» meurent hérons, canards et cormorans.  
» Les oiseaux s'élèvent, chaque faucon  
» les poursuit, chaque faucon rabat sa

» proie. A cette vue, Orfeo se prend à  
» rire. « Par ma foi, dit-il, voilà de beau  
» gibier. Je m'en vais de ce côté, de par  
» Dieu! De mon temps j'étais habitué à  
» voir si noble chasse. Il s'est levé, il s'en  
» est allé. Voilà qu'il passe près d'une  
» dame, il la regarde et la reconnaît.  
» Il voit que c'est, en propre personne, sa  
» reine, dame Heurodis. Volontiers il la  
» considère, et elle le regarde aussi, et ni  
» l'un ni l'autre n'a dit un seul mot; car  
» lorsqu'elle voit si misérable celui qui  
» avait été si riche, si puissant, les lar-  
» mes sont tombées de ses yeux. Les au-  
» tres dames ont vu cela, et l'ont fait  
» chevaucher loin de lui; force lui est  
» qu'elle s'en sépare. « Hélas! dit Orfeo,  
» maintenant je suis malheureux. Pour-  
» quoi la mort ne veut-elle pas venir?  
» Hélas! trop longue a été ma vie, puis-  
» que je n'ose rien faire avec ma femme,  
» et qu'elle n'ose me dire un mot. Hélas!  
» pourquoi mon cœur ne se brise-t-il pas?  
» Par ma foi! arrive que pourra, ces da-  
» mes s'en vont chevaucher par là-bas,  
» je veux suivre le même chemin. La vie

» ne m'est plus rien, je ne crains plus la  
» mort. »

Orféo suit la troupe des chasseresses,  
parmi lesquelles il a reconnu son épouse.  
Elles entrent dans une caverne. Le roi con-  
tinue sa poursuite, et arrive dans le pays  
des fées dont l'auteur fait cette descrip-  
tion poétique :

« Sous une roche les dames sont entrées,  
» et lui, sans rien craindre, les a suivies.  
» Sous la roche long-temps il chemine  
» trois milles et plus ; il arrive dans un  
» beau pays, aussi brillant qu'aucun jour  
» d'été, uni et couvert de gazon. Monta-  
» gnes ni vallées ne s'y voient point. Au  
» milieu de la terre il voit un château  
» riche, royal, et de hauteur admirable.  
» La muraille de dehors est transparente  
» et claire comme cristal ; cent tours l'en-  
» vironnent, élevées et bâties solide-  
» ment. Le pont-levis avec ses arches est  
» de fin or rouge ; et dans cette grande  
» demeure toute de pierres précieuses, le  
» moindre pilier qu'il a vu est d'or bruni.  
» Tout ce pays est toujours éclairé ; car  
» lorsqu'il devrait être nuit obscure, ces

» belles pierres sont resplendissantes , et  
» donnent de la lumière comme le soleil  
» dans son midi. Nul homme ne peut dire  
» ni penser dans sa pensée le beau tra-  
» vail que renferme ce château.

» Puis comme il regardait tout curieu-  
» sement, il voit nombre de gens étendus  
» au-dedans de ces murailles; les fées les  
» y ont amenés; et dans le monde on les  
» croit morts, tandis qu'ils ne le sont pas.  
» Les uns tiennent des armes en main,  
» les autres n'en ont point; et d'autres  
» ont dans le corps une blessure, et d'au-  
» tres sont liés et garottés, et d'autres  
» sont sur des chevaux de bataille, et  
» d'autres sont venus étranglés en mar-  
» geant, et d'autres noyés dans l'eau, et  
» d'autres brûlés dans le feu. Là sont  
» des femmes sur le lit de leurs enfans;  
» les unes mortes, les autres habillées;  
» et, chose étonnante, tous sont dans  
» la même position où ils étaient endor-  
» mis à l'heure de midi, lorsque les fées  
» les ont enlevés de ce monde pour les ap-  
» porter là. Il voit enfin sa propre femme,  
» dame Heurodis, endormie sous un ar-

» bre magique; à ses habits il l'a re-  
» connue.

» Et quand il a contemplé toute cette  
» merveille, il est entré dans la salle du  
» roi. Là il a vu un spectacle admirable,  
» un tabernacle éblouissant de clarté; là  
» est assis le roi sur un trône, et à côté de  
» lui sa reine, belle et douce. Sa cou-  
» ronne et sa robe étaient si éclatantes,  
» qu'à peine a-t-il pu les regarder.»

(ORFÉO et HEURODIS. MS.)

Orféo plaît tellement au roi de féerie par les sons de sa harpe, que ce dernier lui promet de lui accorder tout ce qu'il lui demandera; il demande, comme on le pense, sa chère *Heurodis*, et l'emmène. Les deux époux rentrent en possession de leur royaume de Winchester.

Bien que moins pathétique que l'histoire classique, celle-ci finit plus agréablement. Toutes les circonstances rapportées dans cette légende, sont conformes aux traditions populaires. On remarquera, par exemple, que presque tous les démonographes rapportent, comme une opinion re-

que, que le pouvoir des esprits est prédominant à midi et à minuit.

V. Deux causes qui ont eu une influence très-marquée sur la superstition qui nous occupe, nous restent encore à examiner. La première provient de la religion chrétienne qui n'admet que deux sortes d'esprits sur-humains, les anges et les diables. Cette doctrine a dû nécessairement abolir toute espèce de distinctions entre les esprits qu'avaient enfantés les superstitions des Scandinaves. L'existence des fées fut principalement reconnue; mais comme elles ne pouvaient prétendre à un caractère angélique, elles durent se contenter d'une origine infernale.

La ressemblance entre les fées et les dieux du paganisme, fut aussi très-préjudiciable à celles-ci, car tout le monde sait que l'assemblée de l'Olympe n'était qu'un synode de démons.

Les foudres de l'église furent lancées de bonne heure contre ceux qui consultaient les fées, ou qui avaient des relations avec elles; et, d'après la logique inquisitoriale, les innocens choristes d'Obéron et de Tita-

nia , furent confondus avec les noirs habitans de l'enfer orthodoxe , tandis que les cercles qui attestaient leurs ébats furent assimilés aux gazons desséchés, théâtre du sabbat des sorcières. Parmi nombre de crimes allégués contre la fameuse Jeanne d'Arc, l'un des plus exécrables était d'avoir fréquenté certaine fontaine ombragée par un arbre , laquelle était le rendez-vous des fées , et en portait le nom. Elle avait participé à la danse des esprits qui hantaient ce lieu enchanté ; elle avait accepté leurs bouquets et leurs talismans pour délivrer son pays.

La réformation détruisit beaucoup des superstitions de l'église de Rome ; mais ce torrent purificateur conserva lui-même quelque chose de l'impureté du sol qu'il venait de laver. Les procès de sorcellerie , qui sont la honte de nos annales criminelles , devinrent encore plus fréquens après la réformation ; comme si la crédulité humaine , ne pouvant plus s'amuser des miracles du papisme , cherchait un aliment dans les traditions superstitieuses du vulgaire. L'observation judaïque des précep-

tes de l'Ancien Testament, caractérisait les réformés presbytériens. « *Tu ne laisseras pas une sorcière en vie* » était, selon eux, un texte qui autorisait leur croyance à la sorcellerie, en sanctionnant les punitions qu'ils avaient établies. Aussi les fées ne gagnèrent-elles rien à la réformation, puisqu'on les regardait toujours comme des démons ou à peu près. Un ministre fameux, le docteur Jasper Brokman, nous apprend : « qu'elles habitent les lieux souillés par un péché criant, comme l'effusion du sang, ou bien ceux où triomphe l'incrédulité ou la superstition. » Les fées étant si mal avec les ministres, que ceux qui prétendaient avoir des relations avec elles, étaient sans scrupule punis comme sorciers : et d'aussi absurdes accusations étaient fréquemment alléguées comme surpassant en atrocité d'autres crimes assez horribles par eux-mêmes.

Tel est, par exemple, le procès du fameux major Weir et de sa sœur. Les niaiseries suivantes sont mêlées à un acte d'accusation de crimes trop infâmes et trop dégoûtans pour être détaillés ici. « 9 avril 1670,

» Jeanne Weir est accusée de sorcelleries  
» par elle commises quand elle demeurait  
» et tenait une école à Dalkeith ; d'avoir  
» sollicité une femme de parler en sa fa-  
» veur à la reine de féerie (*désignant*  
» *ainsi le diable*) ; d'avoir reçu le lende-  
» main d'une autre femme, un morceau  
» de bois ou de racine d'arbre, laquelle lui  
» dit qu'aussi long-temps qu'elle le garde-  
» rait, elle pourrait faire ce qui lui plai-  
» rait ; ladite femme lui fit étendre un  
» drap devant sa porte, et mettre le pied  
» dessus en répétant trois fois ce fai-  
» sant : *Que toutes ses pertes, tous ses*  
» *malheurs s'en aillent à la porte.* Ce qui  
» est véritablement consulter le diable,  
» et constitue un acte de sorcellerie. Quand  
» l'esprit, sous la forme de la femme qui  
» lui avait donné le morceau de bois, se  
» fut retiré, Jeanne Weir s'étant mise à  
» filer, et n'ayant filé que peu de temps,  
» trouva sur le rouet plus de fil qu'elle  
» n'en aurait pu faire par des moyens  
» honnêtes (1). »

(1) On observe que le major Weir, homme pro-  
fondément vicieux, voulait en même temps se don-

La cour criminelle d'Écosse ne fut pas moins sévère pour une autre femme familière des fées, et dont les liaisons supposées avec la cour des esprits constituaient le seul crime, et la firent brûler vive. Son nom était Alison Pearson, et elle paraît avoir été très-célèbre. Dans une satire amère contre Adamson, évêque de Saint-André, on l'accuse de consulter des sorcières, entre autres cette même femme. On raconte un voyage de cette Alison dans le comté de Breadalbane, en compagnie de la reine de féerie. Elle reconnut aussi dans le

ner une réputation de sainteté. Il avait coutume de visiter les malades et de les assister de ses prières. Dans ces occasions, il mettait à sa bouche une longue canne qu'il portait habituellement, et s'exprimait alors avec une énergie et une facilité dont il était tout-à-fait incapable, quand il n'avait pas son bâton inspirateur. Cette circonstance, résultat d'une ruse ou d'une habitude, parut suspecte aux juges, qui firent brûler la canne du sorcier avec sa personne. Cent trente années se sont écoulées depuis son exécution, et depuis ce temps personne n'a eu la hardiesse d'habiter la maison de ce célèbre criminel.

pays des fées des personnes que l'on croyait bien tranquilles dans leurs tombeaux. De ce nombre nous trouvons deux hommes considérés, le secrétaire, le jeune Maitland de Lethington, et l'un des vieux lairds de Buccleugh. Probablement leur genre de mort leur valut l'honneur de figurer dans le pays des fées : et comme elle fut violente et soudaine, le vulgaire s'imagina qu'ils avaient été emportés par les esprits. Lethington, comme on le suppose, mourut en romain pendant son emprisonnement à Leith : et le lord de Buccleugh, fut tué dans un combat nocturne contre les Kerrs, ses ennemis héréditaires. En outre, tous les deux étaient attachés à la reine Marie, et à l'ancienne religion. C'était plus qu'il n'en fallait pour être soumis aux assauts des esprits de ténèbres. L'acte d'accusation d'Alison, rapporte sa liaison avec l'évêque de Saint-André, et contient quelques renseignemens assez importans sur la cour du royaume des fées.

« 28 mai, 1556. Alison Pearson de Byrehill, fut convaincue de sorcellerie, et

» d'avoir consulté les mauvais esprits sous  
» la forme d'un certain M. William Simp-  
» son, son cousin, qu'elle appelait un  
» grand savant et un docteur en médecine,  
» lequel l'avait guérie, lorsqu'elle avait  
» 12 ans, d'une paralysie du côté. Pen-  
» dant plusieurs années elle entretenit fa-  
» miliarité avec lui, composant des char-  
» mes, et abusant le peuple par ses arts  
» de sorcellerie. *Item* : d'avoir hanté les  
» *bons voisins*, et la reine de féerie,  
» comme elle l'a confessé ; comme aussi,  
» qu'elle avait au pays des fées des pa-  
» rens dans les bonnes grâces de la reine,  
» qui auraient pu lui être utiles. Mais elle  
» était tantôt bien, tantôt mal ; quelque-  
» fois près eux, d'autres fois loin d'eux :  
» elle se mettait souvent au lit sans pou-  
» voir savoir où elle se trouverait le matin.  
» Elle dit qu'elle n'avait pas vu la reine  
» depuis sept ans ; qu'elle avait été mal-  
» traitée pendant sept ans à la cour de  
» féerie ; que cependant elle y avait de  
» bons amis ; que c'étaient *ces bons voi-*  
» *sins* qui l'avaient guérie, après Dieu,  
» et qu'elle allait, depuis plusieurs an-

» nées , à Saint-André, pour y guérir les  
» gens.

» *Item.* Elle fut convaincue de sorcelle-  
» rie, et elle confessa que ledit M. Wil-  
» liam Simpson , qui était fils de son on-  
» cle, et serrurier du roi à Stirling, avait  
» été enlevé en Égypte par un Égyptien ;  
» lequel Égyptien était un géant ; et qu'il  
» y demeura douze années après lesquelles  
» il revint dans son pays.

» *Item.* Elle dit qu'étant à *Grange*  
» *Muir*, avec d'autres personnes, elle se  
» coucha parce qu'elle était malade ; et  
» dès qu'on l'eut laissée seule, elle reçut  
» la visite d'un homme habillé de vert,  
» qui lui dit que, si elle voulait lui être  
» fidèle, il lui ferait du bien. Elle, effrayée  
» se mit à crier, mais personne ne vint.  
» Alors elle lui dit que, s'il venait au nom  
» de Dieu, et pour le salut de son âme,  
» elle y consentait ; sur quoi il s'en alla.  
» Mais il lui apparut une autre fois comme  
» un homme robuste, accompagné de  
» beaucoup d'autres hommes et de fem-  
» mes. A leur aspect, elle se signa et se  
» mit à prier et resta avec eux, assistant à

» leurs amusements et à leur concert de  
» flûtes , ainsi qu'à leurs repas qui étaient  
» copieux et excellens. Enfin ils l'empor-  
» tèrent avec eux. Quand elle racontait  
» ces histoires, ces esprits la tourmen-  
» taient cruellement ; et même la première  
» fois qu'elle les accompagna elle reçut  
» un grand coup de l'un d'eux qui lui ôta  
» tout *le pouvoir* du côté, en y laissant  
» une vilaine cicatrice.

» *Item.* Elle voyait *les bons voisins* faire  
» leur onguent, dans des casseroles sur le  
» feu , après avoir ramassé des herbes  
» avant le lever du soleil. Quelquefois ils  
» venaient la voir fort en colère, et l'ef-  
» frayaient tellement qu'ils la faisaient  
» crier. Ils la menaçaient en même temps de  
» la traiter encore plus mal, et enfin ils lui  
» ôtèrent tout l'usage d'un côté, ce qui l'o-  
» bligea à garder le lit pendant plusieurs  
» semaines. Quelquefois ils venaient la vi-  
» siter et s'asseoir auprès d'elle ; ils lui  
» promettaient qu'elle ne manquerait de  
» rien, pourvu qu'elle leur fût fidèle,  
» mais que, si elle parlait et racontait ce  
» qu'elle savait d'eux, ils la tueraient.

» M. William Simpson était avec eux. Ce  
» fut lui qui la guérit et lui raconta tout.  
» C'est un jeune homme qui n'a pas six  
» ans de plus qu'elle. Il doit lui apparaître  
» avant l'arrivée de la cour. Il raconta  
» aussi qu'il avait été enlevé par les es-  
» prits , et lui recommanda de se signer  
» pour n'être pas emportée , parce que  
» les esprits doivent payer chaque année  
» une dime à l'enfer.

» *Item.* Ledit M. William lui apprit  
» à connaître les herbes propres à guérir  
» toutes les maladies , avec la manière de  
» s'en servir. Il lui dit aussi que l'évêque  
» de Saint-André était tourmenté de plu-  
» sieurs maladies , telles que des convul-  
» sions, la fièvre, le flux de sang , etc. , et  
» lui fit faire un onguent avec lequel elle lui  
» frotta quelques parties du corps. Il lui  
» enseigna également à composer un breu-  
» vage qu'elle fit , et qu'elle lui adminis-  
» tra. »

Cette histoire ridicule causa la mort de cette pauvre femme. Cependant , malgré les argumens terribles des orthodoxes , le bas peuple, qui craignait de par-

ler des fées ou même d'y penser, ne se conformait pas, en général, à la doctrine qui les condamnait à l'éternelle perdition.

Les habitans de l'île de Man appelaient les esprits « *les bonnes gens.* » Ils racontaient « que les bois, les forêts et les montagnes, leur servaient de demeure et qu'ils fuyaient les villes qui sont le séjour de la méchancheté. Toutes les maisons qu'ils visitent sont bénies, car ils fuient le vice. Un homme aurait été regardé comme grossièrement impie, s'il avait permis à sa famille de se coucher avant d'avoir rempli d'eau, un tonneau ou un baquet pour que ses *hôtes* pussent se baigner. Et tous les naturels du pays certifient que les esprits ne manquent jamais d'entrer au bain aussitôt que la famille a fermé les yeux.

» WALDRON. »

Nous trouvons quelques faits curieux et quelques anomalies, concernant les fées, dans une espèce de conte de Ma mère l'Oie, renfermé dans une lettre de Moïse Pitt

au docteur Edward Fowler, évêque de Gloucester, imprimée en 1696.

« Anne Jefferies était née dans la paroisse de Saint-Teath, dans le comté de Cornouaille, en 1626. Comme ses parens étaient pauvres, elle était domestique dans la maison du père du narrateur, qu'elle servit lui-même dans son enfance. Un jour qu'elle était à tricoter des bas sous un berceau dans le jardin, *six petites personnes toutes habillées de vert*, passèrent tout à coup par-dessus le mur du jardin. A cette vue, Anne Jefferies fut tellement effrayée qu'elle fut saisie de convulsions, et demeura si longtemps malade, qu'elle était comme hébétée et qu'elle ne pouvait marcher. Pendant sa maladie, elle s'écriait souvent. « Voilà qu'ils viennent de passer par la fenêtre! tenez, ne les voyez-vous pas? » Durant la moisson où tout le monde était occupé, sa maîtresse quitta la maison, et, craignant qu'Anne ne se fit du mal, ou qu'elle ne mit le feu à la maison, lui persuada avec quelque peine d'aller l'attendre dans le verger jusqu'à

» son retour. Sa maîtresse s'étant blessée à  
» la jambe, Anne la guérit en la frottant  
» avec sa main. Elle lui raconta aussi tous  
» les détails de sa blessure, et déclara  
» qu'elle savait tout cela des fées, qui  
» étaient les auteurs de l'accident. Depuis  
» ce moment elle guérit nombre de per-  
» sonnes, mais jamais elle ne voulut rece-  
» voir d'argent pour sa peine. Depuis la  
» moisson jusqu'à Noël, elle fut nour-  
» rie par les fées, et ne mangea rien qui  
» ne lui fût donné par elles. Le narra-  
» teur affirme que, regardant un jour par  
» le trou de la serrure, il la vit manger,  
» et qu'elle lui donna un morceau de pain,  
» qui lui parut le plus délicieux dont  
» il eût goûté de sa vie. Les fées lui ap-  
» paraissaient toujours en nombre pair :  
» jamais moins de deux, ni plus de huit  
» à la fois. Elle avait toujours une petite  
» provision d'onguens et de médecines, et  
» jamais cependant elle n'en faisait ni  
» n'en achetait. Du reste, elle ne man-  
» quait jamais d'argent. Un jour elle  
» donna à la fille de sa maîtresse, enfant  
» de quatre ans, une coupe d'argent con-

» tenant une pinte, en lui disant de la  
» porter à sa mère, qui refusa de la rece-  
» voir. Le narrateur ajoute, qu'il l'avait  
» vue danser dans le verger au milieu des  
» arbres et qu'elle lui dit qu'elle avait  
» dansé avec les esprits. Le bruit de ses  
» cures merveilleuses éveilla à la fin l'at-  
» tention des ministres et des magistrats.  
» Les ministres s'efforcèrent de lui persua-  
» der, que les fées, ses amies, étaient des  
» esprits de ténèbres et qu'elle était elle-  
» même la victime d'une illusion diabo-  
» lique. Aussitôt qu'ils se furent retirés,  
» les fées vinrent la visiter pendant qu'elle  
» était dans une grande perplexité, et lui  
» conseillèrent de montrer à ceux qui les  
» appelaient *esprits de ténèbres* ce passage  
» de l'écriture, I<sup>re</sup>. épître de Jean, cha-  
» pitre IV, vers. 1 : « Mes frères, ne croyez  
» pas à tous les esprits, mais essayez s'ils  
» sont esprits de Dieu. » Quoique Anne  
» Jefferies ne sût pas lire, elle remit la  
» Bible avec une feuille pliée au passage à  
» citer. Par ordre des magistrats elle fut  
» enfermée dans sa prison et laissée sans  
» nourriture durant trois mois, et ensuite

» pendant quelque temps dans la maison  
» du juge Tregeagle. Avant que le consta-  
» ble chargé de l'arrêter se présentât,  
» elle reçut la visite des fées, qui l'infor-  
» mèrent de tout et lui conseillèrent de  
» suivre cet homme. Quand la lettre dont  
» nous donnons un extrait, fut écrite,  
» c'est-à-dire, en 1696, Anne était en-  
» core vivante, mais elle refusait de par-  
» ler de ses liaisons avec les fées, ou de  
» la cause qui les avait interrompues, dans  
» la crainte, sans doute, d'exciter les  
» poursuites des magistrats. »

Anne Jefferies n'est pas le seul avocat que les fées aient eu en opposition avec l'opinion reçue de l'Église. Aubrey et Lily, juges irrécusables dans ces matières, avaient une haute opinion de ces esprits, si nous en jugeons d'après ce très-court *memorandum* d'une apparition de fantôme. « Année 1670, à peu de distance de  
» Cirencester, vu une apparition. Inter-  
» rogé s'il était un bon ou un mauvais es-  
» prit, le spectre ne fit pas de réponse,  
» mais disparut avec un parfum très-  
» agréable et un son d'une harmonie di-

» vine. M. Lily croit que c'est une fée.  
 » Ainsi Properce :

» *Omnia finierat ; tentes secessit in auras ,*  
 » *Mansit odor, possis scire fuisse deam!*»

(Mélanges d'Aubrey.)

Webster parle d'une personne qui guérissait les maladies au moyen d'une poudre blanche. « Cet homme, dit-il, fut accusé d'invoquer et d'appeler des mauvais esprits ; c'était, au jugement de tout le monde, un homme illettré et grossier, autrefois très-pauvre, mais qui était parvenu à soutenir sa femme et à élever ses enfans au moyen de sa poudre, laquelle avait fait plusieurs cures bien attestées. Le juge lui ayant demandé comment il était venu en possession de cette poudre, il raconta l'histoire suivante : Un soir, au moment du crépuscule, comme il revenait de son travail fort triste, et ne sachant comment nourrir sa femme et ses enfans, il rencontra une très-belle femme revêtue d'habits magnifiques, qui lui demanda la raison de sa tristesse. Il lui répondit que c'é-

» tait sa pauvreté qui l'affligeait ainsi ; à  
» quoi elle reparti que, s'il voulait suivre  
» son conseil, elle lui donnerait les moyens  
» de se faire une petite fortune. Il dit qu'il  
» y consentirait de tout son cœur, pourvu  
» que cela pût se faire par des moyens  
» honnêtes. Elle répondit affirmativement,  
» et que ce serait en faisant du bien et en  
» guérissant les pauvres malades. Là des-  
» sus elle le quitta, lui recommandant  
» strictement de revenir le lendemain au  
» même endroit et à la même heure. Le  
» lendemain il fut ponctuel au rendez-  
» vous, et fut bientôt joint par la dame  
» qui le loua de son exactitude, en lui  
» disant que sans cela il aurait perdu le  
» présent qu'elle voulait lui faire ; puis elle  
» l'engagea à la suivre sans s'effrayer. Elle  
» le conduisit à une petite colline, et,  
» ayant frappé trois fois, la colline s'ou-  
» vrit, et ils entrèrent dans une belle  
» salle, où se trouvait une reine assise sur  
» un trône, entourée de sa cour. La dame  
» le présenta, et la reine lui dit qu'il était  
» le bien-venu, et pria la dame de lui  
» donner de la poudre blanche et de lui en

» enseigner l'usage, ce qu'elle fit en lui  
» donnant une boîte de poudre, en lui di-  
» sant d'en donner deux ou trois grains  
» aux malades, et que cela les guérirait.  
» Ensuite elle le conduisit hors de la col-  
» line, et ils se séparèrent. Le juge lui  
» demanda si cette salle, dans l'intérieur  
» de la colline, était éclairée ou si elle  
» était obscure. Il répondit qu'il y régnait  
» une lumière faible, semblable au cré-  
» puscule. Interrogé sur les moyens dont il  
» se servait pour renouveler sa poudre, il  
» répondit que, lorsqu'il en avait besoin, il  
» allait à cette colline, et frappait trois  
» fois, en disant à chaque fois : *On y va,*  
» *on y va*; sur quoi la colline s'ouvrait,  
» et la protectrice le conduisait à la reine  
» et lui donnait de la poudre. Telle fut  
» l'histoire simple et naïve qu'il raconta  
» devant le juge, la Cour et le jury; et  
» comme il n'y avait d'autres preuves que  
» les cures nombreuses et réelles qu'il  
» avait opérées, le jury l'acquitta; et je  
» me rappelle que le juge dit, après l'au-  
» dition des témoins, que s'il avait à pres-  
» crire sa punition, il le ferait fouetter

» depuis le tribunal jusqu'à la salle des  
» fées ; car il semblait croire que cela  
» était une illusion ou une imposture. »

Un autre paysan , que Jackson accusait de magie en 1620 , nia obstinément que le bon roi de féerie eût aucun rapport avec le diable ; et , de nos jours , des prophètes montagnards parlent de leur intimité avec les esprits , comme d'une liaison à la fois innocente et avantageuse. Un certain Maccoan d'Appin , le dernier des montagnards fameux pour le don de seconde vue , dit à mon ami , M. Ramsay , que c'était aux esprits seulement qu'il était redevable de ses visions magiques.

VI. Il nous reste à parler d'une dernière cause qui a singulièrement influé sur les croyances populaires de la Grande-Bretagne. Plusieurs poètes du XVII<sup>e</sup>. siècle ; et le premier de tous notre immortel Shakespeare , abandonnant les fictions rebattues de l'ancienne Grèce et de Rome , cherchèrent un merveilleux nouveau dans les superstitions de leur pays. Les fées , *qui dansent la nuit sur la plaine* , offrent de l'appât à l'imagination des poètes qui ,

embellissant les opinions vulgaires, ont enrichi les fées de nombre d'attributs que la postérité ne peut plus séparer de leur nom. Les fées du sud de l'Angleterre, occupées à relever les plantes flétries, à mettre en ordre les meubles dérangés, ont perdu graduellement, grâce aux poètes, le caractère de méchanceté qu'elles tenaient des fictions gothiques. Leurs danses ont été égayées par l'introduction de *Puck*, aimable lutin, dont l'espièglerie plaisante a remplacé leurs mauvaises inclinations.

Ainsi, les fées de Shakespeare, de Drayton et Mennis, qui ne sont, au premier aspect, que d'excellentes créations de l'esprit, ont peu à peu changé complètement le type original qui leur avait donné naissance.

Tandis que les fées du sud recevaient des poètes de nouveaux attraits, celles de l'Écosse, moins heureuses, conservaient encore leur ancien caractère. Peut-être aussi que la persécution que ces pauvres esprits souffrirent de la part du clergé presbytérien, contribua, selon l'ordinaire, à

endurcir leur caractère, ou du moins à les faire craindre davantage par ceux qui habitaient leur territoire. La nature du pays aurait pu seule leur donner ces dispositions : car on est naturellement porté à prêter un caractère plus aimable et une forme moins effrayante aux fées qui se jouent dans les rayons de la lune au milieu des chênes de Windsor, qu'à celles qui hantent les bruyères solitaires et les montagnes arides du nord. Quoi qu'il en soit, il est certain, comme l'a remarqué récemment un spirituel voyageur, que les fées écossaises sont infiniment plus dures et plus terribles que leurs sœurs du royaume voisin.

On peut trouver quelques détails intéressans sur les *daoine shie*, ou les hommes de paix (car c'est ainsi que l'on nomme les fées dans les montagnes d'Écosse) dans l'ouvrage du docteur Graham, intitulé *Esquisses pittoresques sur le comté de Perth*. Bien que ces esprits ne soient pas absolument méchans, cependant ils ont la réputation d'être capricieux, vindicatifs et envieux : et l'on dit qu'ils vivent dans les ca-

vernes, sous terre, avec une espèce de splendeur. Les montagnards évitent toujours de leur parler, mais surtout le vendredi, car ce jour-là leur pouvoir est surtout redoutable. Comme ils sont invisibles, il est bon d'en parler toujours avec respect.

Les Écossais peignent leurs génies comme de petits êtres d'une nature mixte ou douteuse, capricieux et cruels dans leurs vengeances; ils habitent l'intérieur des collines, et surtout celles qui ont une forme conique, nommées en gallic *sighan*. La nuit, ils dansent au sommet, et laissent sur le gazon des marques circulaires, quelquefois jaunes et brûlées, d'autres fois d'une teinte vert foncé. Il est dangereux de s'y endormir ou de s'y trouver après le coucher du soleil. On attribue de même aux fées ces traces que la foudre laisse quelquefois sur le gazon qu'il enlève avec une régularité singulière. Lorsque les bestiaux sont saisis d'une crampe soudaine, on dit qu'ils sont *frappés par les fées*, et le remède reconnu est de frotter la partie malade avec un bonnet bleu, ce qui, comme on le pense, rétablit souvent la circu-

lation. Les cailloux triangulaires, que l'on trouve souvent en Écosse, et qui servirent sans doute autrefois aux naturels pour armer leurs flèches, passent pour être les armes des fées, et on les nomme *les pointes des flèches des fées*. Ces haches d'armes antiques grossièrement travaillées en bronze, et que l'on nomme *celts*, passent pour être de la même manufacture. Du reste, leurs talens ne se bornent pas, comme ceux des *duergars gothiques*, à la fabrication des armes; on les entend marteler dans des cascades, des précipices et des cavernes, où, comme les nains dont parle George Agricola, ils s'étudient à imiter toutes les occupations des hommes. Le ruisseau de Beaumont, par exemple, qui forme dans son cours de nombreuses cascades, est bien connu pour être hanté par les fées, et les pierres que l'action de l'eau a percées et arrondies sont appelées les coupes et les plats des fées. Souvent on pense qu'il n'est pas prudent de passer près de ces endroits, sans avoir pratiqué quelque cérémonie pour détourner le courroux des fées. Il y a sur le haut de Minch-Muir, mon-

tagne du comté de Peebles, une source nommée *le puits aux fromages*, parce que autrefois ceux qui passaient près de là y jetaient un morceau de fromage en offrande aux fées à qui il était consacré.

De même que les *feld-elfen* des Saxons, les fées écossaises préfèrent la couleur verte dans leurs vêtemens. Cependant, quelquefois dans les marais, on les voit habillées de draperies brunes ou grises. Souvent elles font des cavalcades invisibles, et l'on ne reconnaît leur présence que par le tintement aigu de leurs brides. Dans ces occasions, elles empruntent quelquefois les chevaux des hommes; et quand on les trouve le matin tout en sueur dans leur écurie, la crinière et la queue ébouriffées et en désordre, les palfreniers en rejettent volontiers la faute sur les fées. Peut-être aussi l'habitude qu'ont les fées d'aller boire les meilleurs vins dans les celliers, est-elle aussi une invention de quelque sommelier infidèle. Un autre grand amusement des fées, c'est la chasse. — Un jeune matelot, voyageant de nuit dans l'île de Man, pour se rendre à la maison de sa sœur,

dans le village de Kirk-Merlugh, entendit le galop des chevaux, les cris d'un chasseur, et le son du cor. Tout cela lui plut tellement qu'il suivit la chasse pendant plusieurs milles, et ce ne fut qu'à la maison de sa sœur qu'il apprit le danger qu'il avait couru. — Il ne faut pas oublier de dire que ces petits génies sont d'excellens jockeys, et qu'ils dédaignent de se servir des petits *ponies* de l'île qui sont cependant plus en rapport avec leur taille. Il en résulte que toute la fatigue de ces chasses tombe exclusivement sur les chevaux anglais et irlandais amenés dans l'île de Man. Un gentleman de Ballafletcher, raconta à M. Waldron, que ces excursions nocturnes lui avaient coûté trois ou quatre excellens coureurs. Le même auteur nous apprend cependant que les fées se servent quelquefois de moyens plus légitimes pour se procurer des chevaux. — Une personne de la plus grande véracité lui apprit qu'ayant un jour envie de vendre un cheval, il fut accosté dans les montagnes par un petit monsieur, simplement habillé, qui marchandait son cheval, disputa sur le prix,

et finalement l'acheta après quelques débats. A peine l'acheteur eut-il payé le prix convenu, et monté le cheval, que la terre s'ouvrit, et cheval et cavalier disparurent à la fois, à la grande surprise du vendeur, qui, du reste, n'éprouva nul inconvénient d'avoir trafiqué avec un maquignon si extraordinaire.

Nous espérons que le lecteur recevra avec respect cette histoire, ainsi que toutes celles qui viennent de M. Waldron ; car c'était un savant et un gentleman, et il nous apprend lui-même que, « quant » aux cercles sur le gazon, et à l'impression de très-petits pieds sur la neige, » j'en ai vu souvent, je ne puis le nier ; » et une fois j'ai entendu siffler comme » dans mon oreille, et cependant il n'y » avait personne auprès de moi. » Dans ce passage, on voit combien est contagieuse une atmosphère chargée de superstitions. Waldron avait vécu si long-temps avec les Manques, qu'il avait fini par croire à leurs légendes.

Le digne capitaine George Burton communiqua à Richard Bovet gentleman, au-

teur de l'intéressant ouvrage intitulé *Pandæmonium*, ou le *Cloître des diables ouvert*, les détails suivans sur un enfant singulier, nommé le garçon des fées de Leith, qui, à ce qu'il paraît, servait de tambour aux esprits qui se réunissent toutes les nuits à Calton-Hill, près d'Édimbourg.

« Il y a environ seize ans que quelques  
» affaires m'ayant amené et retenu à  
» Leith, ville qui est près d'Edimbourg,  
» dans le royaume d'Écosse, je rencon-  
» trais souvent un de mes amis dans une  
» maison où nous avons l'habitude d'aller  
» prendre un verre de vin pour nous ra-  
» fraichir. La femme qui tenait cette mai-  
» son jouissait d'une bonne réputation  
» dans le voisinage, ce qui m'engagea à lui  
» prêter plus d'attention lorsqu'elle me  
» parla d'un *garçon des fées*, comme elle le  
» nommait, qui demeurait dans cette vil-  
» le. Elle m'en dit des choses si singuliè-  
» res, que je désirai vivement de le voir à  
» la première occasion. Quelque temps  
» après, passant de ce côté, je fus abordé  
» par cette femme, qui me dit que le gar-  
» çon des fées était là, et me le montra

» dans la rue, jouant avec d'autres en-  
» fans. « Je m'approchai, et par de douces  
» paroles, accompagnées d'une pièce d'ar-  
» gent, je l'engageai à entrer dans la  
» maison avec moi. Là, en présence de  
» plusieurs personnes, je lui fis quelques  
» questions astrologiques auxquelles il ré-  
» pondit avec beaucoup d'esprit; et d'ail-  
» leurs tous ses discours annonçaient une  
» finesse bien au-dessus de son âge, qui  
» ne paraissait pas excéder dix ou douze  
» ans.

» Comme il était toujours à tambouri-  
» ner sur la table avec ses doigts, je lui  
» demandai s'il savait battre du tambour;  
» à quoi il répondit : Oui, monsieur, aussi  
» bien que personne en Écosse, car tous  
» les jeudis je bats toutes les marches pos-  
» sibles, pour certaines personnes qui ont  
» l'habitude de se réunir sous cette mon-  
» gne là-bas. Et en parlant, il montrait la  
» grande montagne entre Édimbourg et  
» Leith.—Comment! lui dis-je, mon gar-  
» çon, quelle compagnie avez-vous là? —  
» Il y a, dit-il, une grande compagnie  
» d'hommes et de femmes, et ils ont, pour

» se divertir, toute espèce de musique,  
» outre mon tambour. Ils ont de plus une  
» grande quantité de viandes et de vins,  
» et souvent, dans la même nuit, nous  
» sommes tous transportés en France ou en  
» Hollande, et rapportés ici en Écosse. Au  
» reste, pendant toute la fête, nous jouis-  
» sons de tous les plaisirs que l'on peut  
» avoir dans ce pays.—Je lui demandai  
» comment il faisait pour entrer sous cette  
» montagne. A quoi il répondit qu'il y  
» avait deux grandes portes qui s'ouvraient  
» pour eux, bien qu'elles fussent invisibles  
» pour les autres ; que dans l'intérieur il  
» y avait de grandes et belles chambres  
» aussi *bravement* meublées qu'aucune en  
» Écosse. Je lui demandai ensuite à quoi  
» je pourrais reconnaître qu'il disait la vé-  
» rité. Là dessus il me répondit qu'il allait  
» me dire ma bonne aventure ; que j'aurais  
» deux femmes ; qu'il voyait leur *appa-*  
» *rence* se reposer sur mes deux épaules,  
» et que toutes deux seraient de très-jolies  
» femmes. Comme il parlait de la sorte,  
» une femme du voisinage entra dans la  
» chambre, et lui demanda sa bonne aven-

» ture. Il lui dit qu'elle avait eu deux bâ-  
» tards avant son mariage, ce qui la mit  
» tellement en fureur qu'elle ne voulut  
» pas entendre le reste.

» La maîtresse de la maison me dit que  
» toute l'Écosse ensemble n'aurait pu l'em-  
» pêcher d'aller à son rendez-vous le jeudi  
» soir ; sur quoi, en donnant à ce garçon  
» encore un peu d'argent, je lui fis promettre  
» de venir me trouver au même endroit dans  
» l'après-midi du jeudi suivant. Il revint  
» effectivement au lieu et à l'heure dési-  
» gnés, et j'avais en même temps décidé  
» quelques amis à me tenir compagnie,  
» afin de le retenir si cela était possible.  
» Nous le plaçâmes au milieu de nous, et  
» nous lui fîmes force questions, auxquelles  
» il répondit fort bien, jusqu'à près de onze  
» heures, qu'il disparut tout d'un coup.  
» Cependant, m'étant aperçu de son ab-  
» sence, je courus à la porte et parvins à  
» lui mettre la main sur le collet et à le  
» ramener dans la même chambre. Nous  
» avions toujours les yeux fixés sur lui ;  
» cependant, il nous échappa encore à  
» l'improviste. Je le poursuivis de près :

» tout à coup il fit un cri dans la rue  
» comme s'il avait été attaqué, et depuis  
» ce temps je ne pus jamais le revoir. »

(*Pandæmonium*, etc., par George BURTON.)

L'*Histoire des bardes irlandais*, par M. Walker, nous apprend que les idées du peuple en Irlande, au sujet des fées, se rapprochent beaucoup de celles des Écossais. Elles habitent les anciens tombeaux nommés *Barrows*, et en sortent pour enlever des hommes; on les appelle les *bonnes gens*, et lorsque le vent élève un tourbillon de poussière ou de sable léger, les paysans s'imaginent que cela annonce une procession de fées, et ils prient Dieu de les faire passer bien vite.

Les fées écossaises demeurent dans des cavernes souterraines, à proximité des habitations des hommes, ou bien, comme le dit le peuple, sous le seuil de la porte. Dans ce dernier cas, elles établissent des liaisons avec les habitans des maisons, leur empruntent ou leur prêtent des ustensiles de ménage; enfin de part et

d'autre, on se rend toute sorte de petits services : c'est pourquoi on les nomme les *bonnes voisines* (1); car elles s'empressent en secret d'aller au-devant des besoins de leurs amis, et de les aider dans toutes leurs affaires, en cachant toujours leurs bienfaits.

L'anecdote suivante prouve que la con-

(1) Cette épithète n'est pas le seul exemple de l'extrême civilité du peuple écossais envers les esprits d'une nature douteuse, ou même décidément réprouvée. Le diable lui-même est poliment appelé *le bonhomme*. Cependant ce nom, tout étrange qu'il paraisse au premier abord, n'implique pas une idée de bonté. Le peuple appelle *le bonhomme* de telle ferme, le tenant ou le métayer en opposition avec le laird ou le propriétaire. De là le diable est appelé le tenant des régions infernales. L'histoire de l'église universelle cite « une horrible superstition » en usage à Garioch et dans d'autres endroits, qui « consiste à laisser inculte une portion de terrain » appelée *le clos du bonhomme*. »

Le but secret de cette pratique était de détourner la colère de Satan de dessus les possessions voisines. Il fallut employer plus d'une fois les foudres ecclésiastiques dans des assemblées générales du clergé, pour détruire cet usage qui touche de si près à la doctrine des mages.

naissance de ces démons domestiques peut quelquefois être fort utile.

Sir Godefroy Mamelloch, gentilhomme du comté de Galloway, prenait l'air à cheval auprès de sa maison, quand il fut soudainement accosté par un petit vieillard habillé de vert, et monté sur un palefroi blanc. Après les complimens d'usage, le vieillard apprit à sir Godefroy qu'il demeurait sous sa maison, et qu'il avait sujet de se plaindre que la gouttière ou le conduit des eaux venait se vider directement dans son salon de réception. Cette plainte si extraordinaire étonna, comme on le pense, sir Godefroy; mais, devinant la nature de l'être à qui il avait affaire, il lui répondit avec beaucoup de courtoisie, assurant le vieillard qu'il ferait changer la direction du conduit; et il tint parole. Plusieurs années après, sir Godefroy eut le malheur de tuer, dans une dispute, un gentilhomme du voisinage. Il fut mis en prison, jugé et condamné à mort. L'échafaud où il devait avoir la tête tranchée avait été dressé sur la hauteur où est situé le château d'Édimbourg. Déjà, il avait

touché l'endroit fatal, quand le vieillard et son cheval blanc fendirent la foule avec la rapidité de l'éclair. Sir Godefroy, par son ordre, monta en croupe; le *bon voisin* piqua des deux, et son cheval descendit au galop la pente presque à pic de la hauteur; jamais depuis on n'entendit parler du criminel ni de son sauveur.

Ce qui rend surtout les fées redoutables, c'est leur habitude d'enlever et de changer les enfans en nourrice, et même de voler des âmes appartenant à des corps humains. « Le vulgaire est persuadé », dit l'auteur d'une histoire manuscrite de Moray, « que dans les maladies de langueur, » les fées ont coutume de voler l'âme du » malade et de la remplacer par une âme » de fée. » Cette croyance est fort répandue sur la côte Est de l'Écosse, où l'on a même une pratique, probablement d'origine druidique, pour détourner le danger. Au croissant de la lune de mars, on coupe des branches flexibles de chêne et de lierre dont on fait des couronnes et des cercles, que l'on conserve jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Après ce temps,

si quelque personne est malade d'éthisie, on la fait passer trois fois au travers de ces cercles. Dans d'autres cas, le remède était plus violent, et au moins aussi dangereux que la maladie, comme on en jugera par l'extrait suivant :

« Il y a dans la paroisse de Suddie, du  
» comté d'Inverness, un usage remarqua-  
» ble, que je crois devoir noter. Au nord-  
» ouest de l'église, est une petite hauteur,  
» nommée la montagne de Therdie. A son  
» sommet est un puits que j'ai eu la eu-  
» riosité de visiter, à cause des histoires  
» singulières que l'on en rapporte. Quand  
» un enfant est malade, et que la maladie  
» traîne en longueur, de telle sorte qu'il  
» devient comme un squelette, le peuple  
» s'imagine qu'il est emporté (du moins  
» en substance) par les esprits, qui lais-  
» sent un fantôme à sa place. En consé-  
» quence, dans un certain temps de l'été,  
» ils portent les enfans éthiques auprès du  
» puits et les y laissent seuls toute une  
» nuit, pendant qu'ils veillent à une cer-  
» taine distance, s'imaginant que les fées  
» *les achèveront ou les guériront.* On dit

» que le plus grand nombre en réchappe.  
» Un vieux fermier qui demeure auprès  
» du puits, me dit qu'il avait vu guérir  
» plusieurs enfans de l'âge de huit ou  
» neuf ans, et que l'on y portait même  
» des personnes adultes. Un soir qu'il pas-  
» sait aux environs, il entendit des gé-  
» missemens, et, s'étant approché, il  
» trouva un homme qui était depuis long-  
» temps malade, enveloppé dans un plaid,  
» de manière qu'à peine pouvait-il re-  
» muer, car il était attaché par une corde  
» ou des entraves à un gros pieu fiché en  
» terre. A peine le fermier lui eut-il de-  
» mandé qui il était, qu'il le supplia de le  
» délier; par pitié pour son état, le fermier  
» desserra les langes dans lesquels on l'a-  
» vait pour ainsi dire emmailloté, mais,  
» si je me le rappelle, le malade ne guérit  
» pas.» (*Détails sur la paroisse Suddie.*  
MS.)

Suivant une doctrine plus récente, le pouvoir des démons sur les enfans, passe pour être considérable pendant tout le temps qui s'écoule depuis la naissance jusqu'au baptême. Pendant cet intervalle de

temps les enfans sont très-exposés à être enlevés par les fées, et les mères craignent fort qu'elles ne substituent un autre enfant à leur progéniture. Différentes cérémonies magiques étaient en usage dans l'Écosse pour faire revenir l'enfant qui avait été ainsi volé; mais le moyen le plus efficace était de faire rôtir l'enfant supposé sur des charbons. Alors il devait disparaître et le véritable enfant reparaisait dans le lieu même où il avait été enlevé autrefois (1). Je ne sais si, de nos jours, pareille expérience pourrait se faire sans exciter l'attention de la justice. La méthode prescrite dans la légende suivante, est déjà même un peu trop hasardeuse.

« Une certaine femme qui avait mis son

(1) On se servait aussi de recettes moins dangereuses. L'éditeur possède une petite relique, appelée par tradition  *pierre de crapaud* , dont l'influence préservait les femmes enceintes du pouvoir des démons et des accidens qui pourraient naître de leur état. Ce talisman a été conservé soigneusement par plusieurs générations; quelquefois il a été mis en gage pour des sommes d'argent considérables, et toujours racheté, tant l'on croyait à son efficacité.

» enfant en nourrice à la campagne, le  
» trouva tellement changé quand elle le  
» reprit, qu'à peine put-elle le reconnaître.  
» Cependant elle le prit avec elle, comptant  
» qu'il deviendrait plus fort avec le temps ;  
» mais, au bout de plusieurs années,  
» comme il ne pouvait ni parler ni mar-  
» cher, la pauvre femme était obligée de  
» se donner bien du mal à le porter dans  
» ses bras. Un jour, un vieillard passa  
» près de sa porte, et lui dit : Dieu vous  
» bénisse, madame, et votre pauvre en-  
» fant. Donnez, s'il vous plaît, quelque  
» chose à un pauvre vieillard. — Ah ! cet  
» enfant, dit-elle, est cause de tous mes  
» chagrins ; et alors elle raconta son his-  
» toire, ajoutant qu'elle était sûre que cet  
» enfant n'était pas le sien, et qu'il avait  
» été changé en nourrice. Le vieillard,  
» à qui l'expérience en avait beaucoup  
» appris sur ces matières, lui conseilla,  
» pour découvrir la vérité, d'allumer  
» un feu clair, de bien balayer lâtre, et  
» de placer devant, l'enfant bien atta-  
» ché dans sa chaise, pour qu'il ne pût  
» tomber ; puis de casser douze œufs, et

» de placer devant l'enfant les vingt-quatre  
 » demi-coquilles; cela fait, de sortir et  
 » d'écouter à la porte. Si l'enfant parle, il  
 » est très-certainement supposé : alors, il  
 » n'y a rien de mieux à faire que de le  
 » mettre, malgré ses cris, sur un fumier,  
 » et de l'y laisser jusqu'à ce qu'on ne l'en-  
 » tende plus. La femme ayant ponctuelle-  
 » ment exécuté tout ce que le vieillard avait  
 » prescrit, entendit l'enfant qui disait tout  
 » seul : J'avais sept ans quand on m'a  
 » mis en nourrice, et il y a quatre ans  
 » que je suis ici; mais jamais je n'ai vu  
 » tant de terrines de lait. Aussitôt la  
 » femme le prit, le jeta sans pitié sur le  
 » tas de fumier, et l'y laissa jusqu'à ce que  
 » sa voix semblât s'élever dans l'air. Elle  
 » sortit alors, et trouva à sa place son vé-  
 » ritable enfant, beau et bien formé. »  
 (*Traité amusant de Sorcellerie.*)

C'est dans l'ouvrage déjà cité plusieurs  
 fois, de Waldron, sur l'île de Man, que  
 l'on trouve les détails les plus circonstan-  
 ciés sur un enfant supposé :

« Je me déterminai, dit cet auteur,  
 » à aller voir un enfant supposé, à ce

» que les gens disaient, et, en vérité, je  
» fus aussi surpris que frappé d'horreur,  
» à la vue de cette créature. Aucun enfant  
» sous le ciel ne pourrait avoir une plus  
» jolie figure ; mais, bien qu'âgé de cinq ou  
» six ans, et sain de corps en apparence, il  
» était incapable de marcher, de se tenir  
» debout, et même de plier une seule arti-  
» culation. Ses membres étaient très-long  
» pour son âge, mais plus grêles que ceux  
» d'un enfant de six mois. Son teint était  
» d'une délicatesse extrême, et ses cheveux  
» étaient les plus beaux du monde. Jamais  
» il ne parlait ni ne criait ; il mangeait à  
» peine, et rarement on le voyait sourire ;  
» mais si quelqu'un l'appelait *marmot de*  
» *fées*, il fronçait le sourcil et regardait  
» fixement ceux qui l'avaient irrité, avec  
» un regard qui semblait les percer  
» d'outre en outre. Sa mère, ou plutôt sa  
» mère supposée, qui était très-pauvre,  
» était obligée d'aller travailler en jour-  
» née, et le laissait seul pendant des jours  
» entiers. Alors les voisins allaient quel-  
» quefois regarder à la fenêtre comment il  
» se comportait quand il était seul ; et

» toutes les fois qu'ils l'observèrent, ils le  
» trouvèrent riant et comme transporté  
» de joie. Cela leur fit supposer qu'il était  
» avec une compagnie plus agréable pour  
» lui que celle des mortels; et ce qui ren-  
» dait cette conjecture encore plus vrai-  
» semblable, c'est que, lors même que sa  
» mère l'avait laissé sale à la maison, elle  
» le trouvait toujours à son retour débar-  
» bouillé, et les cheveux peignés avec le  
» plus grand soin. »

Waldron parle aussi d'une pauvre femme pour les enfans de laquelle les fées avaient pris un goût tout particulier. Quelques soirées après son accouchement, toute la famille fut alarmée par le cri effrayant : « Au feu ! » Tous coururent à la porte, et la pauvre mère resta dans son lit toute tremblante, incapable de défendre son enfant, qui lui fut enlevé par une main invisible. Heureusement, le retour de ses commères, après cette alarme vaine, effraya les fées, qui laissèrent tomber l'enfant, que l'on trouva par terre et criant auprès de la porte. Au second accouchement de la même femme, on entendit du

bruit dans l'étable; tous les assistans y coururent. Tout était tranquille dans l'étable; mais, hélas! pendant leur absence, l'enfant avait été enlevé, puis abandonné au milieu de la rue. Mais à la troisième aventure de ce genre, une fausse alarme éloigna encore les amis de l'accouchée, qui resta seule avec la nourrice endormie. Cette fois, la mère vit clairement que son enfant lui était enlevé; mais elle ne put deviner par quel moyen. Elle eut beau appeler la nourrice à son secours, la bonne dame avait pris une trop forte dose des cordiaux, qui ne sont pas épargnés dans ces occasions, pour se réveiller facilement. Bref; l'enfant fut cette fois enlevé tout-à-fait, et une petite créature difforme et amaigrie avait été mise à sa place, toute nue, à côté d'un paquet roulé qui contenait les vêtemens de l'enfant enlevé. Cette espèce de monstre vécut neuf ans, ne mangeant rien que quelques herbes, ne parlant ni ne marchant, et ne remplissant en un mot aucune des fonctions de l'humanité; il ressemblait en tout

à cet enfant supposé dont nous venons de parler.

Mais le pouvoir des fées ne se borne pas aux enfans non baptisés, il s'étend souvent aux personnes adultes, sur celles surtout qui ont été dévouées au diable dans une exécration par leurs parens ou par leurs maîtres; celles qui se sont endormies, après le coucher du soleil, sous un rocher ou sur un gazon appartenant aux fées; enfin, ceux qui se mêlent aux orgies nocturnes des esprits.

Il existait, dans le XVI<sup>e</sup>. siècle, une tradition sur un des ancêtres de la noble famille des Duffus. « Un jour qu'il marchait » dans la campagne, auprès de sa maison, » il se sentit emporté par l'air, et le lendemain il se trouva à Paris, dans les » caves du roi de France, une coupe d'argent à la main. Amené en présence du » roi, on lui demanda qui il était, et comment il s'était introduit dans ce lieu. — » Il déclara son nom et son pays, et le » lieu de sa résidence. Il ajouta que tel » jour de tel mois (qui se trouva être précisément la veille) étant dans les champs,

» il entendit le bruit d'un tourbillon de  
» vent et des voix qui criaient : *Cheval et*  
» *gerbe de blé!* (c'est le cri dont les fées  
» font usage quand elles se transportent  
» d'un lieu à un autre.) Sur quoi il se mit  
» aussitôt à crier ; *Cheval et gerbe de blé!*  
» Et sur-le-champ les fées, l'enlevant au  
» travers des airs, le transportèrent dans  
» cet endroit, où, après avoir bien bu, il  
» s'était endormi. — Pendant son som-  
» meil, la compagnie dont il faisait partie  
» s'en était allée, en le laissant dans la  
» position où il avait été trouvé. On dit  
» que le roi de France le congédia, en lui  
» faisant cadeau de la coupe qu'il avait à  
» la main quand on le réveilla. Le narra-  
» teur affirme que la coupe était encore  
» conservée dans la famille, et qu'on la  
» nommait la coupe des fées. »

Il ajoute que M. Steward, tuteur du lord Duffus, de son temps, lui avait raconté que « dans son enfance, étant au collège à  
» Forres, il s'amusait, avec quelques-uns  
» de ses camarades, à fouetter des sabots  
» dans le cimetière, devant la porte de  
» l'église. Tout d'un coup, bien que l'air

» fût très-calme, ils entendirent un bruit  
» de vent, et virent à quelque distance  
» une petite poussière s'élever en tourbil-  
» lonnant, et se diriger du côté où ils  
» jouaient; sur quoi ils commencèrent  
» tous à se siguer; mais un de la troupe,  
» plus hardi que ses compagnons, s'écria :  
» Cheval et gerbe de blé, prenez mon sa-  
» bot! A l'instant, ils virent le sabot en-  
» levé de terre, mais sans distinguer de  
» quel côté il était lancé, à cause de la  
» poussière dont nous avons parlé. Ils  
» cherchèrent long-temps en vain le sabot  
» aux environs de l'endroit où ils avaient  
» joué; depuis, ils le retrouvèrent dans le  
» cimetièrè, de l'autre côté de l'église. »

Malgré l'exemple de lord Duffus et du sabot, l'opinion générale était que les personnes ainsi tombées au pouvoir des fées, ne pouvaient revoir les habitations des hommes qu'après sept années. Au bout de sept autres années elles disparaissaient de nouveau, et rarement ensuite les re-voyait-on parmi les mortels. Les récits qu'elles ont faits de leur situation diffèrent dans quelques détails; quelquefois on les

représente comme menant une vie toujours agitée, sans cesse errant au clair de la lune. Suivant d'autres versions, les prisonniers habitent un pays agréable, que cependant leur position leur fait paraître affreux; car, tous les sept ans, un d'entre eux est offert en sacrifice au diable : cette circonstance se retrouve dans la ballade du jeune Tamlane, où l'on appelle cette pratique « payer l'impôt à l'enfer, ou suivant d'autres la dîme. » Le peuple explique ainsi l'envie qu'ont les fées d'enlever de jeunes enfans pour les remplacer lors des paiemens de ce tribut terrible.

Quant à la manière de *regagner* ou de retirer du pouvoir des fées les personnes qu'elles ont enlevées, les traditions ne s'accordent pas; mais l'opinion populaire, contraire à ce que l'on pourrait inférer du conte suivant, est que toute réclamation est nulle devant la cour des fées, si elle n'est faite dans l'an et jour.

Au surplus, pareille poursuite exige une grande intrépidité, et ne peut s'accomplir que la *nuit sainte*, celle du 31

octobre, lors de la grande procession annuelle de toutes les fées.

L'entreprise, qui fait la catastrophe de Tamlane, est plus heureuse que ne l'ont été la plupart des essais de ce genre.

La femme d'un fermier du Lothian avait été enlevée par les fées; et pendant le temps de sa captivité elle apparaissait souvent les dimanches à ses enfans, qu'elle peignait. Une fois, au milieu de cette occupation, son mari l'accosta, et apprit d'elle l'événement qui avait occasioné leur séparation; elle lui enseigna ce qu'il avait à faire pour la délivrer, et l'exhorta à s'armer de tout son courage, puisque son bonheur temporel et éternel dépendait du succès de son entreprise. Le fermier, qui aimait beaucoup sa femme, sortit le soir du 31 décembre, et, s'étant placé dans un fourré de broussailles, il attendit impatiemment la procession des fées. Au tintement des brides, et au bruit surnaturel de la cavalcade, le cœur lui manqua, et il laissa passer tout le cortège diabolique sans l'arrêter. Aussitôt que le dernier fantôme l'eut dépassé, toute la troupe dispa-

rut en poussant de longs éclats de rire , au milieu desquels il reconnut la voix de sa femme , qui s'écriait d'un ton lamentable , qu'il l'avait perdue à jamais.

Un événement de ce genre , mais bien réel , eut lieu , de mémoire d'homme , dans la ville de North-Berwick. La femme d'un homme au-dessus des dernières classes du peuple , ayant été laissée seule dans une maison peu de jours après son accouchement , fut saisie de convulsions , naturelles dans son état , qui l'emportèrent avant que l'on pût la secourir. La famille , qui avait été faire du foin , trouva en rentrant le corps tout défiguré. Cette circonstance , conséquence ordinaire de son genre de mort , fit penser à quelques-uns des spectateurs qu'elle avait été enlevée par les fées , et que le cadavre qu'ils voyaient n'était qu'une illusion magique. Le mari , au moment même , ne fit pas probablement beaucoup d'attention à cette conjecture. Le corps fut enterré , et après un espace de temps voulu par la décence , le veuf , sentant que ses affaires domestiques ne pouvaient se passer d'une ménagère ,

fit sa cour à une jeune femme du voisinage. Cependant le souvenir de sa femme, qu'il avait tendrement aimée, le poursuivait dans son sommeil. Un matin il vint tout effaré trouver le ministre de la paroisse, et lui raconta que sa femme lui était apparue la nuit précédente, lui avait dit qu'elle était captive au pays des fées, et l'avait conjuré d'essayer de la délivrer. Elle lui avait de plus ordonné d'amener à minuit auprès de son tombeau, le ministre et quelques autres personnes qu'elle nomma. On devait alors exhumer son corps et réciter quelques prières, après quoi le cadavre s'animant tout d'un coup se mettrait à courir. L'un des assistans, le meilleur coureur de la paroisse, devait le poursuivre; et s'il pouvait l'attraper avant qu'il eût fait trois fois le tour du cimetière, le reste des assistans devait venir à son secours, et retenir le corps malgré les efforts qu'il ferait pour leur échapper, et les formes étranges qu'il pourrait prendre. De cette manière, la délivrance de la captive serait complète. Le ministre, homme sensé, représenta à son paroissien

l'indécence et l'absurdité de sa proposition, et le renvoya. Le dimanche suivant, les premiers bans ayant été proclamés pour le mariage du veuf et de sa seconde fiancée, sa première femme ne manqua pas de lui faire, la nuit, une autre visite encore plus effrayante que la première. Elle lui reprocha son incrédulité, son inconstance et son peu de tendresse; et, pour lui prouver que ce n'était pas une illusion aérienne qui lui apparaissait, elle donna à téter au plus jeune de ses enfans. Cet homme, encore plus épouvanté, eut de nouveau recours à son pasteur, qui trouva un expédient admirable pour terminer ses inquiétudes; ce fut de le dispenser de la solennité du second ban, et de le marier sur-le-champ à sa jeune fiancée. Depuis ce moment, son repos ne fut plus troublé par des fantômes.

Après avoir terminé les observations générales sur la croyance aux fées, observations qui, bien que minutieuses, ne paraîtront pas peut-être entièrement dépourvues d'intérêt, il nous reste à donner quelques éclaircissemens particu-

liers sur la ballade du jeune Tamlane.

Carterhaugh est une plaine située au confluent de l'Ettrick et du Yarrow, dans le Selkirkshire, à environ un mille au-dessus de Selkirk et à deux milles au-dessous du château de Newark, ruine imposante, qui domine le cours du Yarrow, et que l'on dit avoir été autrefois la demeure du père de notre héroïne, bien que d'autres la placent dans la tour d'Oakwood. Les paysans montrent sur la plaine ces cercles électriques, dans lesquels le peuple croit voir les traces des danses des fées : c'est là, disent-ils, que furent placés les cuves de lait dans lesquels Tamlane fut plongé pour opérer son désenchantement ; et jamais, suivant eux, le gazon ne repoussera dans ces endroits. — Miles Cross (ou peut-être Mary's Cross, *la croix de Marie*), où la belle Jeannette attendit la procession des fées, était, dit-on, auprès du château de Bowhill, appartenant au duc de Buccleugh, à environ un demi-mille de Carterhaugh.

Nulle part, en Écosse, plus que dans le comté de Selkirk, les fées n'ont conservé

plus opiniâtement leur empire. Les plus incrédules parmi les paysans osent seulement affirmer que leurs apparitions et leurs tours malicieux n'ont cessé, ou même ne sont devenus rares, que depuis que la lumière de l'Évangile a brillé dans toute sa pureté. Cependant on cite encore une espièglerie des fées qui eut lieu le siècle dernier. Un pauvre homme qui gagnait sa vie à arracher de la fougère sur *Peatlaw*, colline aux environs de Carterhaugh, avait abandonné son travail pour se coucher et s'endormir dans un *cercle de fées*. Quand il se réveilla, il fut bien surpris de se retrouver au milieu d'une ville populeuse, qui lui était aussi inconnue que l'espèce de voiture qui l'y avait transporté. Son habit était resté sur le *Peatlaw*; et son bonnet, qui était tombé pendant son voyage aérien, fut trouvé depuis accroché à la flèche du clocher de Lanark. Heureusement que ce pauvre homme rencontra un charretier qui le connaissait, et qui le ramena à Selkirk, par un transport moins rapide que celui qui l'avait amené à Glasgow.

Tous crurent implicitement qu'il avait

été enlevé par les fées, sans examiner s'il n'avait pas eu des raisons particulières de quitter son pays, et de faire croire qu'il ne s'en était pas éloigné à dessein.

### LE JEUNE TAMLANE.

« JE vous le défends, ô vous toutes jeu-  
» nes fillettes qui portez de l'or sur vos che-  
» veux; n'allez pas à Carterhaugh, car  
» c'est là qu'est le jeune Tamlane.

» De celles qui vont à Carterhaugh nulle  
» n'en revient sans lui laisser en gage,  
» qui, ses bagues d'or, qui, son manteau  
» vert, et qui, son pucelage.

» Des bagues d'or, fillettes, vous en pou-  
» vez acheter, des manteaux verts, vous en  
» pouvez filer; mais si vous perdez votre pu-  
» celage, jamais vous ne pourrez le ravoïr.»

Alors lui dit la belle Jeannctte, la plus belle de sa famille : « J'irai me promener  
» à Carterhaugh, et sans lui en demander  
» la permission. »

Jeannette a retroussé son jupon vert , un peu au-dessus du genou , et elle a tressé ses cheveux blonds un peu au-dessus des sourcils.

Et quand elle est venue à Carterhaugh , elle s'est approchée du puits ; et tout auprès était un palefroi immobile , mais Tamlane était éloigné.

Elle a cueilli une rose rouge , une rose rouge , puis une encore , en tout trois. Soudain apparaît un tout petit , petit homme aux genoux de la damoiselle.

Il dit : « Pourquoi cueillez-vous roses , Jeannette ? Pourquoi touchez-vous à mon arbre ? et pourquoi venez-vous à Carterhaugh sans ma permission ? »

Elle dit : « Carterhaugh est à moi ; mon papa me l'a donné , j'irai me promener à Carterhaugh , et sans ta permission. »

Il l'a prise par sa main blanche comme lait , et l'a menée au milieu de la verte feuillée. — Ce qu'ils y firent , je n'en sais rien ; la verte feuillée m'empêchait de voir.

Il l'a prise par sa main blanche eomme lait, et l'a menée au milieu des roses rouges ; ee qu'ils firent , je n'en sais rien ; mais elle ne revint pas fille.

Quand elle revint au château de son père , elle était pâle et défaite ; ils crurent qu'elle allait faire quelque grosse maladie , ou qu'elle avait causé avec un bon ami.

Elle ne peignait plus ses cheveux blonds, sa tête ne l'occupait guère , et toute chose que prenait la pauvre enfant semblait lui être un venin mortel.

Vingt-quatre damoiselles , toutes jolies , s'amusaient à la balle. Jeannette , la plus belle de toutes , était la plus tôt fatiguée de toutes ses compagnes.

Vingt-quatre damoiselles , toutes jolies , s'amusaient aux échecs , et la belle Jeannette a quitté le jeu, verte eomme le gazon.

Alors parla un vieux chevalier à la tête grise , assis sur les murs du château :

« Hélas ! toujours , hélas pour toi , Jean-  
» nette ! mais on nous accusera tous.

—» Tais-toi, vieux chevalier grisonnant ;  
» puisses-tu mourir de malemort ! Je nom-  
» merai qui je voudrai pour père de mon  
» enfant ; mais ne crains rien , je ne te  
» nommerai pas. »

Alors parla son père chéri ; il parla avec  
douceur et avec tendresse : « Hélas ! hélas !  
» ma bonne Jeannette ; je crains que tu  
» ne sois grosse.

—» Si je suis grosse , mon père , moi seule  
» suis à blâmer. Pas un seul chevalier  
» dans votre château ne donnera un nom  
» à mon enfant.

» Si je suis grosse , mon père , on verra  
» une naissance merveilleuse ; car je jure-  
» rai que , si je deviens mère , nul homme  
» sur terre n'en est la cause.

» Si mon amant était un chevalier de  
» ce monde , comme il est un lutin  
» gris , je ne donnerais pas mon cher

» amant pour aucun seigneur de votre  
» cour. »

Elle s'est parée, elle a mis force épingles, puis au clair de la lune elle est partie pour Carterhaugh, pour parler au jeune Tamlane.

Et, quand elle est venue à Carterhaugh, elle s'est approchée du puits; elle vit tout auprès un palefroi immobile, mais Tamlane était éloigné.

Elle a cueilli une rose double, puis une rose encore, seulement deux, lorsque soudain apparaît et s'élançe le jeune Tamlane; il dit : « Damoiselle, n'en cueillez pas davantage.

» Pourquoi cueillez - vous cette rose,  
» Jeannette, dans mon jardin verdoyant ?  
» Pourquoi voulez-vous tuer ce bel enfant  
» que nous avons fait à nous deux ? »

— « Dites-moi la vérité, Tamlane, ne  
» mentez pas d'un mot; si jamais vous  
» avez été en chapelle sainte, si jamais  
» vous avez été en odeur de chrétienté. »

— « Je te dirai la vérité, Jeannette ; je  
» ne mentirai pas d'un mot. Un chevalier  
» m'enfanta , une dame me porta , mes  
» parens furent semblables aux tiens.

» Randolphe , comte de Murray , fut  
» mon père ; Dunbar , comte de March ,  
» est le tien. Nous nous aimions , quand  
» nous étions petits enfans , tu peux en-  
» core t'en souvenir.

» Quand je fus devenu un garçon de  
» neuf ans , mon oncle me fit quérir , pour  
» chasser , oiseler , chevaucher avec lui ,  
» et lui tenir compagnie.

» Un jour , vint un vent du nord , un  
» vent froid et glacial ; un sommeil mortel  
» me saisit , et je tombai à bas de mon  
» cheval.

» La reine de féerie me garda pour ha-  
» biter cette colline verte là-bas , et je suis  
» tout lutin , des pieds à la tête ; belle  
» dame , regarde-moi bien.

» Pour nous qui vivons au pays de féé-  
» rie , les maladies , les chagrins , sont

» inconnus. Je laisse là mon corps quand  
» je veux, et le reprends ensuite.

» Je laisse mon corps quand je veux, et  
» j'y rentre après; nous vivons aussi com-  
» modément dans l'air que sur la terre.

» De forme, de taille, nous pouvons  
» changer; nous pouvons grandir et rape-  
» tisser; une vieille coquille de noix nous  
» contient aussi-bien qu'un superbe palais.

» Nous dormons dans la rose douce et  
» parfumée; nous nous jouons dans la  
» fontaine; nous gambadons dans le souf-  
» fle des vents, ou nous glissons sur les  
» rayons de soleil.

» A nos besoins servent les trésors du  
» riche qui, sans être reconnaissant, em-  
» ploie à de mauvaises œuvres les biens  
» qu'il gagne, et a soif d'en acquérir de  
» nouveaux (a).

» Jamais je ne m'ennuierais, Jeannette,  
» de demeurer au pays de féerie; mais,  
» hélas! tous les sept ans on paie la dîme

» à l'enfer, et je suis si gras et si haut en  
» couleur, que je crains d'être choisi.

» Cette nuit est la sainte nuit, Jean-  
» nette, demain sera le saint jour; et si  
» vous voulez délivrer votre amant, vous  
» n'avez pas de temps à perdre.

» Cette nuit est la sainte nuit, où che-  
» vauchent tous les gens de féerie, et celles  
» qui veulent délivrer leurs amis, qu'elles  
» aillent à la croix de *Miles*. »

— « Mais, comment te distinguerai-je,  
» Tamlane? Comment pourrai-je te recon-  
» naître parmi tant de chevaliers infer-  
» naux? Jamais je n'ai vu chose pareille. »

— « La première compagnie passera  
» devant toi, ne dis rien, et laisse-la che-  
» vaucher; la seconde compagnie passera  
» devant toi, ne dis rien, et tu feras sa-  
» gement; la troisième compagnie passera  
» devant toi, et je serai de cette troupe.

» D'abord laisse passer le coursier noir,  
» Jeannette; puis après laisse passer le

» bai, mais arrête le cheval blanc comme  
» lait, et renverse le cavalier ;

» Car je monte le cheval blanc comme  
» lait, et je suis le plus près du monde ;  
» parce que j'ai été un chevalier baptisé,  
» ils m'ont donné ce renom.

» Ma main droite sera gantée, Jean-  
» nette, ma gauche sera nue : voilà les  
» gages que je te donne, sois sûre que je  
» serai là.

» Dans tes bras, Jeannette, ils me chan-  
» geront en couleuvre, en serpent ; mais  
» tiens-moi ferme, ne me lâche pas, si tu  
» veux être ma femme.

» Dans tes bras, Jeannette, ils me chan-  
» geront en couleuvre, en aspic : dans tes  
» bras, Jeannette, ils me changeront en  
» fagot flambant et pétillant.

» Dans tes bras, Jeannette, ils me chan-  
» geront en une masse de fer rouge ; mais  
» tiens-moi ferme, ne me lâche pas ; je  
» ne te ferai pas de mal.

» D'abord trempe-moi dans une cuve  
» de lait, puis dans un baquet d'eau,  
» mais tiens-moi ferme, ne me lâche pas;  
» je serai le père de ton enfant.

» Puis dans tes bras ils me transforme-  
» ront en renard, en anguille, mais tiens-  
» moi ferme, ne me lâche pas, s'il est  
» vrai que tu m'aimes.

» Dans tes bras, Jeannette, ils me chan-  
» geront en colombe, en cygne, et enfin ils  
» me changeront dans tes bras, en homme  
» nu comme sortant du sein de sa mère.  
» Jette sur moi ton manteau vert, alors  
» je redeviendrai moi-même. »

Sombre, sombre était la nuit, et le chemin glaçait d'horreur, quand la belle Jeannette a mis son manteau vert, et s'en est allée à la croix de Miles.

Le ciel était noir, la nuit obscure, et le lieu effrayant; mais Jeannette se tenait debout, et ne pensa qu'à embrasser son amant.

Voilà qu'entre minuit et une heure un vent du nord arracha l'herbe longue,

et soudain elle entendit des sons magiques que lui apportait ce vent qui passait.

Quand tout était enseveli dans un calme de mort, elle entendit le tintement des brides ; et Jeannette fut aussi contente de cela, que d'aucune chose sur terre.

Leurs pipeaux d'avoine sifflaient, que c'était une merveille : la petite ciguë y joignait ses sons perçans, et des notes plus bruyantes de la grande ciguë et du roseau de marais venaient effrayer l'oreille ; mais des sons solennels, et des pensées sérieuses, les fées n'en peuvent souffrir.

Inspirés par l'amour ou la joie, les esprits chantent comme l'alouette dans les airs ; mais chez eux, de bon sens, ou de pensées graves, vous en cherchez vainement.

Sans s'effrayer, la belle Jeannette était debout sur la sombre bruyère ; et plus bruyante, plus bruyante était leur musique à mesure qu'ils chevauchaient.

Jean Falot, ouvrant la marche, leur

prêtait sa clarté vacillante, et bientôt elle vit toute l'armée des fées, chevauchant à sa vue.

D'abord passa le coursier noir, et puis passa le coursier bai; mais vite elle arrêta le coursier blanc comme lait, et renversa son cavalier par terre.

Elle le renversa de son coursier blanc comme lait, et laissa tomber la bride. Soudain s'éleva une clameur étrange : « Il est » délivré d'entre nous ! »

Dans les bras de la belle Jeannette, ils l'ont changé en lézard, en asprie : elle le tint ferme sous toutes les formes, pour qu'il fût le père de son enfant.

Enfin, dans ses bras, ils l'ont changé en homme nu comme sortant du sein de sa mère; elle l'enveloppa dans son manteau vert, et ainsi elle garda son amant.

Alors parla la reine des fées du milieu d'un buisson de genêts : « Celle qui a en-

» levé le jeune Tamlane s'est acquis gentil  
» écuyer. »

Alors parla la reine des fées du milieu  
d'une touffe de seigle : « Elle a pris le  
» plus beau cavalier de toute ma compa-  
» gnie.

» Mais si j'avais su, Tamlane, dit-elle,  
» qu'une dame dût t'emporter, je t'au-  
» rais arraché tes deux yeux gris pour te  
» donner deux yeux d'arbre (1).

» Si je l'avais su, Tamlane, seulement  
» avant que tu revinsses de ta maison, je  
» t'aurais arraché le cœur, et je t'aurais  
» mis en place un cœur de pierre.

» Si j'avais eu hier seulement l'esprit  
» que j'ai acheté aujourd'hui, sept fois  
» j'aurais payé mon tribut à l'enfer, avant  
» qu'on te délivrât. »

(1) *Boutons, bourgeons.*

## NOTE.

(a) C'est une idée assez généralement répandue, que les méchans sont plus que d'autres exposés aux déprédations des mauvais esprits. Le conte suivant, extrait de Heywood, en fournit une preuve.

Un vieux moine plein de vertu vint un jour faire une visite à son neveu qui était aubergiste. Celui-ci lui confessa que, bien qu'il mît en œuvre tous les tours de passe-passe connus dans son métier, il restait toujours dans la misère. Le moine secoua la tête, et lui demanda à voir son garde-manger ou son office. Comme ils y furent entrés, le saint personnage rendit visible, à l'hôte, un immense fantôme dont le ventre, aussi-bien que le reste du corps, annonçait qu'il était gorgé de nourriture, et qui cependant continuait à s'engraisser aux dépens de l'aubergiste, dévorant le contenu d'un buffet, et l'arrosant ensuite avec tout un tonneau de vin. « Tes viandes et ton vin, dit le moine, seront » exposés aux déprédations de ce fantôme tant » que tu ne renonceras pas à tes pratiques fraudu- » leuses et à tes prix exagérés. » Au bout d'un an le moine revint le voir. L'hôte avait changé de vie, et donnait alors mesure chrétienne à ses habitués ; aussi il était dans l'abondance. En visitant de nouveau l'office, ils virent le même fantôme, mais prodigieusement diminué de taille, et s'efforçant en vain

d'atteindre les plats et les bouteilles ; en un mot, il était comme Tantale au milieu de l'abondance. Le bon Heywood termine ainsi son conte : « Dans ce » discours , nous sommes loin de prétendre que des » esprits engraissent en mangeant : toutefois » est-il certain que, par permission divine, ils ont » tout pouvoir sur les biens extorqués.....

» Toute fraude et mauvaise pratique amaigrit le » trompeur et engraisse le diable. »

## ERLINGTON.

Erlington avait une belle fille. Il l'a tentée d'un grand péché, car il a bâti une grosse tour, pour y enfermer cette belle.

Et il a commandé à ses sœurs, toutes les six, et à ses frères, tous les sept, de la veiller durant toute la nuit, au moins de la visiter soir et matin.

Dans cette grosse tour, jà n'avait-elle été qu'une nuit, quand voici venir William, son ami : il frappe à la porte et crie : « Y a-t-il quelqu'un ? »

— « Qui est là, à la porte de ma tour, » qui frappe si tard et connaît si bien la » serrure ? — Oh ! c'est William, ton fidèle » ami ; ouvre-moi, je t'en prie, et laisse- » moi entrer. »

— « Mais dans ma tour est une veillée, » dans la veillée nombre de gens ; mais le » matin j'irai au bois, là où fleurit la » bruyère, à l'aurore matinale. »

Puis dans son lit elle est rentrée ; elle

y resta jusqu'à ce que le coq eût chanté trois fois, puis elle dit à toutes ses sœurs : « Damoiselles, il est temps de se lever. »

Elle a mis sa robe de soie, sur son sein une épingle d'argent, puis tenant une sœur de chaque main, au bois elle s'en est allée.

Jà n'avait cheminé dans le bois un petit mille et tout au plus, quand voici venir William, son fidèle ami, qui de ses sœurs l'a emmenée.

Il a pris ses sœurs par la main, il en a embrassé deux, et les renvoya chez leur père, puis en croupe il a pris sa fidèle amie, et par le bois se sont mis à chevaucher.

Jà n'avait chevauché par le bois qu'un petit mille et tout au plus, quand voici venir quinze chevaliers des plus hardis qui jamais aient été faits de chair, d'os et de sang.

Le premier était un vieux chevalier portant longue barbe grise; il dit : « Cède-

» moi cette dame si belle, et tu pourras  
» chevaucher par le bois. »

— « Moi, te céder dame si belle ! à un  
» vieux chevalier tel que toi ! Les gens  
» croiraient que je suis devenu fou, ou  
» que mon courage a fui loin de moi. »

Alors parla le second chevalier, et ma  
foi c'est qu'il parla rudement. « Donne-  
» moi ta vie ou cette dame si belle, ou  
» bien que l'un de nous meure ici. »

« Madame est mon plus cher trésor ;  
» ma vie je ne la donnerai à personne ;  
» mais, si vous êtes des chevaliers de che-  
» valerie, vous me combattrez un à un. »

Puis, sautant à bas de son destrier blanc  
comme lait, il a donné la bride à tenir à  
sa dame, disant : « Allons, aie bon cou-  
» rage, jusqu'à ce que tu voies couler  
» mon sang. »

Il appuya son dos contre un chêne, il  
appuya ses pieds contre une pierre, puis  
il a combattu les quinze chevaliers, et les

a tous tués, excepté un seul, car il a laissé le vieux chevalier pour qu'il allât porter la nouvelle.

Quand il revint à sa dame, ma foi, c'est qu'il la baisa tendrement : « Tu es » mon fidèle amour ; je viens de t'acheter ! » maintenant nous pourrons chevaucher » librement par le bois. »

### LES DEUX CORBEAUX.

Comme je me promenais tout seul, j'entendis deux corbeaux se parler; l'un dit à son camarade : « Où irons-nous diner » aujourd'hui ? »

— « Derrière cè vieux mur en terre, » git un chevalier nouvellement tué, et » personne ne sait qu'il git en ce lieu, ex- » cepté son épervier, son chien et sa » dame.

» Son chien est allé à la chasse; son » épervier lie pour un autre maître les oi- » seaux sauvages; sa dame a pris un autre

» serviteur ; ainsi , nous pourrons faire  
» un bon diner.

» Toi , tu te percheras sur sa blanche poi-  
» trine ; moi , je lui arracherai avec mon  
» bec ses beaux yeux bleus , et des boucles  
» de ses cheveux blonds nous boucherons  
» les fentes de nos nids.

» De ses amis plus d'un même grand  
» deuil , mais nul ne saura jamais où il  
» est tombé ; et sur ses os dépouillés et  
» blanchis , les vents souffleront toujours.»

## NOTE.

On peut comparer cette ballade avec une autre qui lui ressemble sous bien des rapports. Elle est tirée de la *Collection des Romances anglaises*, par M. Ritson.

Il y avait trois corbeaux sur un arbre ; ils étaient aussi noirs qu'ils pouvaient l'être.

L'un d'eux dit à son compagnon : « Où irons-nous prendre notre déjeuner ? »

— « Là-bas, dans ce champ vert, gît un chevalier mort, couvert de son bouclier.

» Ses chiens sont couchés à ses pieds, tant ils gardent leur maître fidèlement.

» Ses éperviers voltigent à l'entour avec tant d'ardeur, que nul oiseau n'ose venir à la curée.

» Vois-tu descendre cette biche blonde, si grosse de mal d'enfant qu'à peine peut-elle aller ?

» Elle a soulevé sa tête sanglante, et a baisé ses blessures, qui étaient si rouges ! »

» Elle l'a chargé sur son dos, et l'a porté jusqu'à une fosse, dans la terre.

» Elle l'a enterré avant l'heure de la messe ; elle-même était morte avant l'*angelus*.

» Dieu donne à tout gentilhomme, tels chiens, tels éperviers, telle anie ! »

## HISTOIRE TRAGIQUE DES DOUGLAS.

La tradition populaire a, contre l'usage, parfaitement marqué le lieu de la scène de cette ballade. C'est à la ferme de Blackhouse, dans le comté de Selkirk, qu'eut lieu ce malheureux événement. On voit encore les ruines d'une vieille tour, adjacente aux bâtimens de la ferme, située dans un vallon sauvage, auprès d'un torrent nommé *Douglas-Burn*, qui se jette dans le Yarrow, après avoir traversé un lit de rochers, appelé la roche de Douglas. Toute cette contrée appartenait à la puissante famille de Douglas.

La tour a dû être carrée, avec une tourelle ronde à l'un des angles, servant à la fois d'escalier et de défense pour la porte. On dit que ce nom de *Black-House*, maison noire, fut donné à la ferme, à cause du teint de Douglas, dont la peau brune était un caractère de famille. Mais les montagnes voisines, autrefois couvertes de bruyères, et présentant une masse noire, ont pu justifier suffisamment cette appellation.

Lady Marguerite fut enlevée de cette tour par son amant. On montre encore sept grandes pierres sur les hauteurs des environs, et l'on dit qu'elles indiquent le lieu où les sept frères furent tués. *Le Douglas-Burn* est le ruisseau où les amans s'arrêtèrent pour se désaltérer; enfin, la tradition est si bien suivie, et les localités sont si exactement indiquées que tout porte à faire croire que cette ballade fait allusion à un événement réel, qui, du reste, est assez conforme aux mœurs sauvages des anciens temps.

### HISTOIRE TRAGIQUE DES DOUGLAS.

« Lève-toi, lève-toi, seigneur de Douglas! dit-elle, revêts ton armure si brillante. Que l'on ne dise pas qu'une fille de ton sang s'est mariée à un chevalier de nuit.

» Levez-vous, levez-vous, mes sept vail-  
 » lans fils; revêtez vos armures si bril-  
 » lantes, et gardez mieux votre jeune

» sœur, car l'ainée vient d'être enlevée  
» cette nuit.»

Il l'a guindée sur un cheval blanc comme lait : il a monté un gris-pommelé ; un cor pend à son côté, et légèrement ils chevauchent et s'éloignent.

Messire William a regardé par dessus son épaule gauche, pour voir s'il voyait quelque chose ; et, il a vu les sept vaillans frères tous galopant à sa poursuite.

« Descendez, descendez, dame Marguerite, dit-il, et tenez mon cheval par la bride ; cependant, vos sept vaillans frères et votre père, je vais les arrêter.»

Elle tint son cheval de sa main blanche comme lait, et pas une larme n'échappa de ses yeux, jusqu'à ce qu'elle vit ses sept frères morts, et ce père qui l'aimait tendrement, accablé de rudes coups.

« Arrêtez, arrêtez, messire William, dit-elle, vos coups sont rudes par merveille ; d'amans fidèles, j'en puis avoir

» plus d'un ; mais un père je n'en pourrai  
» avoir un autre. »

Oh ! elle a pris son mouchoir de fine hollandaise, elle a pansé les blessures sanglantes de son père, qui étaient plus rouges que le vin.

« Choisissez, choisissez, dame Marguerite, dit-il ; restez ou bien venez ! » —  
« Je viens, je viens, messire William, » dit-elle, vous ne m'avez plus laissé d'autre protecteur. »

Il l'a guindée sur un cheval blanc comme lait. Il a monté un gris-pommelé ; un cor pend à son côté, et doucement ils chevauchent et s'éloignent.

Tant ils ont chevauché, tant ils ont chevauché au clair de la lune, qu'ils sont arrivés à cette eau si limpide, et là ils se sont arrêtés.

Ils se sont arrêtés pour boire à cette source qui coule si limpide, et dans la source a coulé le sang de son grand cœur ; dame Marguerite en fut bien effrayée.

« Levez-vous, levez-vous, messire Wil-  
» liam, dit-elle ; je crains que vous ne  
» soyez blessé à mort. » — « Ce n'est rien  
» que le reflet de mon manteau sur cette  
» eau si limpide. »

Tant ils ont chevauché, tant ils ont che-  
vauché au clair de la lune, qu'ils sont ar-  
rivés à la porte du château de sa mère, et  
là ils ont mis pied à terre.

« Levez-vous, levez-vous, madame ma  
» mère, dit-il, levez-vous et me laissez  
» entrer. Levez-vous, levez-vous, madame  
» ma mère, dit-il ; cette nuit j'ai gagné  
» une belle amie.

« O ! faites mon lit, madame ma mère,  
» dit-il ; qu'il soit large et profond. Met-  
» tez dame Marguerite contre mon dos,  
» j'en dormirai mieux. »

Messire William était mort bien avant  
minuit ; dame Marguerite était morte bien  
avant le jour ; puissent tous les amans qui  
vont ensemble avoir plus de bonheur  
qu'eux !

-| Messire William fut enterré dans l'église de Sainte-Marie, dame Marguerite dans le chœur de Sainte-Marie; sur le tombeau de la dame crût un joli rosier rouge, sur celui du chevalier un bel églantier.

-| Ils se rencontrèrent et s'entrelacèrent; toujours ils voulaient se mêler; et tout le monde pouvait bien connaître qu'ils étaient deux fidèles amans.

Y Mais voici venir le noir Douglas; terrible et rude, il est venu; il arrache le bel églantier et le jette dans le lac de Sainte-Marie (1).

### LE JEUNE BENJIE.

Le lecteur trouvera dans cette ballade les traces d'une superstition singulière, qui n'est pas encore totalement détruite

(1) *Variante.* Enfin, est venu le sacristain de la paroisse, et vous allez savoir la vérité: par mégarde il les a coupés tous deux, sans quoi ils y seraient encore.

dans la partie la plus barbare de l'Écosse. *La veillée de mort*, ou l'usage de veiller auprès d'un corps mort, occupation assez mélancolique en elle-même, est rendue encore plus lugubre et plus effrayante par l'horreur mystérieuse d'une superstition étrange. Dans l'intervalle de temps qui s'écoule entre la mort et l'enterrement, l'âme, échappée du corps, erre, dit-on, autour de son habitation mortelle; et si on l'évoque d'après certains rites, elle conserve le pouvoir de rendre compte, au moyen de ses organes corporels, de la cause de son départ. Cependant, ces interrogatoires ne sont pas sans dangers; et l'on ne doit jamais y avoir recours, si ce n'est quand on suppose que le défunt n'est pas mort de *franc jeu*, comme l'on dit. Il est d'autant plus périlleux de se jouer à ce charme, quand on y est point autorisé, que les esprits de ténèbres sont alors particulièrement actifs.

L'une des cérémonies les plus puissantes pour faire parler un mort, est de laisser la porte entr'ouverte. C'est pourquoi les paysans écossais prennent grand soin de

ne pas laisser la porte dans cet état pendant qu'ils veillent près d'un cadavre. La porte doit rester ou tout-à-fait ouverte ou fermée, mais ordinairement on la laisse ouverte, position qui s'accorde mieux avec l'usage ordinaire, en ces occasions, de donner l'hospitalité à tout venant.

Les veilleurs ne doivent jamais laisser le corps seul un instant, et s'ils y sont obligés, ils doivent éviter avec horreur, de le regarder, d'abord qu'ils rentrent.

L'histoire suivante, rapportée par les paysans, fait connaître tout le danger de laisser la porte entr'ouverte.

Il y avait une fois un homme et une femme qui habitaient une chaumière solitaire, située au milieu des déserts du *Border*. Un jour le mari mourut subitement, et sa femme, également effrayée de rester seule avec le cadavre et de le laisser sans garde, allait continuellement à la porte regarder si personne ne passait aux environs. Dans son inquiétude et son trouble, elle laissa la porte entr'ouverte, quand tout à coup le corps se redressa, s'assit sur le lit en lui faisant des grima-

ces épouvantables. Elle s'assit pleurant amèrement, ne pouvant éviter la fascination de l'œil du mort, et trop effrayée pour rompre ce morne silence. Heureusement qu'un prêtre catholique, égaré dans le désert, entra dans la cabane. Il commença par ouvrir la porte, puis dit le *Pater Noster* à rebours, sur quoi, les traits du cadavre cessèrent de se contracter horriblement, il tomba à la renverse sur le lit, en un mot il se conduisit comme tout cadavre doit se comporter.

### LE JEUNE BENJIE.

De toutes les filles de la belle Écosse, la plus belle était Marjorie. Et le jeune Benjie était tout son amour et cet amour lui coûta cher.

Hélas! les amans s'aimaient, et s'aimaient avec constance; mais quand ils se fâchaient, terrible était la querelle.

Un jour ils se sont disputés, tant que le cœur de Marjorie s'est gonflé de co-

lère ; elle a dit qu'elle donnerait à un autre son amour, et qu'elle renverrait le jeune Benjie.

Et il était fier et superbe, et il y pensait amèrement. Il est parti au clair de la lune pour aller voir sa Marjorie.

« Ouvre-moi, ouvre-moi, mon cher  
» amour, ouvre-moi et laisse-moi entrer ! »  
» — Je n'ose pas ouvrir, jeune Benjie,  
» mes trois frères sont à la maison. »

« — Tu mens, tu mens, ma belle amie ;  
» oses-tu bien me mentir ainsi ! Comme je  
» passais au bord du Lowden, tes frères  
» m'ont dit bonsoir.

» Mais adieu, fausse amie, toi que j'ai  
» si long-temps aimée ; tu as raison de  
» prendre un autre amant et de laisser  
» partir le jeune Benjie. »

Alors Marjorie s'est retournée, une larme a brillé dans ses yeux. « Je n'ose  
» pas, je n'ose pas te laisser entrer, mais  
» je vais descendre auprès de toi. »

Alors, elle sourit doucement et lui dit : « Eh bien ! quel mal t'ai-je fait ? » Il l'a saisie entre ses bras , et l'a jetée dans la cascade.

Le courant est rapide : la fille est forte , elle se défend long-temps : mais avant qu'elle vint aux bords du Lowden , ses joues roses étaient devenues pâles.

Alors s'écria son frère aîné : « Ne » voyez-vous pas ce que je vois ? » Puis s'écria son second frère : « C'est notre sœur » Marjorie ! »

Alors s'écria son frère aîné : « Com- » ment la reconnaitrons-nous ? » Puis , s'écria le frère cadet : « Voilà le grain de » beauté sur son menton. »

Alors ils ont pris ce beau corps , l'ont étendu sur le gazon : « Oh ! qui a tué no- » tre chère sœur ? Comment le trouverons- » nous ? »

» Cette nuit nous ferons la veillée de » mort ; demain , l'enterrement. Et nous

» veillerons à minuit, nous écouterons ce  
 » qu'elle dira.»

La porte entr'ouverte, les flambeaux allumés, les torches brûlant avec grande flamme, ils ont étendu le corps sur un lit; puis tranquilles jusqu'à minuit, ils l'ont veillé, mais n'ont rien entendu.

Environ au milieu de la nuit, le coq chanta, et à cette heure solennelle, le corps commença à s'agiter.

« O ma sœur! qui t'a fait tort? qui a  
 » commis ce péché mortel? qui fut si fier  
 » et si osé que de te jeter dans la cas-  
 » cade? »

— « Le jeune Benjie fut le premier à  
 » qui je donnai ma foi. Il fut si fier et si  
 » osé que de me jeter dans la cascade. »

— « O ma sœur, devons-nous couper la  
 » tête au jeune Benjie? Devons-nous pen-  
 » dre le jeune Benjie? Ou bien lui arra-  
 » chons-nous ses deux yeux gris, pour  
 » le punir avant qu'il aille plus loin? »

— « Ne coupez pas la tête au jeune Ben-  
» jie , ne pendez pas le jeune Benjie : mais  
» arrachez-lui ses deux yeux gris , punis-  
» sez-le avant qu'il aille plus loin.

» Attachez-lui au cou une cravate verte,  
» et conduisez-le partout ; que le meilleur  
» domestique de la maison serve le jeune  
» Benjie.

» Et jurez-le - moi ! tous les sept ans ,  
» menez-le à la cascade. Telle est la péni-  
» tence qu'il doit subir pour expier son  
» péché mortel. »

### LADY ANNE.

Les histoires de cette nature sont très-  
fréquentes dans les annales des supersti-  
tions populaires. On croit fermement, par  
exemple, dans la forêt d'Ettrick, qu'un li-  
bertin qui avait détruit cinquante-six  
chaumières, pour englober dans ses terres  
les possessions des villageois, et qui avait  
ajouté à ce crime celui de séduire leurs  
filles, était dans l'habitude de confier à

un charretier le soin de ses enfans illégitimes, peu après leur naissance. Le charretier les emmenait, et jamais on n'en entendait plus parler. Les dépenses folles de ce laird injuste épuisèrent bientôt ses biens mal acquis, et la ruine de sa maison confirma les prophéties que le peuple conserve encore; lui-même mourut misérablement : mais l'agent de ses amours et de ses crimes vécut jusque dans un âge fort avancé. Étant sur son lit de mort, comme il paraissait avoir quelque grand crime sur la conscience, il envoya chercher un ecclésiastique pour ramener la paix dans son âme. Mais avant que le messenger revînt, le vieillard avait succombé à une longue agonie, et tous les assistans s'étaient éloignés de sa maison avec effroi, assurant tous, qu'ils avaient entendu derrière son lit des cris d'enfans égorgés, qui se mêlaient aux gémissemens du pécheur expirant.

### LADY ANNE.

La belle lady Anne était assise dans un bosquet, tout au bord d'un bois ver-

doyant, et les fleurs s'épanouissaient, et les oiseaux chantaient. On était au mois de mai si doux.

Mais la belle lady Anne appela sir William, et ses yeux étaient remplis de larmes. « Oh ! bien que tu sois infidèle, puisse » le ciel veiller sur toi dans les guerres » d'outre-mer ! »

Hors du bois sortirent trois jolis enfans par une belle matinée d'été, et ils chantèrent et jouèrent à la balle, nus comme ils étaient nés :

« Oh ! je resterais assise en ce lieu, au » milieu de la neige et de la glace, rien » que pour avoir un de ces jolis enfans qui » jouent à la balle là-bas. »

Alors parla le plus âgé des enfans : « Écoutez bien, ma belle dame, et pensez » bien à ce que je vais vous dire : puis, » vous choisirez entre nous trois. »

« Moi, je suis Pierre ; celui-ci, c'est » Paul ; et celui-là, si bel à voir, il n'y a

» qu'un an qu'il est venu en paradis re-  
 » joindre notre compagnie.

— « Oh ! je veux avoir l'enfant blanc  
 » comme neige, le plus joli des trois. » —  
 « Et si j'étais à toi, et que tu en eusses le  
 » pouvoir, quels dons me ferais-tu ? »

— « Je t'habillerais d'or et d'argent, et  
 » tu serais toujours sur mes genoux. » —  
 » O ma mère ! ô ma mère ! quand j'étais à  
 » toi, je ne connaissais pas telle ten-  
 » dresse !

» Sous le gazon, où je suis en ce mo-  
 » ment, ma perfide nourrice m'a enter-  
 » ré ; le cruel couteau est encore enfoncé  
 » dans mon cœur, et je ne puis revenir à  
 » toi. »

\*\*\*\*\*  
 \*\*\*\*\*

### LORD WILLIAM.

MESSIRE William était le plus brave che-  
 valier qu'ait nourri la belle Écosse ; et, bien  
 que renommé en France et en Espagne, il  
 tomba sous la main d'une dame.

Toute seule se promenait la damoiselle, au bord de ce bois ombreux, quand elle entend le cliquetis des brides : elle souhaita que ce bruit lui amenât bonne aventure.

« Viens dans mes bras, mon cher Willie, sois le bien-venu dans ma maison ; tu trouveras bonne table, vaste foyer, et flambeaux à foison.

— « Je ne veux pas m'arrêter, je n'ose pas m'arrêter ; je ne veux point venir dans vos bras : une demoiselle plus jolie dix fois que vous m'attend à Castlelaw. »

— « Plus jolie que moi, Willie ! damoiselle plus jolie dix fois que moi, tes yeux n'en ont jamais vue. »

Il se pencha sur le pommeau de sa selle pour l'embrasser avant que de partir ; et avec un petit poignard bien aigu elle l'a percé au cœur.

« Galope, galope, messire William, galope, pique des deux ; ta jolie fille de Castlelaw s'ennuie de ne te pas voir venir. »

« Alors parla un bel oiseau perché au haut  
d'un arbre : « Pourquoi as-tu tué ce noble  
» seigneur ? Il venait pour t'épouser. »

— « Descends, descends, mon bel oiseau,  
» viens manger du pain dans ma main.  
» Ta cage sera de fils d'or, tandis que tu  
» n'as que la feuillée pour maison. »

— « Garde, garde ta cage d'or, damoiselle :  
» je reste sur mon arbre. Comme tu as  
» fait à messire William, ainsi me fe-  
» rais-tu. »

Elle a mis le pied sur le seuil de sa  
porte, une belle pierre de marbre : et  
porté William dans sa chambre, pour en  
mener le deuil.

Et elle a gardé le corps de ce bon sei-  
gneur les trois quarts d'une année, jus-  
qu'à ce que le bruit s'en est répandu ; alors  
elle commença à craindre.

Alors elle a dit à sa femme d'atours, qui  
accourut à sa voix : « Il y a un chevalier dans  
» ma chambre, il est temps qu'il s'en  
» aille. »

L'une l'a pris par la tête, l'autre l'a pris par les pieds; puis elles l'ont jeté dans l'eau limpide, qui coule large et profonde.

« Regarde, regarde encore, belle da-  
» moiselle, celui qui t'a chérie! Jamais  
» meilleur homme que ce corps bleu n'a tiré  
» un sabre d'acier! »

### LA COLLINE DES GENÊTS.

Il y avait un chevalier et une belle dame qui s'étaient donné rendez-vous aux genêts : l'un y alla de bon matin, l'autre dans l'après-midi.

Et elle s'assit à la porte de la chambre de sa mère, et là se lamentait. « Oh! dois-  
» je aller à la colline des genêts, ou dois-je  
» rester ici?

» Car si je vais à la colline des genêts,  
» adieu mon pucelage! et si, par hasard,  
» je reste ici, mon amant m'appellera par-  
» jure. »

Alors lui cria, du haut du toit, une

femme sorcière : « Tu peux aller à la col-  
» line des genêts, et pourtant revenir pu-  
» celle ;

» Car si tu vas à la colline des genêts,  
» tu trouveras ton amant endormi, avec  
» une ceinture d'argent autour de la tête,  
» et une touffe de genêts à ses pieds.

» Prends la fleur du genêt, la fleur qui  
» sent si bon, et jette-la sur la tête de  
» ton amant, et de même à ses pieds.

» Ote les anneaux de tes doigts; mets-  
» les à sa main droite, afin qu'il sache,  
» quand il se réveillera, que sa maîtresse  
» a été à ses ordres. »

Elle a cueilli la fleur des genêts sur la colline, et la jeta sur sa tête et ses pieds; et tout cela devait être la preuve que pucelle elle s'en était allée.

« Où étais-tu, mon coursier blanc comme  
» lait? toi que j'ai acheté si cher, tu n'as  
» pas voulu épier et me réveiller quand  
» une pucelle est venue ici. »

— « J'ai frappé du pied, ô mon maître!

» j'ai fait sonner ma bride; mais rien au  
» monde n'a pu vous éveiller, jusqu'à ce  
» qu'elle fût partie, et bien loin d'ici.»

— « Et malheur t'arrive, mon joyeux  
» autour, toi que j'ai tant aimé; tu n'as  
» pas voulu épier et me réveiller quand  
» une pucelle est venue ici. »

— « J'ai battu des ailes, ô mon maître !  
» j'ai fait sonner mes clochettes, et même  
» j'ai crié : Réveille-toi, réveille-toi, mon  
» maître ! quand une pucelle est venue  
» ici. »

— « Eh ! vite ! eh ! vite ! mon bon cour-  
» sier blanc, rattrapons la pucelle, ou  
» tous les oiseaux de ce bois verdoyant se  
» rassasieront de ta chair ! »

— « Ne crève pas ton coursier blanc à  
» galoper sur la lande aride; nul oiseau  
» ne vole plus vite dans le bois qu'elle ne  
» s'est enfuie, courant parmi les genêts ! »

## LADY MARGUERITE LA FIÈRE.

Certaine nuit, certaine soirée claire,  
quand le serein commence à tomber, lady  
Marguerite se promenait, regardant par-  
dessus les murs du château.

Elle regarda à l'orient, puis regarda au  
couchant, pour voir si elle n'observait  
rien, quand un galant chevalier parut à sa  
vue, et s'approcha de la porte.

« Vous n'avez pas l'air d'être un gentil-  
» homme, vous avez des bottes si larges !  
» mais vous avez l'air de quelque rusé  
» chasseur, à voir votre cor aussi long. »

— « Je ne suis point un rusé chasseur,  
» je n'ai point envie de le devenir : mais  
» je suis venu à ce château pour recher-  
» cher ton amour ; et si tu ne m'accordes  
» pas ton amour, cette nuit pour toi je  
» vais mourir ! »

— « Si vous mourez pour moi, sire che-  
» valier, peu de larmes couleront pour

» vous : car bien des chevaliers, meilleurs  
» que vous, sont morts pour moi ; déjà le  
» gazon croît sur leur tombe.

» Mais devinez mon énigme, dit-elle ;  
» répondez à mes trois questions, et si  
» vous ne les expliquez bien, dit-elle, allez-  
» vous étendre tout de votre long, et  
» mourez.

» Quelle est la fleur, la première fleur  
» qui croît également dans les marais et  
» les vallées ? Quel est l'oiseau, le bel oi-  
» seau, qui chante à la brise du soir ? »

— « La primevère est la première fleur  
» qui croît également dans les marais et  
» les vallées ; le chardonneret est le plus  
» bel oiseau qui chante à la brise du soir. »

— « Mais quelle est la petite monnaie,  
» dit-elle, qui achèterait ce grand apanage ?  
» Et quel est le petit bateau, dit-elle, qui  
» peut voguer autour du monde ? »

— « Eh bien ! à votre tour, dites-moi  
» combien il faut de petits sous pour faire

» trois fois trois mille livres? Ou bien,  
 » dites-moi combien il y a de petits poissons  
 » qui nagent dans la mer salée?»

— «Je crois que vous me valez, dit-  
 » elle; oui, vous me valez, et vous savez  
 » même quelque chose de plus. Vous êtes le  
 » premier qui jamais ait reçu don d'amour  
 » de la fille de mon père.

» Mon père était seigneur de neuf châ-  
 » teaux, ma mère était dame de trois châ-  
 » teaux; mon père était seigneur de neuf  
 » châteaux, et personne n'en héritera que  
 » moi.

» Et tout autour de ces châteaux vous  
 » pouvez labourer et ensemeencer, et le  
 » quinzième jour de mai, vous faucherez  
 » dans les prés.»

— «Taisez-vous, Marguerite, dit-il;  
 » aussi haut pouvez-vous mentir? Votre  
 » père était seigneur de neuf châteaux,  
 » votre mère était dame de trois châteaux:  
 » votre père était seigneur de neuf châteaux,  
 » mais vous n'hériterez que de trois.

» Tout autour de tous ces châteaux vous  
 » pouvez labourer et ensemençer ; mais  
 » le quinzième jour de mai vous ne fauche-  
 » rez pas dans les prés.

» Je suis votre frère William, dit-il ;  
 » je sais que vous ne me connaissez pas :  
 » je suis venu pour humilier ce cœur hau-  
 » tain qui a fait mourir tant de chevaliers.»

— « Si vous êtes mon frère William ,  
 » dit-elle, comme je crois que vous l'êtes  
 » en effet, cette nuit je ne veux ni boire ,  
 » ni manger, mais je m'en irai avec vous. »

— « Taisez-vous, taisez-vous, Margue-  
 » rite, dit-il ; je vous entends mentir  
 » encore : vos mains ne sont point encore  
 » lavées (1) ; vos pieds ne sont point en-  
 » core lavés, pour venir dans la terre avec  
 » moi.

» Car les vers sont mes compagnons de  
 » lit, ma couche est l'argile humide, et

(1) Allusion à l'usage de laver les cadavres avant de les enterrer.

» quand soufflent les vents de la tempête,  
» alors mon corps repose et sommeille. »

## LE GENÊT DE COWDENKNOWS.

« O le genêt, le joli genêt, le beau ge-  
» nêt, le genêt de Cowdenknows! » Et tou-  
jours chantait la fillette occupée dans le  
parc à traire les brebis.

De chaque côté, hautes étaient les mon-  
tagnes, et le parc était sur le coteau; et,  
comme elle chantait, sa voix gentille ré-  
sonnait de l'autre côté de la montagne  
opposée.

Voilà qu'une troupe de gentilshommes  
s'en vient à passer gaîment; l'un d'eux a  
quitté ses compagnons pour venir près du  
parc du joli *mai*.

« Dieu vous garde, ma belle enfant;  
» Dieu vous garde! » — « Et vous de même,  
» monsieur le cavalier, et que souhaitez-  
» vous de moi? »

— « La nuit est noire, le brouillard

» tombe, mon beau mai, et je suis égaré;  
» dites-moi, serez-vous assez aimable pour  
» sortir et me montrer mon chemin? »

— « Trottez, trottez, monsieur le plai-  
» sant; votre cheval est fort et léger; hors  
» du parc, je n'oserais sortir, de peur que  
» vous ne me fassiez quelque tour. »

— « Quoi! vous n'avez pas pitié de moi,  
» ma belle enfant, vous n'avez pas pitié  
» de moi; ayez au moins pitié de mon  
» pauvre cheval, que voilà tremblant at-  
» taché à cet arbre. »

— « Je n'aurais pas pitié de votre pau-  
» vre cheval, fût-il attaché à une épine;  
» car si vous gagniez mon amour ce soir,  
» vous vous moqueriez de moi avant la  
» matinée.

» Je vous reconnais bien à votre cha-  
» peau sur l'oreille, à cet œil rusé qui  
» clignotte; vous êtes le laird d'Oakland-  
» Hills, et vous en avez bien la mine. »

— « Non, je ne suis pas le laird d'Oa-

» kland-Hills, vous vous trompez de beau-  
» coup; mais je suis un des gens de sa  
» maison, et bien souvent je suis de sa  
» compagnie. »

Il l'a prise par sa fine taille et par sa  
manche couleur de gazon; puis l'enlevant  
par-dessus le fossé du parc, il ne s'est pas  
amusé à lui demander sa permission.

Puis, il a tiré une bourse d'or, et pas-  
sant sa main dans ses cheveux blonds :  
« Prenez toujours cela, mon joli mai, en  
» attendant de mes nouvelles. »

Il enfourche son beau cheval bai-brûlé,  
et bientôt il rattrape ses gens; lors un  
d'entre eux lui cria : « O maître, il y a  
» long-temps que nous vous attendons. »

— « Oh! j'ai été à l'est, et puis j'ai  
» été à l'ouest, et j'ai été bien loin sur la  
» montagne; mais la plus jolie fille que  
» j'aie jamais vue est dans la bergerie à  
» traire les brebis. »

Elle a mis son pot au lait sur sa tête et

s'en est revenue en chantant. — « Où donc  
» avez-vous été, ma fille; vous n'avez pas  
» été seule. »

— « Oh ! personne n'a été avec moi, mon  
» père, personne n'a été avec moi; la nuit  
» est noire, il tombe du brouillard; mon  
» père, allez à la porte et voyez plutôt.

» Que maudit soit votre berger, mon  
» père, de male-mort puisse-t-il mourir.  
» Il a placé le parc derrière la montagne,  
» et un renard m'a effrayée.

» Il est venu un renard à la porte de la  
» bergerie, de pareil je n'en ai jamais vu,  
» et au lieu de l'agneau qu'il a emporté,  
» j'aurais voulu qu'il les eût emportés  
» tous. »

Hélas ! lorsque quinze semaines sont arrivées et passées, quinze semaines et puis trois, la fillette commença de maigrir et de pâlir, et elle désirait bien fort de revoir son œil gai qui clignote.

Advint qu'un jour, un chaud jour d'été,

comme elle menait les vaches de son père, voici que passe une troupe de gentilshommes, tous chevauchant avec joie.

« Dieu vous garde, mon beau mai; Dieu  
» vous garde; par ma foi, vous êtes un  
» beau mai; mais, dites-moi, de qui est  
» cet enfant dont vous êtes grosse? »

Pas un seul mot la fillette ne put répondre, car elle ne savait à qui s'en prendre; pas un seul mot la fillette ne sut répondre; sinon: « J'ai un bon homme à la maison. »

— « Vous avez menti, vous avez menti,  
» mon beau mai; aussi haut pouvez-vous  
» mentir. As-tu déjà oublié cette nuit  
» de brouillard, quand je fus avec toi dans  
» la bergerie?

» Je te reconnais bien à ta fine taille, à  
» cet œil gai qui clignote. Tu es la jolie  
» fille de Cowdenknows, et tu en as bien  
» l'air. »

Lors il sauta à bas de son beau cheval

bai-brûlé, puis il a mis dessus ce beau mai.—« Conduisez vos vaches vous-même, » bon papa, car elle ne les conduira » plus.

» Je suis le laird d'Oakland-Hills ; j'ai » trente charrues et trois encore, et j'ai la » plus jolie fille de tous les pays du Sud. »

### LORD RANDAL.

Je crois qu'il n'est pas impossible que cette ballade ait été composée à l'occasion de la mort de Thomas Randolph ou Randal, comte de Murray, neveu de Robert Bruce, et gouverneur de l'Écosse. Ce grand guerrier mourut à Musselburgh, en 1332, au moment où son pays, menacé par une armée anglaise, avait le plus besoin de ses services. Ce seul motif peut-être a déterminé tous nos historiens à attribuer cette mort au poison d'Édouard III.

On croyait autrefois qu'un reptile venimeux, cuit ou infusé dans une boisson, était le poison le plus ordinairement administré. On peut en juger par l'anecdote

suivante, extraite d'une chronique manuscrite d'Angleterre.

. . . . . « Et dans ce temps le pape  
» envoya en Angleterre un de ses légats,  
» que l'on appelait Swals, et qui était  
» prêtre-cardinal de Rome, pour mainte-  
» nir la cause du roi Jean, contre les  
» barons d'Angleterre. Mais les barons  
» avaient tant de puissance, au moyen de  
» Louis, fils du roi de France, que le roi  
» Jean ne savait ni que faire, ni que de-  
» venir. Et partant, il advint qu'il voulut  
» aller en Écosse, et en chemin il passa  
» par l'abbaye de Swinshed, où il demeura  
» onze jours. Comme il était à diner, il  
» demanda à un moine de la maison com-  
» bien coûtait un pain qui se trouvait sur  
» la table devant lui, et le moine répondit  
» que ce pain coûtait un sou. Oh! oh!  
» dit le roi, voilà du pain bien bon mar-  
» ché, et, avant qu'il soit une demie-  
» année, pareil pain vaudra vingt sols; et  
» quand il eut dit ce mot, il resta tout  
» pensif, et soupira quelquefois, et prit  
» de ce pain et en mangea en disant : Par-  
» dicu, ce que je viens de dire arrivera.

» Le moine, qui était debout devant le roi,  
» fut bien affligé dans son cœur, et pensa  
» qu'il vaudrait mieux qu'il souffrit lui-  
» même une triste mort, et songea dans  
» sa tête si l'on n'y pourrait point trouver  
» quelque remède. Et sur-le-champ, le  
» moine alla trouver l'abbé, et lui conta  
» tout ce que le roi avait dit, et pria son  
» abbé de lui donner l'absolution, parce  
» qu'il allait donner au roi tel breuvage  
» que toute l'Angleterre en serait con-  
» tente et s'en réjouirait. Le moine s'en  
» fut au jardin, et y trouva un crapaud ;  
» il le prit et le mit dans une coupe qu'il  
» remplit de bonne aile. Alors il piqua le  
» crapaud par tout le corps, jusqu'à ce que  
» son venin sortit dans la coupe par toutes  
» ses blessures. Alors il apporta l'aile au  
» roi, et s'étant mis à genoux, il dit :  
» Sire, Noël ! car jamais de votre vie vous  
» n'avez bu telle boisson. — Commence,  
» moine, dit le roi ; et le moine en but  
» une grande gorgée, et le roi prit la  
» coupe et en but aussi une grande gorgée,  
» après quoi il posa la coupe sur la table.  
» Le moine s'en fut sur-le-champ à l'infir-

» merie et là mourut sur l'heure; et que  
 » Dieu veuille avoir son âme. Amen! Et il  
 » y a cinq moines qui chantent particuliè-  
 » rement pour son âme, et toujours cela  
 » doit se faire tant que l'abbaye sera de-  
 » bout. — Le roi se trouva sur-le-champ  
 » mal à son aise, et commanda que l'on  
 » enlevât la table et que l'on fit venir le  
 » moine; mais ses gens vinrent lui dire  
 » qu'il était mort, parce que son ventre  
 » s'était crevé en plusieurs morceaux.  
 » Quand le roi apprit cette nouvelle, il en-  
 » voya quérir un chirurgien, mais tous ses  
 » soins furent inutiles, car son corps com-  
 » mença à s'enfler par la boisson qu'il  
 » avait bue, et il mourut au bout de onze  
 » jours, le matin après la Saint-Luc.»

Il existe d'autres versions sur la mort du roi Jean, presque toutes l'attribuent au poison; mais il est certain que ce prince mourut du flux, maladie qu'il gagna pour avoir trop mangé de pêches et trop bu d'aile.

### LORD RANDAL.

« Oh! où avez-vous été lord Randal,  
 » mon fils? Oh! où avez-vous été, mon beau

» jeune homme? » — « J'ai été dans le  
» bois, ma mère; faites mon lit bien vite,  
» car je suis las d'avoir chassé et je vou-  
» drais bien me coucher. »

« Où avez-vous diné, lord Randal, mon  
» fils? Où avez-vous diné, mon beau jeune  
» homme? » — « J'ai diné avec ma fidèle  
» amie, ma mère; faites mon lit bien  
» vite, car je suis las d'avoir chassé, et je  
» voudrais bien me coucher. »

« Qu'avez-vous mangé à votre dîner, lord  
» Randal, mon fils? Qu'avez-vous mangé  
» à votre dîner, mon beau jeune homme?  
— « J'ai mangé des anguilles au court  
» bouillon, ma mère; faites-moi mon lit  
» bien vite, car je suis las d'avoir chassé;  
» et je voudrais bien me coucher. »

« Que sont devenus vos chiens, lord Ran-  
» dal, mon fils? que sont devenus vos  
» chiens, mon beau jeune homme? » —  
« Oh! ils sont enflés et ils sont morts, ma  
» mère; faites mon lit bien vite, car je suis  
» las d'avoir chassé, et je voudrais bien me  
» coucher. »

« Oh! je crains que vous ne soyez em-  
» poisonné, lord Randal, mon fils; oh! je  
» crains que vous ne soyez empoisonné,  
» mon beau jeune homme. » — « Oh!  
» oui, je suis empoisonné, ma mère; fai-  
» tes mon lit bien vite, car ma poitrine  
» brûle et je voudrais bien me coucher. »

### SIR HUGUES LEBLOND.

Cette ballade a été composée dans le Nord, et la tradition sur laquelle elle est fondée est généralement répandue dans les Méarns, et il y a peu de temps encore que l'épée qui avait servi, dit-on, à sir Hugues Leblond pour défendre l'honneur de la reine, était conservée avec soin dans la famille d'Arbuthnot. Il est certain que sir Hugues d'Arbuthnot vivait au 15<sup>e</sup>. siècle; mais je ne trouve pas d'exemple dans l'histoire que l'honneur d'une reine d'Écosse ait couru les chances d'un duel. Il est vrai que Marie, femme d'Alexandre II, fut, vers l'année 1242, impliquée dans un procès très-obscur, au sujet du meurtre

de Patrick, comte d'Athol, brûlé dans son logement à Haddington, où il s'était rendu pour assister à un grand tournoi. Les dépositions du comte mourant accusèrent sir William Bisat, puissant seigneur, qui paraît avoir été fort loin dans la faveur de la reine, puisqu'elle s'offrit à prêter serment de son innocence, comme témoin compurgatoire. Bisat, de son côté, nia le crime qu'on lui imputait et offrit le duel à ses accusateurs ; mais il fut obligé de céder au torrent, et fut banni d'Écosse. Cette affaire intéressant tous les barons du Nord, il n'est pas impossible que sir Hugues Arbuthnot ait pris part au procès et donné lieu à la tradition existante.

On peut encore supposer que sir Hugues Leblond était un prédécesseur de sir Hugues qui florissait dans le 15<sup>e</sup>. siècle. Car il peut bien avoir été vainqueur dans un duel qui eut lieu en 1154, où un nommé Arthur, accusé de trahison, succomba dans son appel au jugement de Dieu.

Au reste, vraie ou fausse, cette aventure est bien dans les mœurs de la chevalerie. Les romans en sont pleins, et l'histoire vé-

ritable ne laisse pas d'en rapporter un certain nombre.

Le principal serment du chevalier était de défendre « toutes veuves , orphelines et filles de bonne renommée. »

Tel est encore le serment des chevaliers du Bain ; mais je doute fort que cette noble association le croie aussi obligatoire que lord Herbert de Cherbury, qui donne gravement les motifs de délit porté par lui à différens cavaliers : « Ils avaient, dit-il, enlevé à une dame un ruban ou un bouquet, et, en lui faisant une injure aussi discourtoise, l'avaient placée dans la position d'une damoiselle opprimée. »

Le sire de Hainault justifia une déclaration de guerre contre Édouard II, en faveur de son épouse Isabelle, qu'il avait bannie, en alléguant que sa qualité de chevalier l'obligeait à aider de tout son pouvoir toutes dames malheureuses vivant sans conseil ni appui.

*L'Histoire des Guerres civiles de Grenade* rapporte un combat fameux livré par trois espagnols, à trois Maures grenadins, pour défendre l'honneur de la

reine de Grenade, épouse de Mohammed *Chiquito*, dernier roi de cette province.

On dit que Raymond de Béranger, comte de Barcelone, défendit en combat singulier l'honneur et la vie de Mathilde, épouse de l'empereur Henri V, et mère de Henri II d'Angleterre.

Mais un duel moins apocryphe est celui de Jacques le Grys, et de Jean de Carogne, en présence du roi de France, en 1387. Ces deux chevaliers, autrefois frères d'armes, étaient tous deux de la maison du duc d'Alençon. Jean de Carogne était allé chercher de la renommée outre-mer, laissant dans son château sa femme, dame jeune, belle, modeste et sage. Mais le diable entra dans le cœur de Jacques le Grys, qui se rendit un matin au château de son ami, où il fut reçu avec hospitalité par sa femme, qui était loin de soupçonner ses mauvaises intentions. Il la pria de lui montrer le donjon ou le trésor du château, et dans ce lieu écarté, il abusa de sa force pour violer sa chasteté. Ensuite, montant à cheval, il courut rejoindre le

duc d'Alençon, de manière que l'on ne s'aperçût point de son absence.

La dame demeurait dans le donjon pleurant amèrement et s'écriant : « Ah ! Jacques ! ce n'était pas bien fait à vous de me déshonorer ! Mais sur vous restera le déshonneur, si Dieu ramène mon mari dans son château ! »

Elle cacha sa triste aventure jusqu'au retour de son mari. Le jour fini et la nuit venue, le chevalier se mit au lit, mais la dame ne voulut point y entrer ; mais elle marchait par la chambre se signant d'un air pensif, tant que ses femmes s'en allant, la laissèrent seule avec son époux ; alors, se mettant à genoux devant lui, elle lui raconta ce qui s'était passé. Carogne etu peine à croire à la perfidie de son ami : mais quand il en eut la preuve, il dit : « Dame, » puisqu'il en est ainsi, je vous pardonne, » mais le chevalier mourra pour sa méchante action. » En conséquence, Jacques le Grys fut accusé à la cour du duc d'Alençon ; mais comme il était fort aimé par son maître, et que les preuves manquaient, le duc lui donna gain de cause

contre les plaignans. Là-dessus Jean de Carogne en appela au parlement de Paris; cette cour, après mûr examen, appointa la cause pour être décidée par un combat mortel entre les deux parties. Jean de Carogne se porta comme champion de sa dame; s'il succombait dans ce combat, il devait être pendu et sa femme brûlée comme tous deux coupables de calomnie. Ce combat et les circonstances singulières qui l'avaient amené attira l'attention générale, tellement que le roi de France, qui rassembloit alors des troupes en Flandre pour faire une invasion en Angleterre, retourna à Paris pour honorer le duel de sa présence.

« Ainsi revinrent à Paris, le roi et ses  
» oncles, et le connétable. Les lices furent  
» faites dans une place nommée Sainte-  
» Catherine, derrière le Temple. Il y avait  
» tel nombre de gens que c'était merveille  
» à voir; et d'un côté des lices on avait  
» élevé un grand échafaud pour que les  
» seigneurs pussent mieux voir le com-  
» bat. Et alors ils entrèrent tous les deux  
» dans le champ, armés de toutes pièces,

» et on les assit chacun dans sa chaise ;  
» le comte de Saint-Pol était le parrain de  
» Jean Carogne, et le comte d'Alençon  
» était avec Jacques le Grys. Et quand le  
» chevalier entra dans le champ, il alla  
» droit à sa femme qui était là assise sur une  
» chaise tendue de noir, et lui dit : « Dame,  
» par votre information, et pour votre  
» querelle, je mets ma vie à l'aventure en  
» combattant contre Jacques le Grys : vous  
» savez si la cause est juste et vraie. » —  
» Sire, dit la dame, c'est comme je l'ai  
» dit ; c'est pourquoi vous pouvez combat-  
» tre en sûreté ; la cause est juste et vraie. »  
» A ces mots, le chevalier baisa la dame  
» et la prit par la main, et il se signa, et  
» ainsi entra dans le champ. La dame resta  
» assise sur sa chaise noire, adressant ses  
» prières à Dieu et à la sainte vierge Ma-  
» rie, les priant humblement d'accorder  
» par grâce spéciale la victoire à son mari,  
» comme cela était juste. Elle était dans  
» de grandes transes, car elle n'était pas  
» sûre de sa vie ; et si son mari avait été dé-  
» confit, elle était condamnée sans remis-  
» sion à être brûlée et son mari pendu. Je ne

» puis dire si elle se repentait ou non,  
» voyant les choses aussi avancées, et  
» qu'elle, ainsi que son mari, étaient en  
» grand péril. Quoi qu'il en fût, finalement,  
» il fallait qu'elle subit l'aventure. Alors  
» les deux champions furent lancés l'un  
» contre l'autre ; et étant montés à cheval  
» ils se conduisirent noblement, car ils  
» savaient ce que c'était que faits d'armes.  
» Il y avait là beaucoup de seigneurs et de  
» chevaliers français qui étaient venus  
» pour voir le combat. Les deux champions  
» joutèrent à la première rencontre, mais  
» sans se faire de mal l'un à l'autre ; et  
» après les joutes ils mirent pied à terre  
» pour achever leur bataille, et ainsi com-  
» battirent vaillamment. Et d'abord Jean  
» de Carogne fut blessé à la cuisse, sur  
» quoi tous ses amis furent en grande in-  
» quiétude ; mais après cela il combattit si  
» vaillamment qu'il renversa par terre son  
» adversaire, et lui donna de son épée  
» dans le corps, et ainsi le tua sur la place.  
» Après quoi il demanda s'il avait fait  
» son devoir ou non. On lui répondit qu'il  
» avait vaillamment achevé sa bataille.

» Alors Jacques le Grys fut remis au bou-  
» reau de Paris, qui le traina au gibet de  
» Montfaucon où il le pendit. Ensuite Jean  
» de Carogne alla devant le roi et s'age-  
» nouilla, et le roi lui ordonna de se lever ;  
» et le même jour le roi lui fit délivrer  
» mille francs , et le garda pour être de sa  
» maison , avec deux cents francs de pen-  
» sion par an durant toute sa vie. Alors il  
» remercia le roi et les seigneurs, et  
» alla vers sa femme qu'il baisa ; ensuite ,  
» ils allèrent ensemble à l'église Notre-  
» Dame, à Paris, et y firent leur offrande,  
» après quoi ils retournèrent à leur logis.  
» Mais le sire de Carogne ne demeura pas  
» long-temps en France, car il s'en alla avec  
» le sire de Boucicault, Jean de Bordes, et  
» Louis Grat, pour voir l'Amorabaqnyn (1)  
» dont on parlait beaucoup dans ce temps-  
» là. »

Voilà avec quelle facilité les héros de ce temps exposaient leur vie pour l'honneur

(1) C'est le nom que Froissart donne à Mahomet II, empereur de Turquie, surnommé le Grand.

d'une dame. Mais je doute que les belles dames de nos jours pensent que la chance d'être brûlée au moindre soupçon de fragilité, puisse trouver une compensation dans la probabilité de trouver un mari de bonne foi comme Jean Carogne, ou un champion désintéressé comme sir Hugues Leblond, prêts à ramasser le gant en leur honneur. Elles seront, je le crains, du sentiment du héros d'un ancien conte qui implore ainsi la pitié d'un certain duc.

« En vérité, sire duc, vous avez grand »  
» tort de faire un rôti de votre fille si jo- »  
» lie. Sur ma foi, vous le prenez mal. »  
( *Amis et Amelion.* )

### SIR HUGUES LE BLOND.

Les oiseaux chantaient plus doucement que ne tinte une cloche; le monde n'en peut voir de pareils. La reine est allée dans sa chambre pour parler avec Rodingham.

« Je vous aime, ô ma reine, ô ma dame, »  
» plus que des terres ou des rentes bien li-

» quides, et pour l'amour de vous, ma  
 » reine, je souffrirais les peines les plus  
 » cruelles. »

— « Si vous m'aimez beaucoup, Rodin-  
 » gham, je sais que je vous aime bien  
 » aussi; je vous aime autant qu'homme du  
 » monde, sauf sa gracieuse majesté. »

— « Je vous aime, ô ma reine, ô ma  
 » dame; c'est la vérité que je vous dis, et  
 » pour coucher une nuit avec vous, je fe-  
 » rais le tour des mers salées. »

— « Hors d'ici, hors d'ici, Rodingham;  
 » vous êtes insolent et grossier. Voudriez-  
 » vous souiller le propre lit du roi, et  
 » faire de sa reine une ..... ?

» Demain vous seriez saisi et mis à mort  
 » comme un traître, et moi, je serais brû-  
 » lée à un pal, bien que je sois la reine. »

Il est sorti de sa chambre montrant  
 grande colère, jusqu'à ce qu'il rencontrât  
 un lépreux (a) tout sur le bord du che-  
 min.

Il enivra le lépreux avec des liqueurs agréables , et il lui donna toujours et toujours à boire , jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Il le prit entre ses deux bras , et l'emporta secrètement , jusqu'à ce qu'il entrât dans la chambre de la reine , et là il le mit dans son lit.

Puis il s'est élancé de la chambre de la reine aussi vite qu'un daim poursuivi , et s'est hâté de venir à l'endroit où était le roi en personne.

Le roi dit à Rodingham : « Quelles nouvelles m'apportez-vous ? » — Il dit : « Votre reine est une femme fausse , » comme je l'ai vu de mes yeux tout à » l'heure. »

Il a couru droit à la chambre de la reine , si belle et si bien ornée , et il a vu dans le propre lit de la reine le lépreux qui était couché.

Il a regardé ce lépreux couché dans le lit

de la reine ; il a relevé ses draps blancs comme neige, et lui a dit ces mots :

« Galeuses, galeuses sont tes joues ;  
» galeux est ton menton ; et galeux sont  
» les deux bras où ma reine s'est en-  
» dormie.

» Puisqu'elle a dormi dans tes bras,  
» elle ne dormira plus dans les miens ;  
» puisqu'elle a baisé ta vilaine bouche, ja-  
» mais elle ne baisera la mienne. »

Tout en colère il est allé trouver la reine, qui est tombée à deux genoux ; il dit : « Perfide ! femme impudique ! quelle  
» trahison m'avez-vous faite là ? »

La reine alors s'est retournée, les larmes l'aveuglaient : « Il n'y a pas un seul  
» chevalier dans votre cour qui osât  
» m'appeler de tels noms. »

Il dit : « Ce que je dis est vrai, car je  
» viens d'en trouver la preuve. On vous  
» arrachera de ma chambre, et vous serez  
» brûlée à un pal.

» Peut-être pourrai-je retirer mon ser-  
» ment, et peut-être m'en repentir aussi,  
» si vous trouvez un chevalier chrétien  
» qui combatte pour vous contre Rodin-  
» gham. »

— « Hélas ! hélas ! s'est écriée la reine ;  
» hélas ! malheur à moi ! il n'y a point  
» dans toute l'Écosse, de chevalier qui pour  
» moi veuille combattre Rodingham ! »

Elle parle à ses messagers, elle les en-voie au sud, à l'est, à l'ouest ; ils ne trouvent personne qui veuille le combattre ou entrer dans la querelle.

Elle parle à ses messagers, elle les en-voie au nord, et ils ont trouvé messire Hugues Leblond qui s'est présenté pour combattre pour elle.

Quand ils lui eurent raconté l'affaire comme elle s'était passée, il leur com-manda de dire à la reine, qu'il combattrait pour elle.

Le jour est venu qui devait éclairer cette

terrible tragédie; messire Hugues Leblond n'était pas encore venu pour combattre pour notre dame.

« Allumez le feu, s'écria le monstre, » l'horloge marque midi. » — « Il est à » peine dix heures, dit le roi, j'ai entendu » l'horloge moi-même. »

Avant l'heure, on amène la reine pour monter sur le bûcher; elle est assise dans un fauteuil de velours noir, la couleur des morts.

Elle a vu les flammes s'élever dans l'air; ses yeux sont aveuglés par les larmes. « Où est le digne chevalier, dit-elle, » qui doit combattre pour moi? »

Alors s'est levé le roi lui-même, il a dit : « Ma chère, n'ayez nul doute; voici venir ce chevalier en personne, aussi hardi » que jamais champion se présenta. »

Alors ils se sont avancés pour combattre leur duel, avec des épées d'acier trempé, jusqu'à ce que le sang de Rodingham a coulé jusques à ses talons.

Messire Hugues a levé une forte épée (elle était du métal brillant); il en a percé Rodingham, et l'on a vu couler le sang de son cœur.

« Confesse ta trahison, dit-il, aujourd'hui, avant que tu ne meures! » —  
« Je confesse ma trahison, je ne mentirai pas davantage.

» Je suis comme le méchant Aman, aujourd'hui je dois mourir. » La reine est ramenée à sa chambre, redevenue femme de bien.

La reine alors a dit au roi : « Arbattle (*b*) est près de la mer, donnez-le à ce chevalier du nord qui a combattu aujourd'hui pour moi. »

Alors dit le roi : « Venez ici, sire chevalier, et buvez un verre de vin, et si Arbattle n'est pas assez, nous y joindrons Fordoun. »

---

## NOTES.

(a) La malpropreté, la misère et le manque de linge rendaient autrefois cette horrible maladie très-commune en Écosse. Robert Bruce mourut de la lèpre, et dans toute l'Écosse on avait élevé des hôpitaux pour recevoir les lépreux, et les empêcher de communiquer avec le reste du peuple.

(b) Arbattle est le nom ancien de la baronie d'Arbuthnot. Fordoun, depuis long-temps, fait partie du patrimoine de cette famille.

## GRÆME ET BEWICK.

Il y a de l'incertitude et sur la date et sur le sujet de cette ballade. D'après ma conviction intérieure, je la ferais remonter au commencement du XVI<sup>e</sup>. siècle. On a déjà parlé suffisamment des Græmes. Il n'est pas impossible que ce clan, tel qu'on nous le représente, ait conservé plus long-temps que ses voisins l'ignorance grossière et les mœurs sauvages du *Border*; de là le reproche du vieux Bewick à Græme. Bewick est un nom ancien dans Cumberland et le Northumberland.

Cette ballade est remarquable, parce qu'elle contient probablement la dernière allusion à la fraternité d'armes, si sacrée aux jours de la chevalerie, et dont on retrouve l'origine chez les Scythes, avant Odin. Beaucoup de vieux romans ne roulent que sur la sainteté des engagements contractés par des frères d'armes. Dans l'histoire d'*Amis et d'Amelion*, le héros tue ses deux enfans, pour faire avec leur sang un bain qui doit guérir la lèpre de

son frère d'armes. Le roman de *Gyron-le-Courtois* offre le même sujet. Je crois que Gyron, comme Græme, se tue, par point d'honneur, pour son ami.

La querelle des deux vieux chefs de clans, après avoir bu, est bien dans les mœurs. Deux générations n'ont point passé depuis que la coutume de s'enivrer et de tirer d'horribles vengeances pour de légères insultes, a cessé d'ensanglanter si souvent la frontière. Un ménestrel, qui florissait en 1720, et dont parlent souvent les vieillards, déployait ses talens dans une assemblée, quand les épées furent tirées. Le prudent musicien, habitué à des scènes semblables, se plaça sous la table. Un moment après, une main, coupée par un sabre, tomba auprès de lui; le ménestrel la mit dans sa poche avec soin, comme il aurait fait pour un bijou perdu, observant « que le propriétaire serait bien fâché, le lendemain, de ne pas la retrouver. » J'ai mieux aimé citer cette anecdote plaisante que des exemples plus graves de rixes sanglantes précédées d'orgies.

## GRÆME ET BEWICK.

Le bon lord Græme s'en est allé à Carlisle; sir Robert Bewick s'est présenté à lui; et, bras dessus bras dessous, ils sont allés boire, et ils ont bu jusqu'à devenir gais tous les deux.

Le bon lord Gærme a levé son verre :  
« Sir Robert, à ta santé! A la santé de  
» nos deux fils qui sont au pays! car ils  
» nous aiment mieux dans notre pays. »

— « Oh! si votre fils était un garçon  
» comme le mien, s'il avait appris des  
» livres qu'il pût lire, ils auraient pu être  
» deux hardis frères, et la frontière n'au-  
» rait parlé que d'eux.

» Mais votre fils est un drôle;.... il  
» n'est qu'un vaurien, et il ne peut être le  
» compagnon de mon fils. . . . .

» Vous l'avez envoyé aux écoles, mais  
» il n'a rien voulu apprendre : vous lui avez  
» acheté des livres, mais il n'a pas voulu

» lire. » — « Mais il n'aura jamais ma bé-  
» nédiction que je n'aie vu comment son  
» bras peut défendre sa tête. »

Le bon lord Græme a demandé son compte, il a demandé son compte, et il a payé un écu, comme les autres, pour le bon vin et le logement.

Et il est entré dans l'écurie, où il y avait trente chevaux et trois encore; il a pris son cheval parmi tous les autres, et il l'a monté comme fait un galant homme.

« Bonjour, mon vieux père, dit Christie  
» Græme; où donc êtes-vous resté si long-  
» temps? » — « C'est que j'ai été à la ville  
» de Carlisle, où l'on m'a fait affront à  
» cause de toi.

» J'ai été à la ville de Carlisle, où j'ai  
» trouvé sir Bewick; il dit que tu n'es  
» qu'un drôle, que tu n'es qu'un vaurien,  
» et que tu ne peux être le compagnon de  
» son fils.

» Je t'ai envoyé aux écoles; mais tu  
» n'as voulu rien apprendre; je t'ai

» acheté des livres, mais tu n'a pas voulu  
» lire; c'est pourquoi tu n'auras jamais  
» ma bénédiction que je n'aie vu comment  
» tu défendras ta tête contre Bewick. »

— « Que Dieu me préserve, mon vieux  
» père, de jamais voir pareille chose! Le  
» jeune Bewick a été mon maître, j'ai été  
» son écolier et toujours il m'a bien ap-  
» pris. »

— « Tais-toi, lâche coquin! oses-tu me  
» parler ainsi! Si tu ne finis pas bien vite  
» cette querelle, voici mon gant, je com-  
» battrai contre toi. »

Alors Christie Græme s'est baissé jus-  
qu'à terre, et vous allez voir : « O mon  
» père! remettez votre gant, le vent l'a  
» fait tomber de votre main. »

— « Que dis-tu là, misérable coquin!  
» oses-tu bien me parler en face? Si tu ne  
» finis pas bien vite cette querelle, voici  
» ma main droite, tu combattras contre  
» moi. »

Alors Christie Græme est monté dans sa

chambre pour bien réfléchir à ce qu'il avait à faire, s'il devait combattre contre son vieux père, ou si lui devait combattre contre son camarade Bewick.

« Si je tue mon cher camarade, la bénédiction de Dieu est perdue pour moi ;  
» mais si je frappe mon vieux père, je  
» crois que c'est péché mortel.

» Si je tue mon cher camarade, c'est la  
» volonté de Dieu ! Qu'ainsi soit-il ! Mais  
» je fais vœu qu'avant de revenir à la mai-  
» son, je serai le premier qui mourra  
» après lui. »

Puis il a mis sur son dos une bonne vieille jacque de mailles, et sur sa tête un bonnet d'acier ; à son côté, son épée et son bouclier. Oh ! cet équipage lui allait bien !

Nous cesserons de parler de Christie Græme, et nous en reparlerons dans un moment ; nous allons parler du gentil Bewick, qui enseignait ses cinq écoliers.

Quand il leur eut appris à bien écrire, à tenir ferme leurs épées sans

crainte, il mit son épée sous son bras, et se promena autour du clos de son père.

Il regarda entre lui et le soleil pour voir ce qui pourrait s'y trouver, et il a découvert un homme couvert d'une armure brillante, chevauchant vers lui de grande hâte.

« Oh ! qui vient là-bas par ce chemin ?  
» qui vient ici de si grande hâte ? Je crois  
» que c'est mon cher frère ; je crois que  
» c'est le jeune Christie Græme.

» Sois le bien-venu, mon cher cama-  
» rade ! Trois fois sois ici le bien-venu. »  
— « Mais je suis bien fâché de te dire que  
» j'ai vu le jour où je dois combattre  
» contre toi.

» Mon père est allé à la ville de Car-  
» lisle ; il y a rencontré ton père Bewick ;  
» il dit que je suis un drôle, que je suis  
» un vaurien ; enfin il a fait affront à  
» mon père.

» Il m'a envoyé aux écoles, mais je n'ai  
» pas voulu apprendre ; il m'a donné des

» livres, mais je n'ai pas voulu lire. Ainsi,  
» je n'aurai jamais la bénédiction de mon  
» père, qu'il n'ait vu comment mon bras  
» défendra ma tête. »

— « Que Dieu me préserve, mon cher ca-  
» marade, de jamais voir pareille chose !  
» Nous prendrons trois hommes de cha-  
» que côté, et nous verrons si nos pères  
» peuvent s'accorder. »

— « Oh ! tais-toi, mon camarade Bewick,  
» plus de semblables discours. Si tu es  
» homme, et je sais que tu l'es, viens de  
» l'autre côté du mur, et combats contre  
» moi. »

— « Mais, mon camarade, je n'ai pas  
» de harnois sur le dos, comme je vois que  
» tu en portes un. » — « Mais, mon ca-  
» marade, puisque tu n'as pas de harnois,  
» je n'en aurai pas davantage. »

Alors il a jeté sa cotte de mailles, il a  
lancé loin de lui son bonnet d'acier ; il  
planté sa lance en terre, et il a attaché  
son cheval à un arbre.

Alors Bewick a jeté son manteau et son psautier, qu'il a lancé loin de lui. Il a posé la main sur le mur, et il a sauté par-dessus, comme un galant homme.

Ils ont combattu pendant deux longues heures, deux longues heures sont venues et se sont écoulées; la sueur découlait de leur corps à tous deux, mais on ne voyait pas une goutte de sang.

Mais Græme donna, en reculant, un coup à Bewick, un coup funeste frappé malheureusement; il l'a percé sous le sein droit, et l'a jeté par terre, mortellement blessé.

« Lève-toi, lève-toi, mon cher camarade, lève-toi et dis-moi trois mots :  
» Ta blessure est-elle mortelle; ou bien  
» Dieu et un bon chirurgien peuvent-ils  
» te guérir? »

— « A cheval! à cheval! mon cher  
» Græme : sauve-toi d'ici en toute hâte, et  
» quitte ce pays, que personne ne sache  
» qui a fait cette action. »

—« Oh ! je t'ai donc tué, mon cher Be-  
» wick, si ce que tu dis est vrai ! Mais  
» j'ai fait vœu de ne pas revenir à la mai-  
» son, et de mourir aussitôt après toi. »

Il a planté son épée dans une taupière, et il a sauté vingt pas et trois de plus ; il a sauté sur la pointe de son épée, et mort il est tombé par terre.

Alors vint sir Robert Bewick, et il vit son brave fils encore vivant. « Lève-toi,  
» lève-toi, mon fils ; car je crois que tu as  
» la victoire. »

—« Taisez-vous, mon père ; plus de vos  
» discours orgueilleux ; vous auriez pu  
» boire en paix, et nous laisser tranquilles,  
» mon camarade et moi. »

» Allez, creusez une fosse, et large et  
» profonde, une fosse qui contienne lui  
» et moi ; mais que Christie soit du côté  
» du soleil, car il est vrai qu'il a été vain-  
» queur. »

— « Hélas ! hélas ! s'écrie le vieux Be-  
» wick ; hélas ! je suis bien à blâmer, car

» j'ai perdu le plus brave enfant qui ja-  
» mais ait porté mon nom ! »

— « Hélas ! hélas ! dit le bon lord Græ-  
» me, je suis encore plus malheureux ! j'au-  
» rais osé chevaucher par toute la frontière,  
» si Christie Græme eût été à mes épaules.

» M'eût-on mené par le Liddesdale ,  
» avec trente cavaliers pour me garder , si  
» Christie Græme eût été à mes épaules,  
» bientôt j'aurais été libre.

» J'ai perdu mes espérances , j'ai perdu  
» ma joie , j'ai perdu la clef , et la serrure  
» aussi ; j'aurais osé chevaucher par tout  
» monde , si Christie Græme eût été à mes  
» épaules. »

FIN DU TOME III.

...je n'ai pu être plus libre, plus  
...mais on l'a vu mourir.

— Richard dit-il, il le bon lord  
...et je suis sûr que tout le monde  
...et tout le monde est si bon,  
...et si Christe Dieu est si bon.

...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon.

...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon.

...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon,  
...et tout le monde est si bon.

TABLE  
DU TOME TROISIÈME.

---

BALLADES HISTORIQUES.

|                                          | Pages. |
|------------------------------------------|--------|
| Marche de Lesly. . . . .                 | 1      |
| La bataille de Philiphaugh . . . . .     | 14     |
| Les braves Grahams. . . . .              | 33     |
| La bataille de Pentland-Hills. . . . .   | 49     |
| La bataille de Loudon-Hill. . . . .      | 56     |
| La bataille du pont de Bothwell. . . . . | 77     |

BALLADES ROMANESQUES.

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| Introduction. Des superstitions populaires sur<br>les fées. . . . . | 101 |
| Le jeune Tamlane. . . . .                                           | 198 |
| Erlington. . . . .                                                  | 213 |
| Les deux corbeaux. . . . .                                          | 216 |
| Histoire tragique des Douglas . . . . .                             | 219 |
| Le jeune Benjie. . . . .                                            | 227 |
| Lady Anne . . . . .                                                 | 231 |

|                                    |     |
|------------------------------------|-----|
| Lord William . . . . .             | 234 |
| La colline des Genêts . . . . .    | 237 |
| Lady Marguerite la fière . . . . . | 240 |
| Lord Randal . . . . .              | 249 |
| Sir Hugues le blond. . . . .       | 254 |
| Grème et Bewick. . . . .           | 271 |

## BALADES HISTORIQUES

|    |                           |
|----|---------------------------|
| 1  | La bataille de Tewkesbury |
| 11 | La bataille de Tewkesbury |
| 22 | La bataille de Tewkesbury |
| 33 | La bataille de Tewkesbury |
| 44 | La bataille de Tewkesbury |
| 55 | La bataille de Tewkesbury |
| 66 | La bataille de Tewkesbury |
| 77 | La bataille de Tewkesbury |

## BALADES ROMANESQUES

|     |                           |
|-----|---------------------------|
| 101 | La bataille de Tewkesbury |
| 112 | La bataille de Tewkesbury |
| 123 | La bataille de Tewkesbury |
| 134 | La bataille de Tewkesbury |
| 145 | La bataille de Tewkesbury |
| 156 | La bataille de Tewkesbury |
| 167 | La bataille de Tewkesbury |
| 178 | La bataille de Tewkesbury |
| 189 | La bataille de Tewkesbury |
| 200 | La bataille de Tewkesbury |



X

